

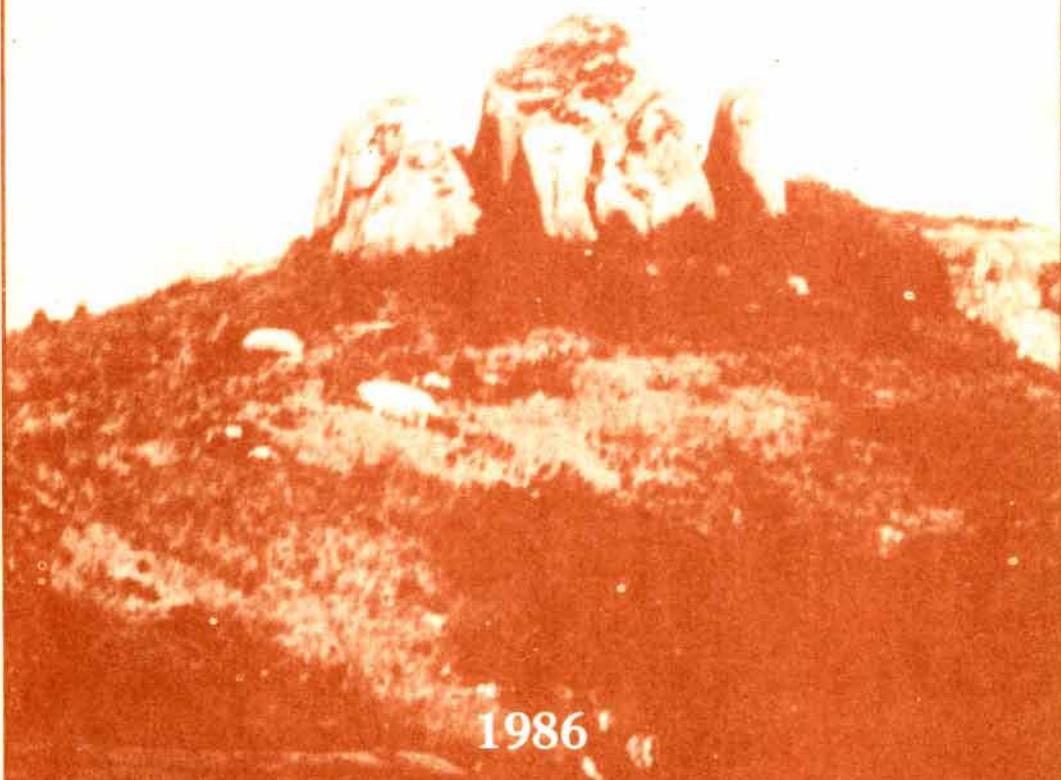
UNIVERSITE DE MADAGASCAR



TALOHA

10

Civilisation de Madagascar



1986

REVUE DU MUSÉE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :

RAKOTOARISOA Jean Aimé

ONT COLLABORE A CE NUMERO :

CHANUDET Claude, Enseignant — Comores
DEWAR Robert, Université du Connecticut, U.S.A.
HEURTEBIZE Georges, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
KUS Susan, Université du Michigan, U.S.A.
RADIMILAHY Chantal, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
RAFOLO Andrianaivoarivony, Centre d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
RAHAGARISON, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
RAHARIJAONA Victor, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
RAHERISOANJATO Daniel, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
RAKOTOARISOA Jean Aimé, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
RAKOTOARISON-RAKOTOJEAN Andrée, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
RAKOTOMALALA Mireille, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
RAKOTOVOLOLONA Solo, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
RAMILISONINA, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
RAZAFIARIVONY Michel, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
RAZAFINDRAKOTO Nicole, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
VERIN Pierre, Professeur Inalco, Paris VII
WRIGHT Henry, Professeur Université du Michigan, U.S.A.

COUVERTURE :

Colline d'Ambatotelomirahavavy ou Ambatondrakorika (versant Nord) Antananarivo —
Cliché : Ramilisonina

UNIVERSITE DE MADAGASCAR



TALOHA



Civilisation de Madagascar



1986

REVUE DU MUSÉE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

SOMMAIRE

Avant-propos

- La revue « Taloha » à son 10^e numéro
Solo RAKOTOVOLOLONA 5

Mise au point

- Problématiques de la recherche en ethnobotanique à Madagascar
RAHAGARISON 19
- Ecologie et extinctions des subfossiles de Madagascar
Robert DEWAR, traduit par Pierre VERIN 25
- La glottochronologie malgache. Une mise au point
Pierre VERIN 43

Archéologie et histoire des Hautes Terres Centrales

- Survey archéologique de la région de l'Avaradrano
Susan KUS et Henry WRIGHT, traduit par Pierre VERIN 49
- Reconnaissance archéologique dans le Manandona (Vakinankaratra)
Victor RAHARIJAONA 73
- Note sur la fouille d'une tombe découverte à Ifafy
Solo RAKOTOVOLOLONA 115
- Contribution à la connaissance de l'histoire du Sud Vonizongo
Andrianaivoarivony RAFOLO 133
- Les problèmes de l'histoire précoloniale en pays Betsileo : sources et méthodologie
Daniel RAHERISOANJATO 145

Cultures matérielles dans le Sud

- Notes sur les industries de la pierre taillée dans le Sud de Madagascar
Chantal RADIMILAHY et Henry WRIGHT 163
- Les anciennes cultures de l'Androy Central
Georges HEURTEBIZE 171

Archéologie — Océan Indien

- Les styles de céramiques locales de la période classique de Mohéli (XIV^e-XIX^e siècle) Première reconnaissance
Claude CHANUDET 183

LA REVUE « TALOHA » A SON DIXIEME NUMERO

Solo RAKOTOVOLOLOLONA

- *Vatolampy nanasan-dandy : ny lavenona lasan'ny rano ary ny landy nentin'ny tompony fa ny vato mbola tratra ao ihany.*
- **On a lavé le vêtement de soie sur une grosse pierre : les cendres sont parties au fil de l'eau, le vêtement s'en retourne avec son propriétaire, mais la pierre est toujours là.**

Voilà vingt ans que ce proverbe apparaissait dans la première page du numéro 1 de *Taloha*, qui sortit en 1965 (juin). A cette époque, la revue fut publiée dans les *Annales de l'Université de Madagascar - Série Lettres et Sciences Humaines*. Deux années plus tard, par une collaboration entre le Service Général de l'Information et le Centre d'Archéologie, le deuxième numéro fut sorti. Celui-ci regroupait les articles concernant les « Arabes et Islamisés à Madagascar et dans l'Océan Indien », parus dans les numéros 34 à 37 de la *Revue de Madagascar*. Et c'est à partir de 1970 que le Musée d'Art et d'Archéologie se chargeait de l'édition de cette revue.

Taloha, qui veut dire « Autrefois » fut initialement une publication consacrée à « l'Archéologie et au passé ancien de Madagascar ». Mais comme l'Archéologie est un des moyens qui permettent de connaître, d'étudier et de comprendre les civilisations anciennes, *Taloha* se fit alors un devoir de se consacrer à toute étude ayant trait à la civilisation de Madagascar. De ce fait, des thèmes très variés, allant de l'archéologie à l'ethnologie, en passant par l'anthropologie et l'art, y sont traités. Cette variété de thèmes est témoignée par les sommaires des anciens numéros reproduits ci-après.

Elle reflète, par ailleurs, le caractère pluridisciplinaire de la revue. En effet, des chercheurs issus de divers horizons scientifiques collaborent dans la parution de *Taloha*. Outre les chercheurs du Musée d'Art et d'Archéologie qui constituent déjà une équipe pluridisciplinaire (Archéologues, Géographes, Historiens, Anthropologues, Botanistes, Linguistes, Musicologues, etc.), d'autres scientifiques appartenant à divers établissements n'hésitent pas à offrir leur contribution en publiant des articles dans *Taloha*.

Malgré son tirage relativement restreint, de l'ordre de cinq cents exemplaires par numéro, la revue *Taloha* n'est pas la moins connue dans les milieux scientifiques, aussi bien à Madagascar que dans plusieurs pays du monde.

Les cartes ci-jointes permettent d'avoir un aperçu général de sa diffusion. Outre les ventes au numéro dans différentes librairies, le Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université de Madagascar, éditeur de la revue *Taloha*, effectue aussi des échanges de publications avec des Universités et des Institutions scientifiques de divers pays. A remarquer que ces échanges ne se limitent pas à des pays francophones. Comme la science ne connaît pas de frontière, en contrepartie des envois de *Taloha*, la bibliothèque du Musée d'Art et d'Archéologie reçoit à son tour des publications de diverses langues : français, anglais, espagnol, russe, vietnamien, etc.

Après ces vingt années d'existence, une esquisse de bilan s'avère toujours nécessaire. En dépit de sa parution apériodique, l'intérêt qu'on porte à *Taloha* va toujours croissant. Les demandes des anciens numéros qui, hélas, sont épuisés, et les commandes des numéros en parution en témoignent.

Cette situation nous amène à élaborer des projets sur l'avenir de la revue.

Pour commencer, une nouvelle présentation de la couverture va marquer les améliorations que vont connaître les prochaines parutions de *Taloha*. D'autre part, une augmentation des tirages est envisagée afin de satisfaire tous ceux qui s'intéressent à Madagascar et à son passé, donc à *Taloha*.

Enfin, pour pouvoir « décentraliser la région » de recherche, un thème ou une région ou un groupe précis fera l'objet de chaque numéro de *Taloha*. Ainsi, toutes les disciplines des Sciences Humaines auront leur mot à dire.

Afin de pouvoir bien coordonner tous ces projets, une nouvelle section chargée spécialement des publications vient d'être créée au Musée d'Art et d'Archéologie.

Interdisciplinarité dans les recherches, nouvelle méthode de travail et choix de zone d'investigation seront donc les principales innovations dans la publication de la revue *Taloha*.

Taloha ne sera peut-être qu'une revue scientifique malgache parmi tant d'autres, mais elle ne cesse de s'efforcer de satisfaire ses lecteurs et toutes les suggestions seront les bienvenues.

S.R.

Déjà parus :

Taloha 1 - 1965 - Annales de l'Université Série Lettres et Sciences Humaines Archéologie

- Gaussion P.G. : *Avant-Propos*
- Deschamps H. : *Les tâches de l'Archéologie à Madagascar*
- Valette J. : *De l'origine des Malgaches*
- Solheiman II W.C. : *Indonesian Culture and Malagasy origins*
- Donque G. : *Le contexte océanique des anciennes migrations : Vents et courants dans l'Océan Indien*
- Poirier J. : *Données écologiques et démographiques de la mise en place des Proto-Malgaches*
- Hébert J.C. : *La cosmographie ancienne malgache*
I. Énumération des points cardinaux et l'importance du Nord-Est
- Dez J. : *Quelques hypothèses formulées par la linguistique comparée à l'usage de l'Archéologie*
- Battistini R. : *L'importance de l'action de l'homme dans les transformations protohistoriques du milieu naturel à Madagascar*

Travaux et recherches

- Chippaux C., Babin G., Karche J.P. : *Etude des sépultures de la grotte de Bekopoka et de l'abri sous roche du Manambolo*
- Vérin P., Battistini R., Chabouis D. : *L'ancienne civilisation de l'Isandra*
- Ayache S. : *Travaux d'histoire culturelle à l'Ecole Normale de Tananarive*

Taloha 2 - 1967 - Arabes et Islamisés à Madagascar et dans l'Océan Indien

- Vérin P. : *Introduction : les Arabes dans l'Océan Indien et à Madagascar*
- Dez J. : *De l'influence arabe à Madagascar à l'aide de faits linguistiques*
- Chittick N. : *L'archéologie de la côte orientale africaine*
- Robineau C. : *L'Islam aux Comores - Une étude d'histoire culturelle de l'île d'Anjouan*
- Delval R. : *Les Musulmans à Madagascar - Problèmes contemporains (résumé situation)*

Travaux et recherches

- Kirkman J. : *Les importations de céramique sur la côte du Kenya*
- Van Der Slenn W.G.N. : *Observations sur les perles de Madagascar et de l'Afrique orientale*
- Battistini R., Vérin P. : *Irodo et la tradition vohémarienne*
- Hébert J.C. : *Essai d'interprétation de la stèle indéchiffrée d'Ambilobe*

Taloha 3 - 1970 - Archéologie des Hautes Terres et de l'Afrique orientale — Anthropologie

P.V. : *Les études sur la civilisation ancienne et l'archéologie à Madagascar*

Archéologie des Hautes Terres

- Fernandez M.F. : *Contribution à l'étude du peuplement ancien du Lac Alaotra*
- Fauroux E. (O.R.S.T.O.M.) : *Le royaume d'Ambohidranandriana, archéologie et traditions orales*
- Ratsimbazafimahela P. : *Pour une archéologie du Fisakana*
- Mille A. : *Recherches archéologiques sur les villages fortifiés de l'Imerina*
- Ranaivo F. : *Note sur Antsomangy*
- Arnaud R. : *Les anciens villages fortifiés de l'Ambohimarina*
- Potier R. et J. : *Ambohidehilahy et Soavinandriana, de la guerre à la paix sur la fenêtre de l'Est*
- Vérin P. et alii : *Les fouilles d'Ambohitsitakady.*

Afrique Orientale

- Chittick N. : *Récentes recherches sur la côte orientale de l'Afrique*
- Monteiro A. : *Vestiges archéologiques du Cap Delgado et de Quisiva (Mozambique).*

Anthropologie physique et culturelle

- Goulesque J. : *Eléments d'étude pour une anthropologie malgache*
- Pigache J.P. : *Le problème anthropologique à Madagascar*
- Ramilisonina : *Ny Kajemby sy ny toeram-pandevenany*
- Binet D. (O.R.S.T.O.M.) : *Quelques types de pirogues à Nosy Be*
- Mantaux C.G. : *Perles malgaches du XIX^e et du XX^e siècles*
- Vérin P. : *Note sur le schématisme anthropomorphe dans les arts malgaches et océaniens*

Taloha 4 - 1971 - Civilisation du Sud-Ouest

Etude sur les civilisations de pêcheurs et de chasseurs et les genres de vie archaïques à Madagascar

- Vérin P. : *Recherches sur le Sud-Ouest de Madagascar*
- Battistini R. : *Conditions de gisement des sites littoraux de subfossiles et causes de la disparition de la faune des grands animaux dans le Sud-Ouest et l'extrême Sud de Madagascar*
- Vérin P. : *Les anciens habitats de Rezoky et d'Asambalahy*
- Ramilisonina - Rakotoarisoa J.A. : *Relevé archéologique du site de Teniky dit « Grotte des Portugais »*
- Battistini R., Vérin P. : *Témoignages archéologiques sur la côte Vezo de l'embouchure de l'Onilahy à la Baie des Assassins*

- Chippaux C. : *Examen ostéométrique du crâne C 39 et quelques ossements associés provenant de la région de Sarodrano*
- Petitard R. - Maugel : *Détermination des coquillages, des crustacés et des poissons du site de Sarodrano*
- Lotte Schomerus - Gernbock : *Les Mahafaly, introduction à leur culture matérielle*
- Firinga : *La dynastie des Maroseranana*
- Cellier A. : *Notes sur les populations de la rive droite du Bas-Mangoky en 1906*
- Du Bois De La Villerabel : *Etude sur le secteur des Bara Imamono en 1899*
- Mille A. : *Anciens horizons d'Ankatso*

Archéologie des autres régions

- Poirier J. : *Villages fortifiés Bezanozano - Première approche ethnographique*
- Lalaimahoatra G. : *L'ancien site fortifié de Kilonjy*
- Duflos J. (Compte rendu) : *Les cavités souterraines de Madagascar par R. Decary et A. Kiener*
- Vialard P. : *Les antiquités de la Grande Comore*

Anthropologie sociale

- Bare J.F. : *Traits des origines des Sakalava du Nord (les biens et le pouvoir)*
- Ottino P. (Compte rendu) : *Placing the dead, tombs, ancestral villages and kinship organization in Madagascar par Maurice Bloch*
- Augustin G. (Compte rendu) : *Hierarchie et alliance dans un village de l'Imérina par Janine Razafindratovo*

Art et Muséographie

- Potier R. : *Une collection de lampes anciennes entra au Musée*
- Augustin G. : *Le tissage dans la région d'Arivonimamo*
- Hebert J. C. : *Les tatouages de la côte Est de Madagascar d'après Chapelier (1794-1806)*
- Vérin P. : *Les collections de Vohémars*

Taloha 5 - 1972 - Numéro spécial - Histoire ancienne du Nord-Ouest de Madagascar par Pierre Vérin

Avant-propos

Chapitre I- Objet et méthode de recherche

1. Objet de l'étude
2. Le cadre naturel
3. Bilan des recherches antérieures
4. Déroulement des travaux et méthodes de recherches utilisées par l'auteur

Chapitre II- Le problème des migrations pré-islamiques, des venues indonésiennes et africaines à Madagascar

5. L'Océan Indien et Madagascar avant les Islamisés
6. Hypothèse sur la venue des Indonésiens dans l'Ouest de l'Océan Indien
7. Les immigrations africaines à Madagascar et les interférences avec les Indonésiens

Chapitre III- La côte africaine et la civilisation souahilie, berceau de la culture des échelles malgaches

8. La contribution du Moyen Orient et de l'Inde à la civilisation souahilie
9. Histoire de la côte au travers des sources traditionnelles et archéologiques
10. Tableau de la civilisation de la côte avant le XVI^e siècle
11. Les temps de la domination portugaise
12. L'époque omanans et la traite

Chapitre IV- Les venues des Islamisés à Madagascar

13. Chronologie des établissements d'après les traditions et l'archéologie
14. L'expansion des Islamisés du Nord et du Nord-Est sur la côte orientale de Madagascar
15. Influences des Islamisés dans l'Ouest
16. La pénétration des Islamisés vers l'intérieur

Chapitre V- L'intrusion des Européens dans le monde des Echelles

17. Les échelles de Madagascar pendant la période portugaise
18. L'apparition des autres étrangers au XVII^e siècle

Chapitre VI- L'époque sakalava

19. L'assujetissement du Boina à la dynastie sakalava
20. Invasion dans l'Ankarana et disparition des échelles du Nord-Est

Chapitre VII- Le développement du système de la traite et son extension entre les Comores et la côte orientale d'Afrique

21. Les nécessités croissantes de la traite
22. Les razzias malgaches aux Comores et à la côte orientale d'Afrique

Chapitre VIII. Les échelles du XIX^e siècle et la rivalité franco-merina

23. La rupture de l'équilibre « Plateaux-Côte » et l'effondrement des royaumes sakalava et antakarana
24. La rivalité franco-merina et l'établissement des zones d'influence

Taloha 6 - 1974 - Civilisation de l'Est et du Sud-Est

Avant-propos

- Ramilisonina : *Ny omby mahery teo amin'ny mponina ankay*
- Rakotoarisoa J. A. : *Notes archéologiques sur les forts dans les régions de Tamataue et de Fénérive*
- Rolland D. : *Introduction à une anthropologie de la basse Matitanana*
- Pannetier J. : *Archéologie des pays Antambahoaka et Antaimoro*

- Ottino P. : *A propos de deux mythes malgaches du début du XVII^e siècle*
- Coulaud D. : *Réflexions sur la notion d'ethnie à Madagascar : l'exemple du Nord des pays tanala et betsileo*
- Vérin P., Heurtebize G. : *La Tranovato de l'Anosy - Première construction érigée par les Européens à Madagascar*

Republications

- Jully A. : *Les immigrations arabes à Madagascar*
- Ferrand G. : *La légende de Raminia*
- Ferrand G. : *Généalogie et légendes arabico-malgaches*

Informations

- Domenichini J.P. (Compte rendu) : *Une contribution nouvelle à l'histoire du Menabe de Jacques Lombard*
- Rolland D. (Compte rendu) : *Vohimasina : village malgache de Chandon-Moët*
- Fanony F. (Position de thèse) : *Fasina*
- Abranovitch (Note de recherches) : *Sainte-Marie*
((Echanges) : *Sommaire d'Archipel 6 et 7*
(Enseignement) : *Réalisations et perspectives du Musée*

Taloha 7 - 1976 - Civilisation de Madagascar

- Rajaonarimanana N. : *Notes sur le site d'Antsorodalana*
- Wright - Kus S. (traduit par Pierre Vérin) : *Reconnaissances archéologiques dans le centre de l'Imerina*
- Razafintsalama A. (Compte rendu) : *Le point de vue ethnologique dans l'ouvrage de Daniel Coulaud : Les Zaftimantry*
- Ottino P. : *Le mythe d'Andrianoro ; la conception de la parenté et de l'alliance des anciens Andriana du centre de Madagascar*
- Ramilisonina : *Angavo, ancien village des Bezanozano*
- Lejamble G. : *Quelques directions de recherche pour une archéologie des Vazimba de l'Imerina*
- Ramilisonina : *Itay lakamenan'i Didy*
- Woulkoff : *Notes sur les « Aloalo Mahafaly »*
- Fanony F. : *Saova momba ny amboa (Le dit du chien)*

Taloha 8 - Civilisation de Madagascar

- Wright H.T. (traduit par J.P. Domenichini) : *Observation sur l'évolution de la céramique traditionnelle en Imerina centrale*
- Feeley-Harnik G. : *Construction des monuments funéraires dans la monarchie Bemihisatra*
- Vérin P. : *Les problèmes des origines malgaches*
- Domenichini-Ramiaramanana B. et Domenichini J.P. : *La tradition malgache, une source pour l'histoire de l'Océan Indien*

- Rajaonarison E. : *Mythe sur l'origine des Mahafaly et de la dynastie marosera-nana*
- Estrade J.M. : *Une autre lecture du tromba*
- Ratsivalaka G. : *A la recherche de la liberté*
- Battistini R. (Compte rendu) : *Les savanes du Sud-Ouest de Madagascar*

Taloha 9 - Civilisation de Madagascar

Etudes

- Rasamuel D. : *Une fouille à Ambohitrikanjaka en 1979*
- Raherisoanjato D. : *Christianisme et religion traditionnelle*

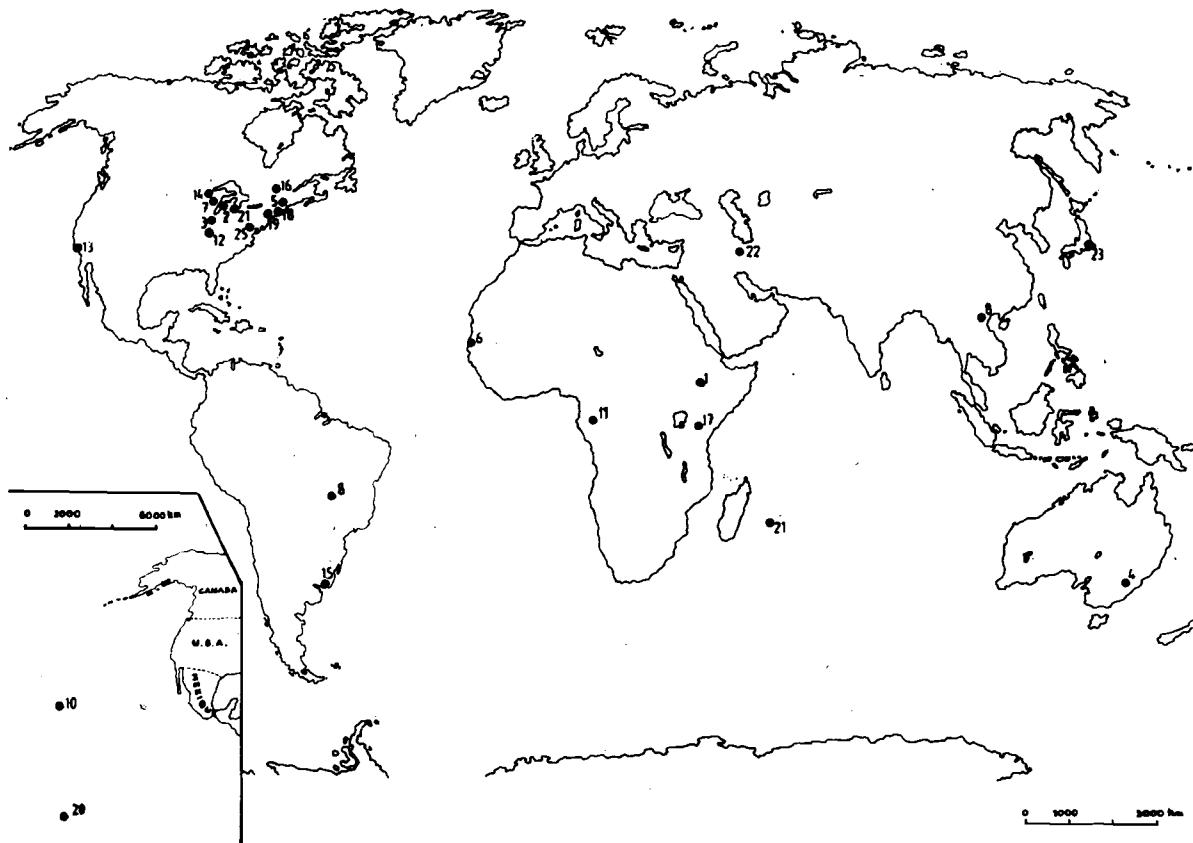
Notes et documents

- Belrose-Hugues V. : *L'itinéraire de frère Gaspar de San Bernardino : une visite portugaise à la côte Ouest de Madagascar en 1606*
- Raharijaona V. : *Autobiographie d'un Betsimisaraka ancien esclave dans les environs d'Iravoandriana*

Compte rendu et informations

- Poirier J. : *Glottochronologie et histoire culturelle malgache*
- Mangalaza E. R. : *Vintana Andro : un mode de représentation du monde dans l'ancienne société sakalava du Menabe à Madagascar (de Rabedimy J. F.)*
- Rakotoarisoa J. A. : *Le Musée d'Art et d'Archéologie 1970 - 1980*

LA DIFFUSION DE "TALOHA" DANS LE MONDE



Diffusion de « Taloha » dans le monde

I. – AUSTRALIE

- 1.- Australian National University, P.O. Box 4, ACT 2600, Canberra, AUSTRALIA.

II. – BRESIL

- 2.- MUSEU DE HISTORIA NATURAL, Caixa Postal 2475, Belo Horizonte, Minas-Gerais, BRAZIL.
- 3.- UNIVERSIDADE FEDERAL DE GOIAS, Biblioteca Central, Secao de Intercambio, C.P. 411, 74 000 – Gosanta, BRASIL.

III. – BURUNDI

- 4.- AMBASSADE DE FRANCE, Service Culturel, Bujumbura, BURUNDI

IV. – CANADA

- 5.- UNIVERSITE DE MONTREAL, Département d'Anthropologie, Case Postale 6128, Montréal 3, CANADA.
- 6.- UNIVERSITE DE MONTREAL, Revue de l'AUPELF, B.P. 6128, Montréal, CANADA.

V. – ETATS-UNIS

- 7.- BOSTON UNIVERSITY, African Studies Library, 771 Commonwealth Avenue, Boston Massachussets 022 15, U.S.A.
- 8.- HAWARD-UNIVERSITY, Center of International Affairs, 6, Divinity Avenue, Cambridge Massachussets, U.S.A.
- 9.- MEMORIAL LIBRARY UNIVERSITY OF WISCONSIN MADISON, Serials Department, Wisconsin 53706, U.S.A.
- 10.- MUSEUM OF ANTHROPOLOGY, University of Michigan, Ann Arbor, Michigan, 48109, U.S.A.
- 11.- NORTHWESTERN UNIVERSITY LIBRARY, Africana Library, Evanston, Illinois 60201, U.S.A.
- 12.- PEABODY MUSEUM, Anthropology Library, Evanston, Illinois 60201, U.S.A.
- 13.- RESEARCH INSTITUTE FOR THE STUDY OF MAN, 162, East Street, New York, 21, U.S.A.
- 14.- SMITHSONIAN INSTITUTE LIBRARIES, Washington DC 20560, U.S.A.
- 15.- SMITHSONIAN INSTITUTION, Washington DC 20402, U.S.A.
- 16.- STANFORD UNIVERSITY LIBRARY, Serial Records Division, Stanford, California 94305, U.S.A.
- 17.- UNIVERSITY OF CALIFORNIA, Department of Anthropology Hos Hilgard Ave., Los Angeles, California 90024, U.S.A.
- 18.- UNIVERSITY OF KENTUCKY, Department of classics, Lexington, Kentucky 40506, U.S.A.
- 19.- UNIVERSITY OF HAWAI AT MANOA, Department of Anthropology, Porteurs Hall, 346.2424 Hailé Way, Honolulu, Hawaï, U.S.A.
- 20.- WENNER GREN FOUNDATION FOR ANTHROPOLOGICAL RESEARCH, 14, East 71st street, N.Y. 10.021, New York U.S.A.
- 21.- WILLIAMS COLLEGE, Department of Anthropology, Williamstown, Massachussets 01267, U.S.A.

VI. – ETHIOPIE

- 22.- INSTITUTE OF ARCHAEOLOGY, P.O. Box 2183, Addis-Abeba ETHIOPIA
- 23.- INSTITUTE OF ETHOPIAN STUDIES, Hailé Selassi I University, P.O. Box 1896, Addis-Abeba, ETHIOPIA

VII. — IRAN

- 24.- BRITISH INSTITUTE OF PERSIAN STUDIES, P.O. Box 2617, Téhéran
IRAN

VIII. — JAPON

- 25.- KAGOSCHIMA UNIVERSITY, 21-24 Korimoto 1 Chome, Kagoshima,
JAPAN 890.

IX. — KENYA

- 26.- BRITISH INSTITUTE IN EASTERN AFRICA, P.O. Box 30710, Nairobi,
KENYA.

- 27.- BRITISH INSTITUTE OF HISTORY AND ARCHAEOLOGY IN EAST
AFRICA, P.O. Box 7680, Nairobi, KENYA.

X. — REUNION

- 28.- CENTRE UNIVERSITAIRE DE LA REUNION, B.P. 847, Saint-Denis,
LA REUNION.

- 29.- FONDATION POUR LA RECHERCHE ET LE DEVELOPPEMENT DANS
L'OCEAN INDIEN, 2, rue Roland-Garros, 97 464, Saint-Denis,
LA REUNION.

XI. — SENEGAL

- 30.- A.S.E.Q.U.A., Laboratoire de géologie, Dakar, Fann SENEGAL.

- 31.- INSTITUT FONDAMENTAL D'AFRIQUE NOIRE, Université de Dakar,
B.P. 206, Dakar, SENEGAL.

XII. — TAHITI

- 32.- SOCIETE DES ETUDES OCEANIENNES, B.P. 110, Papeete, TAHITI.

XIII. — URUGUAY

- 33.- ESTUDIOS DE ANTROPOLOGIA OCEANIA, Casilla de Correo 495,
Montevideo, URUGUAY.

XIV. — VIETNAM

- 34.- MUSEE D'HISTOIRE, Hanoï, Rep. Socialiste du Viet-nam.

XV. — ZAIRE

- 35.- OFFICE NATIONAL DE LA RECHERCHE ET DU DEVELOPPEMENT,
B.P. 16 706, Kinshasa, ZAIRE

Diffusion de « Taloha » en Europe

I. — ALLEMAGNE

- 1.- STAATLICHE MUSEUM FÜR VOLKERKUNDE, Japanisches Palais, Karl
Marx Platz, 806 Dresde, D.D.R.

II. — FRANCE

- 2.- ARCHIPEL, 6 rue de Tournon, 75 006 Paris, FRANCE

- 3.- CENTRE D'ANALYSE ET DE RECHERCHE DOCUMENTAIRES POUR
L'AFRIQUE NOIRE, B.P. 14, 92 Nanterre, FRANCE

- 4.- CENTRE D'ETUDES ET DE DOCUMENTATION POUR L'AFRIQUE ET
L'OUTRE-MER, 31, Quai Voltaire, 75340 Paris Cedex 07, FRANCE.

- 5.- CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES SUR LES SOCIETES DE
L'OCEAN INDIEN, Faculté de Droit, 3 avenue Robert Schuman,
Aix-en-Provence, FRANCE.

- 6.- CENTRE D'ETUDES DES RELATIONS INTERETHNIQUES, 4 rue de
Verdi, Nice, FRANCE.

- 7.- CENTRE DE RECHERCHES AFRICAINES, Université Paris I, 9 rue Malher,
75004 Paris, FRANCE

- 8.- CEDRASEMI, 44 rue de la Tour, 75016 Paris, FRANCE.
- 9.- CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE, 15 Quai Anatole-France, 75700 Paris, FRANCE.
- 10.- INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES, 2 rue de Lille, 75007 Paris, FRANCE.
- 11.- MUSEE DE L'HOMME (Bibliothèque), Place de Trocadéro, 5116 Paris FRANCE.
- 12.- MUSEE DE L'HOMME, Palais de Chaillot, Département Madagascar, 75016 Paris, FRANCE.
- 13.- MUSEE DES ANTIQUITES NATIONALES, Château de St- Germain-en-Laye, FRANCE.
- 14.- MUSEE DU LOUVRE, Département des Antiquités Orientales, 75001 Paris, FRANCE.
- 15.- O.R.S.T.O.M., 70-74 rue d'Aulnay, 93140 Bondy, FRANCE.
- 16.- SOCIETE D'HISTOIRE D'OUTRE-MER, 43 rue Cambon, 75001 Paris, FRANCE.
- 17.- UNIVERSITE DES SCIENCES HUMAINES DE STRASBOURG, 25 rue du Maréchal Juin, 67084 Strasbourg, FRANCE.

III. - GRANDE-BRETAGNE

- 18.- ETHNOGRAPHY DEPARTMENT (British Museum), 6 Burlington Garden, London WIX 2 EX 01-4372224, GREAT BRITAIN.
- 19.- LONDON SCHOOL OF ECONOMIC AND POLITICAL SCIENCE (Department of Anthropology, Hongton Street, Aldwych London WC, 2, GREAT BRITAIN).
- 20.- SCHOOL OF ORIENTAL AND AFRICAN STUDIES, University of London, Malet Street, London WCIE 7 HP, GREAT BRITAIN.
- 21.- UNIVERSITY OF YORK KINGS, Department of Languages, Manner-York, GREAT BRITAIN.

IV. - HOLLANDE

- 22.- INSTITUTE WORR CULTURELE, Anthropologie-Rijkuniversiteit, Corte Market 23, Groningen, HOLLAND.
- 23.- MARTINUS NIJHOFF S.A. LIBRAIRY, Serials Departement, B.P. 269, R 92 352 La Haye, HOLLAND.
- 24.- SWETS SUBSCRIPTION SERVICE Bibliographic Center, P.O. Box 849, 2160 SZ Lisse, HOLLAND.
- 25.- SWETS & ZEITLINGER 347 b Heereweg, The Netherland, Lisse, HOLLAND.

V. - ITALIE

- 26.- MUSEO NAZIONALE PRETORICO ETHNOGRAFICO, Via de Collegio Romano 26, Roma, ITALIA.

VI. - PORTUGAL

- 27.- ADMINISTRATICO DA FONDAÇÃO CALOUSTE GULBENHIAN, Avenida de Berca, 45 A Lisboa, PORTUGAL.
- 28.- M.E.U. Junta de Investigacões Científicas Secção de Prehistória e Arqueologia, Travessa Conde da Ribeira 9, 1300 Lisboa, PORTUGAL.
- 29.- SOCIEDADE DE GEOGRAFIA, Rue de Portas de Santo, Antao, Lisboa, PORTUGAL.

VII. - ROUMANIE

- 30.- BIBLIOTECA CENTRALA DE STAT Servicul Schimb Cu Strainatata, Strada Ion Ghica n° 4, Sector 4 Bucaresti, ROUMANIE.

- 31.- MUSEE D'HISTOIRE ALBA IULA, 12-14 strada Mihai Viteazul,
Bucaresti, ROUMANIE.

VIII.—SUEDE

- 32.- ETNOGRAFISKA MUSEET, S-11527 Stockholm, SWEDEN
33.- GOTEBORG ETNOGRAFISKA MUSEUM, Norra Hamngatan
12, S-411-14 Göteborg, SWEDEN
34.- STATENS KONTMUSEER, NATIONAL MUSEUM, P.O. Box 16
L 176, S-10324, Stockholm, SWEDEN

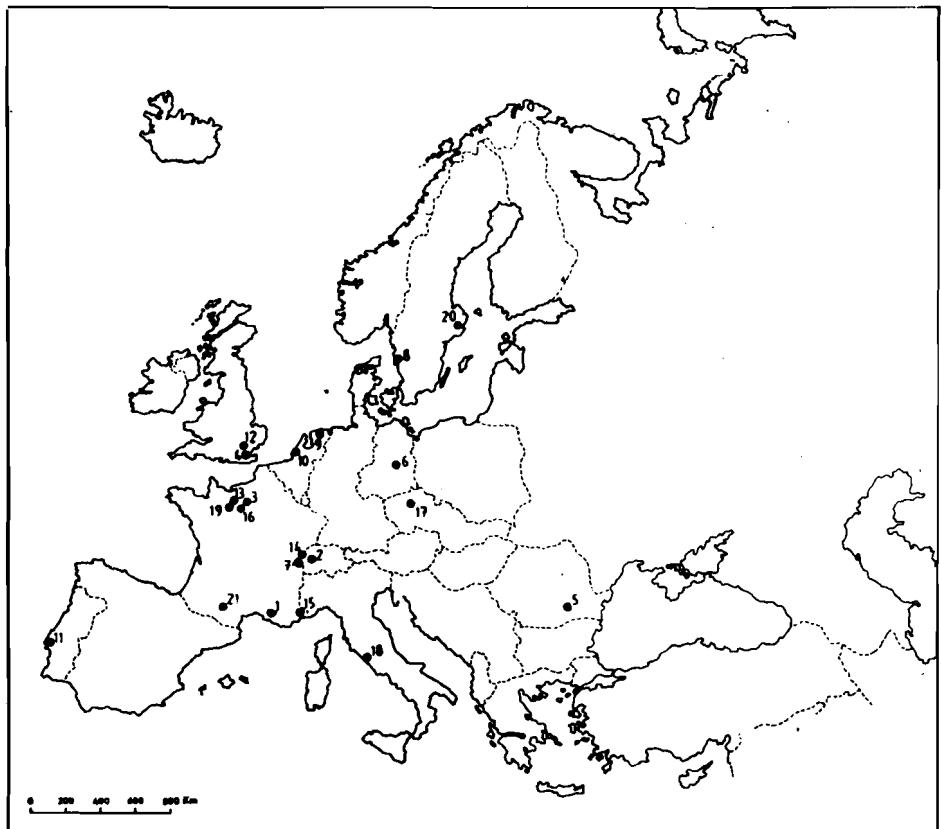
IX. — SUISSE

- 35.- MUSEE D'ETHNOGRAPHIE, 4 rue St-Nicolas, 2000 Ville de Neuchâtel, SUISSE
36.- MUSEE ET INSTITUT D'ETHNOGRAPHIE DE LA VILLE DE GENEVE, 65-67 Boulevard Carl-Vogt, Genève, SUISSE
37.- UNIVERSITAT BERN, Seminar für Ethnologie, Schwanengasse 7, CH-3011 Bern, SUISSE

X. — TCHECOSLOVAQUIE

- 38.- NAPRSTEK MUSEUM, 1 Betémské Nám. 1. 110 00 Prague.
TCHECOSLOVAQUIE

LA DIFFUSION DE " TALOHA " EN EUROPE



PROBLEMATIQUES DE LA RECHERCHE EN ETHNOBOTANIQUE A MADAGASCAR

RAHAGARISON

L'apparition de la vie sur la terre est liée à certaines conditions atmosphériques et géologiques. L'évolution biologique et sociale de l'espèce humaine est à son tour étroitement liée au milieu naturel environnant. Un des éléments constituant ce milieu, la flore, fait actuellement l'objet d'une étude approfondie dans un de ses aspects fondamentaux, à savoir son utilisation spécifique par une société donnée.

La tâche de l'ethnobotaniste consiste à résoudre des problèmes inhérents à la botanique (classification surtout), à l'ethnologie proprement dite, et bien sûr, à l'ethnobotanique, dont il faut encore définir les méthodes et les techniques de recherche, la finalité, les principes, car c'est une science récente qui se situe à la frontière entre les sciences naturelles et les sciences humaines.

D'ores et déjà, on est convaincu de l'importance de cette discipline pour connaître, non seulement le rôle des plantes dans la reproduction physique et sociale de l'individu et du groupe, mais aussi l'interdépendance entre la modification de la nature par l'homme et, d'une part l'évolution de son genre de vie, d'autre part l'équilibre climatique et écologique des régions habitées.

La recherche portera entre autres sur :

- le plan végétal environnant
- le plan des relations globales de l'homme avec le milieu végétal
- l'utilisation spécifique des plantes par une société déterminée (qu'elle soit dite primitive ou évoluée)

Sur le plan végétal environnant

Le végétal environnant l'homme malgache forme une flore très riche. Le mot flore désignant l'ensemble des espèces végétales qui vivent dans un territoire donné, on y rencontre un certain nombre de taxons (taxon désignant l'unité systématique de la flore, il peut s'agir d'une espèce, d'un genre ou d'une famille). La flore malgache est très riche ; elle compte environ 12 000 espèces. Cette richesse floristique pose déjà un grand problème pour un ethnobotaniste car il faut classer ces végétaux.

On sait que l'homme a toujours créé des systèmes, des ordres, des noms. Malheureusement, ces efforts pour classer et pour comprendre l'univers végétal ont donné lieu à de nombreuses contradictions et à un nombre inimaginable d'appellations botaniques et Madagascar n'échappe pas à cette règle.

Un exemple : l'espèce *vomanga* est dotée de plusieurs appellations, telles que : *ovimanga*, *bele*, *mbizo*, *hoda*, *bokala*, *tsomanga*, *batata*, *bageda* ; autre exemple : l'espèce *mangahazo* : *mahogo*, *balahazo*, *kazaha*, *rompotro*, *kamanioka*, *soso*, *vomangahasa*, pour ne citer que ces 2 espèces, mais heureusement, les botanistes ont eu l'idée d'établir une systématique végétale connue-sous l'appellation : nom scientifique ; ainsi l'espèce *vomanga* a reçu le nom :

Ipoméa batatas (*Convolvulacées*)

Convolvulacées : nom de famille

Ipoméa : nom de genre

batatas : nom de l'espèce

l'espèce *mangahazo* est appelée

Manihot utilissima (*Euphorbiacées*)

La tâche primordiale d'un ethnobotaniste est donc de rassembler les différentes appellations possibles de l'espèce végétale sur tout le territoire et de les ajuster à l'appellation scientifique botanique ; en un mot : ajustement d'une taxinomie populaire (profane) et de la taxinomie scientifique botanique, et cela pour les 12 000 espèces existant à Madagascar. Et en plus, pour illustrer la classification, l'ethnobotaniste doit établir un herbier des plantes (herbier de référence).

Sur le plan végétal et homme

Le tableau d'ensemble suivant peut nous donner l'idée de l'immense tâche d'un ethnobotaniste.

1. - Aliments : plantes comestibles
 - + chasse, pêche
 - + aliments des animaux (ceux-ci serviront par la suite comme aliments de l'homme) ;
2. - Vêtements : plantes textiles, plantes à fibres, plantes à larges feuilles ;
3. - Habitations : construction des murs, toits, planchers, plafonds, colonnes, poutres, portes et fenêtres, mobiliers, ustensiles de cuisine, mortiers, pilons ;
4. - Bois de chauffage : charbon de bois ;
5. - Soins : plantes médicinales (pharmacopée, etc...)
 - rites (actes magiques que l'on attribue aux plantes)
6. - Evénements familiaux : naissance, première coupe de cheveux, circoncision, mariage, mort, famadihana
7. - Loisirs - Divertissements : Jeux divers ; instruments de musique
8. - Transport : charrette - traîneau - *Filanjana* - *lakana* (pirogue) - *Baka* (bacs, etc) ;

9. - Voie de communication : passerelle - pont.;
10. - Culte aux divinités, aux ancêtres ;
11. - Poison : organisation judiciaire (ordalie) pour enduire les flèches de chasse, etc ...
12. - Utilisation dans la fabrication des outils agricoles rudimentaires:
manches des bêches, pelles, couteaux, pour la moisson ;
13. - Utilisations diverses : plantes à fumer
plantes à chiquer
plantes à mastiquer

Ce tableau nous donne déjà 13 relations qui peuvent exister entre plantes et homme. Or, ces relations doivent être étudiées une à une. En guise d'exemples, considérons les 2 relations aliments et soins :

1- Plantes	Aliments	Hommes
------------	----------	--------

Il est possible de classer les plantes alimentaires suivant plusieurs critères.

Classification : suivant - les organes végétaux utilisés

- feuilles
- bourgeons
- tiges
- racines, rhizome, bulbe, tubercule
- fleur, inflorescence
- graines
- fruits, etc ...

suivant - la catégorie alimentaire

- légumes
- fruits
- sucre et dessert
- épices, condiments et parfums
- boissons
- huiles

Il est aussi possible de parler des origines de ces plantes (introduites ou endémiques), de parler des groupes ethniques qui les utilisent, de la dispersion de ces plantes dans toute l'île.

Il est possible également de parler du *fady* (tabou) au niveau de ces plantes alimentaires :

- tabou saisonnier
- tabou suivant • l'âge
 - le sexe
 - les castes, etc ...

C'est la relation la plus travaillée depuis un certain temps à partir de la pharmacopée traditionnelle, c'est-à-dire les soins primaires à partir des plantes. Pour les Malgaches, la connaissance des plantes médicamenteuses acquise tant par l'instinct que par l'expérience a été transmise de père en fils. Dans cette pharmacopée traditionnelle, les méthodes que les Malgaches préconisaient n'étaient jamais compliquées ; le mode le plus courant était la « décocction » dite « *veru sasaka* », c'est-à-dire avec réduction de moitié par ébullition.

Dans cette relation n'oublions pas la place prise par certains rites (on attribue parfois aux plantes un pouvoir magique pour la guérison d'un malade).

Mais là aussi un problème surgit : comment définir la limite entre rites et pharmacopée ? Même question pour les autres relations.

Sur ce deuxième point n'oublions quand même pas de citer les relations déjà étudiées auparavant :

- les aliments par l'E.E.S.S.A. (Etablissement d'Enseignement Supérieur des Sciences Agronomiques) et autres organismes,
- les soins par l'O.R.S.T.O.M., le C.N.R.P. (Centre National de Recherches Pharmacologiques), etc.
- les poisons par le Service de Biologie Végétale et Biochimie (E.E.S.S. Ankafotsy), par le Centre de Réanimation Hôpital Ravoahangy Andrianavalona (intoxication par les plantes) et par d'autres organismes.

L'utilisation spécifique des plantes par une société déterminée ne doit pas être négligée.

L'approche ethnologique à partir de l'étude de la manipulation des plantes par un groupe humain déterminé peut, voire même doit, expliquer la signification de certaines pratiques qui demeurent encore un mystère obscur pour la science classique.

Nous terminons cette brève introduction sur les problématiques de la recherche en ethnobotanique à Madagascar en souhaitant une collaboration étroite et efficace entre les divers services soucieux de travailler dans ce domaine très vaste.

Et nous sommes persuadés que les années à venir verront l'utilisation de nombreux travaux effectués sur les plantes de Madagascar.

R.

FAMINTINANA

Vao haingana, nanomboka teo amin'ny 1940 no nivelaran'ny fandinhana ny fifandraisan'ny olombelona amin'ny zavamaniry manodidina azy. Lafiny telo no itrangan'ny olana amin'io sampam-pahalalana io :

— Eo amin'ny lafiny zavamaniry : maro be ny karazan-javamaniry hita eto Madagasikara (12.000 eo), ka ny anjaran'ny mpandinika dia ny manasokajy azy ireny sy ny manome anarana siantifika azy avy.

— Eo amin'ny lafiny fifandraisan'ny zavamaniry amin'ny olombelona : raha 13 eo ho eo ny fifandraisan'ny zavamaniry amin'ny olombelona eo amin'ny fiainana andavanandro, dia tsy maintsy halalinina tsirairay izy ireo. Ohatra ny fifandraisana amin'ny sakafy hanina na amin'ny fitsaboana. Mitaky fanasokajiana ireo araka ny toetrary, ny fiaviany, ny fampiasana azy, sns.

— Eo amin'ny lafiny olombelona (ny Malagasy) : mihoatra lavitra ny 18 ny antsoina hoe foko eto Madagasikara. Samy manana ny fomba amampanaony sy ny fadiny avy anefa izy ireo, ka mampanahirana ny fandinhana ny fifandraisan'ny mponina sy ny zavamaniry izany.

Ny momba ny sakafy, ny fitsaboana ary ny poizina no efa nisy nanao fikarohana hatramin'izao teto Madagasikara, saingy ilaina ny fiaraha-miasan'ny sampandrahahara isan-tokony mba hahalavorary ity fandihihana iray vaovao ity.



ECOLOGIE ET EXTINCTIONS DES SUBFOSSILLES DE MADAGASCAR

Robert F. DEWAR.

traduit par Pierre VERIN

Les extinctions de grands mammifères et ratites à Madagascar pendant les deux derniers millénaires sont du même ordre que celles qui ont été étudiées en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Amérique du Nord où elles se sont poursuivies sur 40 milliers d'années. La faune malgache d'aujourd'hui n'est qu'un reliquat de celle qui existait il y a des millions d'années. Paul S. Martin a été le premier à montrer que l'histoire de l'extinction des grands animaux se retrouvait de façon identique dans diverses régions du monde. Il estime que l'intrusion des chasseurs dans chacune des régions concernées avait été à l'origine de cette « vague » d'extinctions. Ce point de vue a fait l'objet de discussions nombreuses, dont celles publiées dans les ouvrages collectifs de Martin et Wright (1967) et de Martin et Klein (1984). Dans la controverse, deux points cruciaux ont été examinés en détail : d'abord, le fait de savoir si l'homme est vraiment responsable de ces extinctions ? Et dans l'affirmative quel aurait été le processus d'anéantissement ? La plupart des chercheurs estiment que c'est à l'activité humaine qu'il faut, au moins partiellement, attribuer la disparition des espèces subfossiles de Madagascar ; mais les avis restent partagés sur la nature du processus qui a pu intervenir. Je me propose ici de discuter quelques-uns des schémas écologiques et chronologiques qui ont pu survenir, d'après ce que nous savons. Cela m'entraînera à faire état de certaines explications contradictoires qui ont été avancées et les discuter à la lumière des témoignages dont nous disposons. Je conclurai cet article par un schéma d'explication améliorée et je discuterai les données grâce auxquelles il nous sera possible de résoudre le problème du rôle de l'homme dans les extinctions de subfossiles à Madagascar.

Domaine limité des matériaux disponibles

Ainsi qu'ont pu le constater tous ceux qui se sont penchés sur le passé de Madagascar, il reste beaucoup encore à découvrir, en matière d'histoire de peuplement, particulièrement en ce qui concerne la séquence et les modes d'occupation. On peut en dire autant à propos de l'extinction de subfossiles. Constatons d'abord que nous ne disposons d'aucun de ces subfossiles à répertorier pour la période qui va de 9 000 ans à 60 000 millions d'années avant nous, ce qui fait que les paléontologues ne peuvent qu'imaginer ce qu'était la composition de cette faune avant son extinction, en ajoutant la liste des espèces éteintes à celle des espèces survivantes. Ajoutons qu'aucun des sites de subfossiles n'a fait l'objet de descriptions adéquates permettant de comprendre avec précision dans quelles conditions s'est faite l'accumulation des

ossements et comment ceux-ci ont été préservés. Récemment la taphonomie (la science de l'enfouissement des matériaux géologiques et archéologiques) a pris de l'importance pour interpréter toutes sortes de sites archéologiques (Shipman 1981). Notons enfin que la répartition géographique des sites de subfossiles est fort inégale et que nous savons fort peu de choses, en particulier pour l'Est et pour le Nord-Est de Madagascar. En outre, les collectionneurs des subfossiles des débuts ont parfois négligé de tout collecter et n'ont pas prélevé certains petits animaux. Certaines espèces de petite taille peuvent d'ailleurs être éteintes ou encore survivantes sans qu'on le sache réellement.

Les subfossiles

Lémuriens

Les primates de l'Holocène malgache appartenaient à 17 genres différents parmi lesquels 7 ont complètement disparu. En tant que groupe, les lémuriens éteints forment une catégorie distincte par rapport aux espèces survivantes. Ils étaient tous de grande taille ; certains étaient terrestres, mais tous étaient probablement actifs de jour. Le plus grand d'entre-eux, le *Megaladapis edwardsi*, pouvait peser jusqu'à 100 kg (Jungas 1978). La plus petite des espèces éteintes avait à peu près la taille du *Indri indri*, la plus grande espèce de lémuriens survivants aujourd'hui. Sur la base du rapport largeur de l'orbite de l'œil sur longueur crânienne, Walker (1967) a estimé que tous les lémuriens éteints étaient probablement diurnes. Il semble bien que les deux genres *Hadropithecus* et *Archaeolemur* étaient terrestres et vivaient une existence assez similaire à celle que connaissent les babouins en Afrique (Jolly 1970, Tattersall 1973a, 1982, Godfrey 1977).

Walker estime que l'extinction complète des lémuriens terrestres et de toutes les autres grandes espèces diurnes, à l'exclusion des espèces nocturnes et des petits animaux, doit être attribuée à la venue d'une population nouvelle de grands prédateurs. Mais les *a priori* ignorés des paléontologues qui ont recueilli la plupart des subfossiles nous incitent à être circonspects. Cet argument perdrat, en effet, beaucoup de sa valeur si les paléontologues ne s'étaient préoccupés que des ossements les plus importants en laissant de côté ceux plus petits d'espèces disparues de taille réduite.

Ratites

Après les lémuriens, les grands oiseaux ratites sans ailes ont attiré l'attention au plus haut point de la part des spécialistes de subfossiles. Ordinairement connus comme oiseaux gigantesques, ils ont été classés dans deux genres : *Aepyornis* et *Mullerornis*. L'*Aepyornis* avait une taille de 3 mètres et pesait une demi-tonne ; le *Mullerornis* atteignait 1,50 mètre de hauteur. Leurs habitudes étaient probablement similaires à celles des grands oiseaux ratites qui survivent aujourd'hui — autruches, rheas, casoars et émeus des autres

régions tropicales continentales - On peut estimer que, comme eux, leur régime alimentaire était fondé sur la consommation de brindilles et de feuilles de plantes à croissance lente.

Les débris de coquilles de ratites sont fort courants sur les plages dunaires des côtes Sud et Sud-Est, mais ils ont été aussi signalés sur les rivages de l'Extrême-Nord (Battistini 1965a, 1965b). La plupart des auteurs croient que ces accumulations proviennent de zones anciennes de nidification. Ceci est probablement exact pour un certain nombre de cas, mais ce genre de débris de coquilles se trouvait aussi fréquemment associé à des habitats (1). Il est possible que certains débris de coquilles proviennent de récipients ou d'œufs qui furent brisés pour être consommés par les hommes.

Les vestiges de ratites sont très courants dans les sites de subfossiles des Hautes Terres, tout comme dans les sites du Sud et du Sud-Ouest. Ces animaux semblent avoir été, avec les tortues géantes, les principaux herbivores terrestres indigènes. Ces oiseaux, comme les *Moa*, leurs cousins éloignés de la Nouvelle-Zélande, ont dû être des proies faciles pour les chasseurs ; quant à leurs œufs, ils devaient être aussi recherchés tant pour la nourriture que comme récipients, leur capacité pouvant atteindre 11 litres.

Mammifères non primates

Trois autres mammifères se sont éteints durant l'Holocène : l'hippopotame nain (*Hippopotamus lemerlei*), un grand viverridé (*Cryptoprocta spelea*) et un aardvark (*Plesiorychteropus madagascariensis*). L'aardvark a été retrouvé dans plusieurs sites des Hautes Terres centrales ainsi que dans l'Ouest et le Sud-Ouest (Patterson 1975). L'hippopotame nain était réparti partout en abondance. On connaît à Madagascar seulement un autre artiodactyle sauvage : le potamochère (*Potamochoerus porcus*). L'espèce est identique au cochon sauvage de l'Afrique orientale si bien que l'on considère cet animal comme ayant été introduit par l'homme. Ces os de potamochère n'ont jamais été retrouvés dans des sites autres que ceux qui contiennent des débris d'animaux domestiques. Le *Cryptoprocta spelea* était de taille plus grande que le fossa actuel, mais Savage (1978) se demande si les deux ne pourraient pas provenir de la même espèce.

Reptiles

Les seuls reptiles que l'on sait avoir disparu pendant l'Holocène sont les tortues de terre géantes *Geochelone grandidieri* et *G. abrupta* (qu'Auffenberg, en 1974, a retirés du genre *Testudo*). La carapace de la plus grande espèce, *G. grandidieri*, atteignait 1,20 mètre de long. Jadis quelques auteurs ont décrit une espèce éteinte de crocodile, mais aujourd'hui on sait que tous

(1) N.D.L.R. Ceci est possible pour les coquilles trouvées dans l'Extrême-Nord à Irodo par Battistini. C'est tout à fait vraisemblable pour le site de Talaky étudié par Battistini, Vérin et Rason en 1962.

ces ossements réputés tels sont en réalité ceux de la même espèce que le crocodile actuel de Madagascar.

Les tortues terrestres éteintes avaient une très grande distribution et, dans bien des sites, leurs os et leur carapace sont les fossiles les plus communs. Il est vraisemblable que, comme les tortues des Galapagos ou des Seychelles, celles de Madagascar avaient aussi une longue existence et qu'elles atteignaient l'âge adulte et la reproduction après une longue période ; elles se déplaçaient fort lentement, mais quand l'homme arriva, les tortues adultes n'avaient pas de prédateur. Les tortues des Galapagos mangent une grande variété de plantes qui poussent à même le sol et il est probable que les populations de *Geochelone* faisaient une consommation importante de végétaux de petite taille.

Les sites de subfossiles

Types de sites

La géologie des gisements contenant des subfossiles a fait l'objet de discussions détaillées (Walker 1967a ; Tattersall 1973a ; Mahé et Sourdat 1972 ; Battistini 1971a, 1971b, 1976 ; Battistini et Vérin 1967, 1972). Battistini et Vérin divisent ces sites en trois catégories : accumulations naturelles, habitats humains, associés aux subfossiles et sites mixtes où des accumulations naturelles voisines avec des traces de subfossiles liées à la présence humaine.

Les accumulations naturelles sont souvent de surface réduite, mais riches en subfossiles. Malheureusement, un grand nombre de celles-ci ont été mal décrites et leur localisation même est parfois mal connue. Le seul site dont la description géologique est complète, est celui d'Ampasambazimba. Mahé (1965) distingue trois types d'accumulations naturelles :

- marécages en régions volcaniques (Itasy et Vakinankaratra)
- marais de la côte
- grottes

Walker (1967a) estime que les marécages de l'intérieur furent formés et développés selon des processus locaux et qu'ils ne contiennent aucune preuve de modification du milieu insulaire, du genre changement climatique. Mahé et Sourdat, au contraire, avancent le point de vue que les sites des marécages de la côte apportent une preuve d'une diminution générale de la pluviosité, mais Battistini (1976) estime qu'un abaissement du niveau marin pendant ces trois derniers millénaires est la cause, au moins partielle, du dessèchement de ces marécages.

Comme les premiers chercheurs n'ont que rarement fourni de renseignements d'ordre stratigraphique, les fossiles qu'ils mentionnent ne peuvent être utilisés que de façon très générale pour se faire une idée de ce qu'ont

pu être les environnements locaux anciens. Bon nombre d'auteurs ont cru que l'environnement des sites des Hautes Terres centrales était uniforme et qu'il se composait d'une forêt assez développée. Pourtant, comme le note Koechlin (1972), on dispose de très peu d'indices pour décrire cette végétation originelle. Pour diverses raisons, j'ai imaginé (1964) que la végétation originelle des Hautes Terres devait être composée à la fois par des forêts et par des savanes arborées plus dégagées. Les motifs de ce point de vue sont tirés de la description des vestiges de la flore, fort différents que Perrier de la Bathie a examinés à Marotampona et Ampasambazimba (1914, 1927). Le premier site évoquait plutôt les forêts actuelles de l'Est ; mais le second reflétait davantage ce qu'on rencontre aujourd'hui dans la forêt de l'Ouest. Ce contraste a son parallèle dans la faune retrouvée : Ampasambazimba est très riche en espèces de primates ; on a trouvé là une diversité de vestiges de primates inégalée dans aucun autre site paléontologique du monde. Vraisemblablement, ces primates n'habitaient pas tous une forêt uniforme mais représentaient un échantillonnage provenant de zones de végétations différentes. Mc.Phee et al. (1985) ont examiné les pollens d'Ampasambazimba provenant du gisement de subfossiles ; leur interprétation préliminaire rend compte que les niveaux les plus profonds du site (9 000 ans) correspondaient à une région où il y avait aussi des zones dépourvues de forêts. Cette interprétation sera confrontée dans un proche avenir avec des analyses polliniques prélevées dans plusieurs lacs et marécages des Hautes Terres (David Burney, communication personnelle).

On a, pour l'instant, découvert fort peu d'habitats humains de la période pionnière. Les vestiges des subfossiles les plus courants sont ceux des coquilles d'œufs de ratites, mais ils pourraient provenir d'œufs non éclos recueillis longtemps après la disparition des oiseaux qui les avaient pondus. Radimilahy (1981) mentionne l'existence d'os de *Geochelone grandidieri* et de coquilles d'œufs d'*Aepyornis* sur la surface du site de Mahirane-Andaro, ainsi que des os de *G. grandidieri* et d'hippopotame sur la surface du site d'Andranosoa. Rasamuel (1982) a noté l'existence d'une carapace de tortue géante et des dents d'hippopotame dans une fosse à ordure à Andranosoa. Alors que les collections de céramiques faites en surface sur les sites de l'intérieur du Sud-Ouest sont fort variées et reflètent des occupations multiples sur une longue période, Andranosoa est bien daté du XIe siècle au RC 14 et les céramiques de la fosse à déchets sont probablement de cette période (Rasamuel 1982). Rasamuel constate que les os des animaux éteints sont peu nombreux et estime qu'ils ne sont pas forcément le résultat de chasses. Dans d'autres sites méridionaux, les archéologues ont découvert des os d'animaux que l'on ne retrouve plus dans la faune actuelle : crocodiles à Beropitike (Emphoux 1978) et Hapalemurs à Rezoky (Vérin 1971).

Les sites mixtes sont difficiles à comprendre sans observation stratigraphique détaillée. La liste des sites où des objets de fabrication humaine et des os d'animaux domestiques ont été trouvés mêlés à des os d'espèces éteintes, est fort longue : Ampasambazimba, Lamboharana, Taolambiby,

Beloha-Anavoha, Andrahomana, Ambolisatra, ainsi que plusieurs sites de la région d'Antsirabe. Cependant, aucun de ces sites ne fournit de témoignages indiscutables sur le fait que les hommes et les espèces éteintes auraient été contemporains, ni même sur la nature de l'impact humain vis-à-vis de la faune locale. Parfois, les fouilleurs ont mélangé des dépôts d'âges différents en recueillant des os. Ceci est particulièrement vrai pour certains sites des marais côtiers. Dans d'autres cas, les dépôts sont plus récents que les ossements et les objets qui y sont contenus ; en d'autres termes, il s'agit de matériaux provenant de dépôts d'amont qui ont été transportés à nouveau. C'est sans doute le cas pour la couche supérieure de Taolambiby. Ampasambazimba est le seul site mixte qui a fait l'objet d'une fouille récente. Aucun objet d'origine humaine n'y a encore été trouvé. Il semble que l'histoire géologique du site soit fort complexe (Mc Phee al. 1985).

Datation des extinctions

Les dates au radio carbone des sites de subfossiles et des sites d'habitats anciens sont, pour l'instant, peu nombreux. D'ores et déjà pourtant, deux enseignements peuvent en être tirés. D'abord, on a de bonnes raisons pour croire que le *Megaladapis*, l'hippopotame, les ratites et les tortues géantes ont survécu un certain temps pendant que le peuplement humain se poursuivait. Ensuite, les extinctions ne semblent pas s'être produites plus tôt dans une région que dans une autre. Ceci donne à penser que le processus de disparition a joué de façon assez synchronique au travers de toute l'île. Les extinctions peuvent avoir été très avancées vers 900 ap. J.C. Les mentions de Flacourt sur la survie de certains animaux que l'on considère disparus me paraissent difficiles à interpréter. La question reste ouverte jusqu'à ce que l'on ait fouillé et daté un plus grand nombre de sites archéologiques et de subfossiles.

La colonisation humaine

La question des débuts du peuplement de Madagascar est encore sujette à controverse et je n'ose guère y ajouter mes propres spéculations. La difficulté vient du fait que plusieurs disciplines (archéologie, linguistique, ethnologie) sont utilisées dans l'argumentation et que fort peu de chercheurs maîtrisent également bien chacune d'entre elles. Pour une discussion détaillée sur la question, on peut se reporter à Domenichini (1981), Domenichini-Ramaramanana et Domenichini (1979), Vérin (1979) et Southall (1975). Je vais donc aborder quelques aspects du problème qui sont en rapport avec la question de l'extinction des espèces subfossiles.

Sur une base linguistique (Dahl 1951 ; Dyen 1953 ; Vérin et al. 1970) ou comparative (Vérin 1975, 1979 ; Domenichini 1981 ; Deschamps 1960), il est possible que l'installation initiale de l'homme à Madagascar soit survenue entre 1 et 500 ans ap. J.C. Aucune confirmation archéologique sur la date de cette installation initiale n'a été encore donnée jusqu'ici. Il existe toutefois pour la période du X^e au XI^e siècle de notre ère des cultures archéolo-

giques bien identifiées dans au moins trois régions : l'Extrême-Nord, la côte Sud, et l'intérieur de l'Extrême-Sud (Vérin 1975 ; Rasamuel 1982 ; Wright 1979 ; Battistini et al. 1963 ; Emphoux 1978, 1979).

Il est intéressant de remarquer que les cultures découvertes à Irodo, Talaky et Andranosoa ne sont pas seulement distinctes par les types de céramiques, mais que le genre de vie y était fort différent. Talaky était un village de pêcheurs qui présente encore certaines similarités avec les villages des Vezo actuels. A Irodo, la population recueillait des coquillages, cultivait sur les collines voisines et se livrait peut-être déjà au commerce des récipients de chlorthochiste. A Andranosoa et Bekoropitike, l'économie reposait sur le pastoralisme de bœufs et de moutons, ainsi que sur la chasse des petits mammifères, notamment les *trandraka*. Ces différences économiques reflètent naturellement une diversité d'environnement, mais elles représentent, à une époque lointaine, le kaléidoscope d'une diversité écologique qui est encore celle du Madagascar actuel (Rakotoarisoa 1979). Cette diversité écologique peut être interprétée de deux façons. Il peut s'agir du développement naturel de cultures s'épanouissant à partir d'environnements différents. Mais on peut tout aussi bien imaginer que ces formes différencierées d'économie viennent de migrants qui les apportent en colonisant le pays ; et dans ce cas, les premiers occupants étaient des gens avec des occupations ou des économies différentes : pêche, pastoralisme, culture paysanne. Pour l'instant, nous ignorons si cette diversification économique est antérieure à l'arrivée des premiers immigrants.

Modèles des extinctions de subfossiles

Deux modèles peuvent être mis en avant pour expliquer la « cause ultime » des extinctions de subfossiles :

1° - les espèces subfossiles furent décimées et réduites à la dernière extrémité de l'extinction à la suite d'un grave changement climatique survenu durant l'Holocène tardif.

2° - l'arrivée des premiers Malgaches est la clef de l'éénigme qui vit la déstabilisation et la dégradation finale du paradis insulaire. Il y a plusieurs versions de ce second point de vue selon que l'on met l'accent sur tel ou tel aspect particulier de l'activité humaine jugée responsable.

Dessèchement

Le modèle de changement climatique a été imaginé par Mahé et Sourdat (1972). Ils estiment que l'aridification climatique commença à se manifester vers 3.000 B P. Selon leurs vues les extinctions étaient achevées avec l'aide de l'homme entre 1.200 et 1.000 B P.

Il y a pourtant bien peu de preuves qu'un changement climatique majeur soit survenu il y a 3.000 ans et on a peine à imaginer qu'un seul changement climatique ait pu avoir un effet aussi généralisé dans les diverses régions

du petit continent malgache. L'idée de dessèchement semble s'être développée à la suite de l'intérêt qu'ont soulevé les sites du Sud-Ouest malgache aride (Tattersall 1973a). On peut pourtant expliquer les changements hydrologiques des marais du Sud-Ouest autrement que par les changements climatiques (voir supra Battistini 1976 ; Walker 1967b).

L'activité humaine

L'explication du changement sur une grande échelle implique l'existence d'une flore indigène particulièrement vulnérable au feu (Morat 1973, 192) : « Il n'y a pas de doute dans la mesure où nous pouvons juger que la plus grande partie de la végétation malgache primitive disparut très rapidement au contact humain en plusieurs conflagrations successives et gigantesques ».

De nombreux observateurs ont fait des commentaires au sujet de la dégradation de la flore causée par les incendies annuels des pasteurs qui cherchent à favoriser la repousse de l'herbe en saison sèche ; les groupes humains de la savane mènent de fait leur existence en associant le pâturage à l'incendie. Cependant, Morat (1973 : 177-189) qui s'est efforcé de mesurer la déperdition forestière dans l'Ouest en comparant les photos aériennes prises en 1949 à celles de 1970, n'a constaté aucun accroissement des savanes durant cette période d'une vingtaine d'années. Il a été amené à se demander pourquoi certaines forêts avaient disparu dans le passé tandis que d'autres à l'heure actuelle semblaient plus résistantes aux feux. La constatation de cette dualité de situations ne me paraît guère acceptable ; s'il est vrai que certaines communautés végétales naturelles résistent plus ou moins aux effets répétés des feux (Vogel 1977), on ne connaît pas d'écosystème totalement à l'abri de l'incendie. Martin a proposé l'hypothèse de la « supertuerie » et du « blitzkrieg » pour expliquer l'extinction des grands animaux juste après l'arrivée de l'homme-chasseur dans plusieurs continents (Martin 1966, 1967 ; Mosimann et Martin 1975). A Madagascar, la première époque de l'occupation humaine chevauche la fin du temps de l'extinction des espèces et si les Pro-tomalgaches étaient présents dès 500 ap. J.C., il y a eu suffisamment de temps pour que les extinctions se soient passées selon le schéma proposé par Martin. Mais cette hypothèse est moins séduisante à Madagascar qu'elle ne l'est en Amérique du Nord. Les premiers Malgaches étaient probablement des chasseurs, des agriculteurs, et des pêcheurs et non pas des chasseurs de gros gibier du pléistocène. Il n'existe pas à Madagascar de grands sites d'abattage ou d'anciens camps de chasseurs. Sauf témoignage archéologique contraire, il paraît peu probable que des chasseurs spécialisés de grand gibier aient eu un rôle important dans l'extinction des espèces malgaches de subfossiles.

Les renseignements d'ordre archéologique apportent quelque crédit à l'hypothèse selon laquelle l'extinction des lémuriens est due à la chasse. Walker a remarqué sur un crâne d'*Archaeolemur* les traces de coups donnés avec un instrument qui évoquerait une hache (1967b : 428). A Lamboharana, de nombreuses dents de *Daubentonias* avaient été percées comme pour

être suspendues à un collier (Battistini et Vérin 1967 : 416). Ainsi que je l'ai dit plus haut, il y a plusieurs sites archéologiques du Sud-Ouest et du Sud qui contiennent des vestiges d'animaux chassés. Encore maintenant dans certaines régions, notamment dans le Sud-Ouest, la chasse au petit gibier demeure une pratique courante.

Les schémas d'explication qui reposent uniquement sur la chasse ou sur la destruction de l'environnement sont probablement insuffisants. L'hippopotame peut-être a pu voir disparaître une bonne partie de son habitat en raison du changement du régime des précipitations des eaux, et des lémuriens arboricoles, connus aujourd'hui d'après des sites de lieux dépourvus d'arbres sur les Hautes Terres, ont pu être aussi victimes de la destruction de l'habitat. Mais ceci ne saurait s'appliquer aux rattiés, aux tortues et aux lémuriens terrestres. Les répartitions fossiles de ces espèces se retrouvent dans des zones végétales très diverses, y compris des régions boisées de superficies assez vastes. Bien que l'on ne dispose pas de données paléontologiques sur les zones de la forêt humide encore intacte, on peut constater que l'absence des lémuriens plus grands que l'*Indri* dans cette zone démontre l'impossibilité d'y appliquer la théorie de l'extinction par destruction de l'habitat. Ce serait surprenant si les plus grands primates de Madagascar n'avaient pas vécu dans la forêt primaire, et peut-être seulement là. Même si la forêt primaire a diminué de superficie, il en reste des portions suffisantes pour nous dispenser d'expliquer des extinctions par la disparition de l'environnement. Mais, d'autre part, on est en droit de se demander comment des groupements humains si peu denses ont pu faire pour exterminer si rapidement un si grand nombre d'animaux.

Un nouveau schéma d'explication

J'ai récemment proposé un autre schéma pour expliquer les changements écologiques survenus à Madagascar pendant les derniers millénaires (1984). Ce schéma prend en compte les changements intervenus sur les Hautes Terres centrales ainsi que dans le Sud et l'Ouest. J'ai mis en avant les points de vue suivants :

1°- Les Hautes Terres et les régions de l'Ouest de Madagascar n'étaient pas couvertes d'une végétation forestière uniforme et d'une nature vulnérable et non définie, mais plutôt par une mosaïque de zones boisées et de savanes.

2°- La première colonisation du Centre de Madagascar était le fait de gens au genre de vie à dominante pastorale.

3°- Ces pasteurs pratiquaient la chasse mais comme adjvant ainsi que leurs descendants continuent de le faire.

4°- Les espèces subfossiles étaient peu denses, avaient un taux de reproduction peu élevé et étaient faciles à chasser.

J'ai déjà abordé le premier point plus haut ; par couvert végétal ni uniforme, ni continu, j'entends un territoire avec des lambeaux très boisés, mais aussi d'autres à allure de grandes clairières où sont abondants les buissons et les herbes. Un territoire de cette nature convenait aisément à la diversité de râties et de lémuriens que l'on connaît dans les sites des Hautes Terres comme à Ampasambazimba.

Le deuxième point touchant à l'occupation initiale du Centre et de l'Ouest de Madagascar par des pasteurs est cohérent avec ce qu'on connaît sur le plan archéologique dans l'Ouest et le Sud. La troisième hypothèse est compatible avec les matériaux archéologiques dont on dispose à l'heure actuelle. Les biologistes ont bien montré que l'accroissement de la taille va de pair avec la diminution régulière de la densité et qu'il y a parallèlement une diminution du taux de reproduction des grands animaux. Il est probable que les animaux dépourvus de prédateurs naturels se sont trouvés complètement sans défense vis-à-vis des humains qui les chassaient. Le scénario que l'on peut imaginer est simple. Les pasteurs qui s'établirent à Madagascar commencèrent à transhumér avec leurs troupeaux à la recherche de pâturages dans l'environnement végétal hétérogène. Si les pâturages étaient réduits et dispersés, il était nécessaire de se déplacer sur de bonnes distances chaque saison. Chemin faisant, les pasteurs tuaient et consommaient les animaux sauvages qu'ils rencontraient et ils allumaient probablement des incendies saisonniers. Bétail, moutons, et chèvres remplacèrent les herbivores terrestres indigènes. C'est dans ce changement d'herbivores, ceux qui consommaient les plantes de surface, que réside le lien manquant dans la compréhension des changements écologiques à Madagascar.

Il existe une différence majeure entre les savanes de Madagascar et celles de l'Afrique orientale : dans la Grande Ile manquent des herbivores de taille moyenne ou de grande taille. A ce propos, les prairies de l'Hrombe sont particulièrement étranges. Les râties, les tortues de terre et les lémuriens terrestres constituaient une communauté d'herbivores terrestres qui tenait le rôle écologique joué par les troupeaux d'ongulés d'Afrique orientale. Mais cette communauté animale initiale a maintenant complètement disparu.

J'estime donc, que le remplacement des herbivores (ceux qui furent les premiers consommateurs de la végétation au sol) constitue la pièce manquante des raisonnements scientifiques pour expliquer les transformations de Madagascar. De nombreux écologistes ont maintenant l'intuition que la pré-dation, en y incluant même la consommation des plantes par les herbivores, joue un rôle important dans l'évolution des communautés naturelles (Hutchinson 1978 : 239). Connell (1975) a tenté d'évaluer le rôle important qu'ont les herbivores en déterminant l'abondance des plantes dont ils se nourrissent. Selon cet auteur, plus un environnement est favorable et prévisible, plus importante sera la pré-dation qui déterminera la structure de la communauté. A Madagascar, nous assistons au spectacle d'un environnement relativement accueillant qui a subit une transformation complète de la communauté des herbivores terrestres en un temps très réduit. Les tortues de terre, les hippopotames, les oiseaux géants et les primates qui avaient évolué ensem-

ble de façon isolée avec la flore indigène furent remplacés par des herbivores ruminants en quelques centaines d'années.

Si le couvert végétal originel de l'intérieur était une mosaïque diversifiée, les transformations de la flore agressée engendrèrent une multiplicité de situations. Les grands animaux virent leurs terrains de parcours se réduire et leurs chances de rencontrer des possibilités d'accouplement diminuer. Les animaux terrestres durent faire face à la concurrence des ruminants dans la recherche de la nourriture. D'autres venues, notamment celles de suidés, s'ajoutèrent à ces difficultés en plus desquelles il faut aussi mentionner les effets de la chasse.

Ce schéma aide à comprendre comment le Centre et l'Ouest furent transformés de façon plus complète que ne l'auraient fait les incendies et la chasse à eux seuls. Ces changements des communautés floristiques ont pu affecter la réceptivité du milieu végétal aux feux allumés par les hommes ou les éléments. Ceci, bien sûr, n'explique pas les changements survenus dans les forêts xérophyles du Sud et dans les forêts humides de l'Est et du Nord. Mais il se pourrait que les extinctions aient des causes différentes selon les régions de Madagascar.

Vérifions le schéma d'explication

Pour l'instant, les données dont on dispose sont insuffisantes pour vérifier cette hypothèse à Madagascar. Mais dans le futur, les recherches archéologiques et paléoécologiques devraient être orientées, afin de recueillir les matériaux permettant de faire les vérifications de l'hypothèse.

La plupart des sites de subfossiles ont été fouillés sans se préoccuper du contexte stratigraphique ; on n'a pas non plus recueilli dans ces sites d'échantillons de pollens, de fragments de plantes ou d'autres témoins des changements de l'environnement naturel qui auraient pu survenir quand les dépôts s'accumulèrent. De nouveaux travaux sur les sites déjà connus sont susceptibles de nous fournir une compréhension nouvelle des changements intervenus à Madagascar depuis 3.000 ans. Ensuite, les explorations archéologiques doivent être poursuivies afin de découvrir des sites d'occupation ancienne dans plusieurs régions de l'île. Mais quand ces sites seront découverts, il faudra les fouiller de façon assez minutieuse pour savoir ce que pouvaient être les modes de vie des anciens habitants.

Chacune des explications des extinctions doit être vérifiée. Dans le schéma que je propose, il y a trois hypothèses et quatre implications à vérifier. Résumons ces trois hypothèses :

1°- Avant les extinctions sur les Hautes Terres il y avait une mosaïque de communautés de flore. Ceci peut être vérifié par une étude des plantes fossiles et des analyses polliniques des dépôts de l'époque antérieure à l'homme.

2°- Les premiers occupants des Hautes Terres élevaient des animaux domestiques.

3°- Ces mêmes habitants chassaient les animaux sauvages petits et grands.

Pour vérifier les points 2 et 3, il faut découvrir et fouiller davantage de sites anciens. Si mon schéma d'explication est correct, ces anciens dépôts devraient contenir à la fois des os d'espèces domestiques et des os d'espèces éteintes. S'ils contiennent ces derniers à l'exclusion des os d'animaux domestiques, mon hypothèse sera controvée et il faudra en imaginer une autre où interviendra la chasse intensive.

Les cinq implications de mon schéma d'interprétation sont les suivantes :

1°- Les communautés florales devraient, au travers des prélèvements de pollens, révéler un changement significatif lors de l'arrivée de l'homme.

2°- Parmi ces changements révélés par les pollens, on devrait relever un accroissement des espèces typiques des zones ouvertes ou modifiées, certaines herbes rudérales ou autres.

3°- Les pollens d'arbres devraient être moindres au fur et à mesure que le temps s'écoule et on devrait constater ça et là l'introduction de nouveaux arbres.

4°- Les derniers vestiges des espèces animales d'accumulation naturelle devraient se retrouver dans des niveaux stratigraphiques où sont perceptibles les changements marqués de la végétation.

5°- Les changements de la flore et de la faune devraient coïncider avec les changements dans les dépôts de sol de la plupart des sites, ce qui traduirait des modifications du couvert végétal.

L'hypothèse de dessèchement envisagée par Mahé et Sourdat (1970) implique que les changements de végétation et d'accumulation seraient observables dans la stratigraphie en dessous du niveau de l'activité humaine. Dans la même perspective, on peut imaginer que plusieurs siècles d'aggravation climatique entraîneraient le développement d'espèces floristiques plus adaptées aux conditions de sécheresse et pas seulement la disparition des arbres.

L'hypothèse des chasseurs de Walker (1967a) peut être vérifiée par la méthode de Grayson (1977)! On recueille des restes de faune dans tous les sites de subfossiles ainsi que dans les sites archéologiques par tamisage, afin d'établir des déductions sur ce qu'étaient les communautés de faune d'alors. Si les principaux responsables de l'extinction étaient les chasseurs, alors toutes les petites espèces retrouvées devraient survivre. Mais si l'on découvre que de nombreuses petites espèces sont devenues éteintes, il ne faudra pas considérer la chasse comme l'unique cause des extinctions. Notons, cependant, qu'il est difficile de ne pas voir dans la chasse un facteur qui a pu contribuer aux extinctions.

Conclusions

Bon nombre d'années vont encore s'écouler avant que nous ne comprenions le processus d'extinction de subfossiles. Le recueil des matériaux pour vérifier les hypothèses contradictoires apportera bien des surprises. Mais comprendre les raisons des changements écologiques à Madagascar est important pour l'anthropologie, l'archéologie, l'histoire et la biologie. Si nous réussissons à comprendre la cause des extinctions à Madagascar, nous aurons aussi fait avancer l'écologie et l'archéologie dans d'autres régions du monde. Enfin, bien sûr, l'explication des changements de l'environnement par les Promalgaches de l'époque pionnière aidera à résoudre « la plus belle énigme du monde », c'est-à-dire l'origine des Malgaches et de leur culture.

R.E.D. — P.V.

FAMINTINANA

Misedra olana maro ny fanazavana ny antony nahafongana ireo karazam-biby nampinono sy vorona sasantsasany velona teto Madagasikara taloha. Tsy fantatra marina mantsy ny toerana misy ny taolan'ireny biby ireny, ary tsy nohalalinina koa ny fanangonana ny taolan'ireo karazana madinika.

Betsaka no tsy hita intsony ireo karazan-drajako lehibe, mpandeha antoandro. Lazaina fa ny olombelona no nandringana azy ireny. Tsy azo antoka anefa izany petrakevitra izany, satria nifototra fotsiny tamin'ireo karazana lehibe ny mpandinika.

Momba ny vorombe, dia nahitana akoran'atodiny tamin'ny toerana sasany akaiky fitoeran'olona. Tsy fantatra izany na toerana fanatodizana ireny na ny olona nihinana ny tao anatin'no nitondra azy teo. Sahala amin'izany koa ny momba ny sokatra vaventy, biby mpihinana ahitra voalohany sy ny sokatra an-tanety tsikaritra tamin'ny faritra maro. Azó neverina fa mbola velona ireo sokatra vaventy ireo tamin'ny nahatongavan'ny olombelona, (taona 0-500) nefà taty aoriana dia tapitra ringana izy ireo.

Nisongadina tamin'ny five!oman'ny olona ny jono sy ny fihazana ka mandringana ny biby, nefà misy fiantraikany tamin'ireo biby ireo koa ny toetany.



BIBLIOGRAPHIE

- AUFFENBERG Walter.- 1974.- Checklist of fossil tortoises, (Testudinae). Bulletin of Florida State Museum of Biological Science 18 (3) : 121-251.
- BATTISTINI René.- 1965a.- Sur la découverte de l'Aepyornis dans le Quaternaire de l'Extrême-Nord de Madagascar. Comptes-rendus somm. Soc. Geol. de France, fasc. 5 ; p. 174.
- 1965b.- Une datation radio-carbone des oeufs des derniers Aepyornis de l'Extrême-Nord de Madagascar. Comptes-rendus somm. Soc. Geol. France, fasc. 5 ; p. 309.
- 1971a.- Conditions de gisement des sites littoraux de subfossiles et causes de la disparition de la faune des grands animaux dans le Sud-Ouest et l'Extrême-Sud de Madagascar. Taloha 4 : 7-18.
- 1971b.- Conditions de gisement des sites littoraux de subfossiles et modifications récentes du milieu naturel dans la région d'Ankazoabo. Taloha 4 : 19-27.
- 1976.- Les modifications du milieu naturel depuis 2000 ans et la disparition de la faune subfossile à Madagascar. Assoc. Sénégalaise et Quartern. Afr., Bull. de Liaison, n° 47, pp. 63-76.
- BATTISTINI René, VERIN Pierre et RASON R.- 1967.- Ecologic changes in protohistoric Madagascar. pp. 407-424 in Martin and Wright (1967).
- Une version française de cet article existe dans : Battistini René et Vérin Pierre, 1966.- Les transformations écologiques à Madagascar. Bulletin de Madagascar. Sept. 244 : pp. 841-856.
- 1971.- Témoignages archéologiques sur la côte Vezo de l'embouchure de l'Onilahy à la Baie des Assassins. Taloha 4 : 51-63.
- 1972.- Man in the environment in Madagascar. pp. 311-337 in Biogeography and Ecology in Madagascar (R. Battistini and G. Richard-Vindard, eds), Junk, The Hague.
- BATTISTINI René, VERIN Pierre et RASON R.- 1963.- Le site archéologique de Talaky : cadre géographique et géologique. Annales Malgaches 1 : 112-153.
- BLANC Charles P.- 1972.- Les reptiles de Madagascar et des îles voisines, pp. 501-611 in Battistini and Richard-Vindard (1972).
- CONNELL Joseph H.- 1975.- Some mechanisms producing structure in natural communities. pp. 460-90 in Ecology and Evolution of Communities (M.L. Cody and J.M. Diamond, eds.), Harvard, Cambridge.
- DAHL Otto.- 1951.- Malgache et Maanjan. Egede Instituett, Oslo.
- DESCHAMPS Hubert.- 1960.- Histoire de Madagascar. Berger-Levrault, Paris.
- DEWAR Robert E.- 1984.- Recent extinctions in Madagascar : The loss of subfossil fauna. In Quaternary Extinctions (P.S. Martin and R.G. Klein, eds.). University of Arizona, Tucson.
- DOMENICHINI Jean-Pierre.- 1981.- « La plus belle énigme du monde » ou l'Histo-riographie coloniale en question. Omaly sy Anio 13-14 : 57-76.
- DOMENICHINI-RAMIARAMANANA Bakoly et DOMENICHINI Jean-Pierre.- 1979 - La tradition malgache, une source pour l'histoire de l'Océan Indien. Taloha 8 : 57-81.

- DYEN Isidore.- 1953.- (Review of Malgache et Maanjan). *Language* 39 : 578-91.
- EMPHOUX Jean-Pierre.- 1978.- Note sur une culture ancienne du XII^e siècle en pays Antandroy. *Communication faite à l'Académie Malgache*, Déc. 21, 1978.
- 1979.- Archéologie de l'Androy. *Communication faite au Colloque d'Histoire Malgache*, Tuléar.
- GODFREY Laurie.- 1977.- Structure and function in Archaeolemur and Hadropithecus (Subfossil Malagasy Lemurs) : The Postcranial Evidence. Doctoral dissertation, Harvard University, Cambridge, Mass.
- GRAYSON Donald K.- 1977.- Pleistocene avifaunas and the overkill hypothesis. *Science* 195 : 691-3.
- HUTCHINSON G. Evelyn.- 1978.- An Introduction to Population Ecology. Yale Press, New Haven, Conn.
- JOLLY Clifford.- 1970.- Hadropithecus, a lemuroid small object feeder, *Man* (n.s.) 5 : 525-29
- JUNGERS William.- 1978.- The functional significance of skeletal allometry in *Megaladapis* in comparison to living primates. *Amer. Journal of Physical Anthro.* 49 : 303-14.
- KOECHLIN Jean.- 1972.- Flora and vegetation of Madagascar, pp. 145-90 in Battistini and Richard-Vindard 1972.
- MACPHEE, ROSS, BURNEY David A., and WELLS Neil A.- 1984.- Holocene chronology and environment of Ampasambazimba, a Malagasy subfossil site. *International Journal of Primatology*.
- MAHE Joel.- 1965.- Les Subfossiles Malgaches. Imprimerie Nationale, Antananarivo.
- MAHE Joel et SOURDAT Michel.- 1972.- Sur l'extinction des vertèbres subfossiles et l'aridification ou climat dans le Sud-Ouest de Madagascar. *Bull. Soc. Geol. France* 14 : 295-309.
- MARTIN Paul S.- 1966.- Africa and Pleistocene overkill. *Nature* 212 : 339-42.
- 1967.- Pleistocene overkill. Pp. 75-120 in *Pleistocene Extinctions* (P.S. Martin and H.E. Wright, Jr., eds), Yale Press, New Haven, Conn.
- MARTIN Paul S. and KLEIN Richard G., eds. *Quaternary Extinctions*. University of Arizona Press, Tucson.
- MOSIMANN James E. and MARTIN Paul S.- 1975.- Simulating overkill by Paleo-Indians. *American Scientist* 63 : 304-13.
- MORAT Philippe.- 1973.- Les Savanes du Sud-Ouest de Madagascar. Mémoires O.R.S.T.O.M., n° 68, Paris.
- PATTERSON Bruyan.- 1975.- The fossil aardvarks (Mammals : Tubulidentata). *Bull. Museum of Comparative Zoology, Harvard University* 147 (5) : 185-237.
- PERRIER de la BATHIE H.- 1914.- Au sujet des tourbières de Marotampona. *Bull. Acad. Malg. (n.s.)* 1 : 137-8.
- 1927.- Fruits et graines de gisement de subfossiles de Ampasambazimba. *Bull. Acad. Malg. (n.s.)* 10 : 24-5.
- RADIMILAHY Marie de Chantal.- 1981.- Archéologie de l'Androy (Sud de Madagascar). En préparation
- RAKOTOARISOA Jean-Aimé.- 1979.- Principaux aspects des formes d'adaptation de la société traditionnelle malgache. Paper delivered at WennerGren Symposium. Burg-Wartenstein.

- RASAMUEL David.- Alimentation et techniques anciennes dans le Sud Malgache à travers une fosse à ordure du XI^e siècle in Etudes de l'Océan Indien n° 4 INALCO - Paris III - TSIOKATIMO.
- SAVAGE R.J.G.- 1978.- Carnivora. Pp 249-267 in Evolution of African Mammals (V.J. Maglio and H.B.S. Cooke, eds.). Harvard Press, Cambridge, Mass.
- SOUTHALL Aidanm.- 1975.- The problems of Malagasy origins. Pp 192-215 in East Africa and the Orient (H. Neville-Chittick and R.I. Rotberg, eds.) Africana Publishing, New-York.
- TATTERSALL Ian.- 1973.- Cranial Anatomy of the Archaeolemurines. Anthrop. Papers Amer. Mus. Nat. Hist. 52 (1) : 1-110
- 1982.- The Primates of Madagascar. Columbia University Press, New-York.
- VERIN Pierre.- 1971.- Les anciens habitats de Rezoky et d'Asambalahy. Taloha 4 : 29-45.
- 1975.- Austronesian contributions to the culture of Madagascar. Some archaeological problems. pp. 164-31 in Neville-Chittick and Rorberg (1972).
- 1979.- Le problème des origines Malgaches. Taloha 8 : 41-55.
- VERIN Pierre, CONRAD Kottak, GORLIN Peter.- 1970.- The glottochronology of Malagasy speech communities. Oceanis Linguistics 8 : 26-83.
- VOGEL Richard.- 1977.- Fire : A destructive menace or natural process ? Pp. 261-89 in Recovery and Restoration of Damaged Ecosystems (J. Cairns, K. Dick json, and E. Herricks, eds.) University Press of Virignia, Charlottesville.
- WALKER Alan C.- 1967a.- Locomotor Adaptations in Recent and Subfossil Madagascar Lemurs. Doctoral thesis, University of London, Great Britain.
- 1967b.- Patterns of extinction among the subfossil Madagascar lemuroids. Pp. 425-32 in Martin and Wright (1972).
- WRIGHT Henry.- 1979.- Observations sur l'évolution de la céramique traditionnelle en Imerina centrale. Taloha 8 : 7-28.
- 1979.- Early communities on the island of Mayotte and the coasts of Madagascar. Paper delivered at Wenner-Gren Symposium, Burg Wartenstein.



LA GLOTTOCHRONOLOGIE MALGACHE UNE MISE AU POINT

Pierre VERIN

Dans le volume 9 de *Taloha*, Jean Poirier (avec la collaboration de Jacques Dez) ouvre une controverse sur la glottochronologie, une quinzaine d'années après la parution de l'article que j'ai publié avec Kottak et Gorlin dans la Revue *Oceanic Linguistics*. On aurait pu penser que ce délai lui avait permis d'examiner en détail cette méthode de comparaison lexicale, et d'en améliorer l'utilisation pour Madagascar, comme l'ont fait avec beaucoup de pertinence (et de courtoisie) Jean-Claude Hébert, Solo Raharinjanahary et Noël Gueunier. Or, Jean Poirier se contente de discuter surtout « l'histoire culturelle » en extrayant de notre travail des aspects non linguistiques qu'il a résumés en « propositions » incluant fréquemment des références fausses comme celle de la page 110 (Où ai-je donc écrit que les Merina seraient venus par le Nord-Ouest ?). Seules ses propositions 11 et 12 touchent réellement au problème, à savoir quelle crédibilité peut-on accorder à la méthode ? Les objections intéressantes portant sur le sujet sont, sans doute, celles de Dez. Avant d'y répondre, il convient de souligner que ce chercheur m'a fait part à plusieurs reprises de son intérêt pour cette classification dialectale qui fait aussi usage de ses découvertes fondamentales (Dez 1963) à la division essentielle, entre un groupe Centre et Est d'une part, et un groupe Nord - Ouest - Sud d'autre part, nous avons proposé d'ajouter un groupe Nord, mais il n'y a pas contradiction absolue avec la classification de Dez, puisque celle-ci assignait déjà une « situation intermédiaire » aux parlers de la région septentrionale de Madagascar.

Le résumé que donne Jean Poirier de notre article lui est donc personnel. Il ne reflète nullement les découvertes des auteurs. La glottochronologie (que les linguistes préfèrent appeler lexico-statistique) est avant tout une technique de comparaison de langues ou de dialectes qui ont une origine génétique commune. Lorsque l'on peut comparer avec rigueur les mots apparentés et contrôler le phénomène des emprunts, on aboutit à des résultats quantifiables qui donnent une idée des rapports de proximité ou d'éloignement des parlers étudiés (1) ; pour les langues à tradition orale, on a aussi recherché à définir la profondeur chronologique (*time depth*) en se fondant sur l'observation d'une déperdition de 20 % du vocabulaire de base à chaque millénaire ; ainsi au bout de deux millénaires de séparation, le vocabulaire commun retenu (*common retention*) ne représente plus que 67 % du patrimoine lexical commun à deux langues issues d'un même tronc.

(1) L'établissement de ces coefficients de proximité ou d'éloignement a été particulièrement mis à profit par Möhlig pour les langues bantoues de l'Est de l'Afrique (Pierre Alexandre, communication personnelle)

C'est cette possibilité de mesure de la profondeur chronologique qui a stimulé l'intérêt des historiens de la culture pour la lexico-statistique. Pour nous, la classification des dialectes malgaches en trois groupes constituait déjà un résultat intéressant et, en prenant en compte le fait que les dialectes du Nord avaient tantôt les mots apparentés à ceux du groupe Ouest, tantôt les mots apparentés à ceux du groupe Centre et Est, on pouvait présumer que cette aire septentrionale était la zone où la culture protomalgache avait connu sa période formative. Cette présomption reçoit d'ailleurs un début de confirmation avec la découverte dans le Nord de sites aussi anciens que celui d'Irodo bien daté par la présence de poterie sassano-islamique et d'une mesure absolue au C 14.

Lorsque Morris et Swadesh inventèrent la méthode, les archéologues cherchèrent à confronter ces résultats avec les leurs. C'est ainsi que l'ancienneté de la protoculture ancestrale aux Aleouts aux Esquimaux, datée de deux millénaires dans les sites archéologiques, se trouva recoupée par la mesure glottochronologique établie pour le protolangage des deux groupes. Des constatations du même ordre furent déduites de la comparaison des langues arawak et caraïbe dont les locuteurs avaient leurs ancêtres installés à l'embouchure de l'Orenoque au début de l'ère chrétienne (culture salaoïde).

Plusieurs dangers surviennent lorsqu'on utilise la glottochronologie dans l'exploration de l'histoire culturelle. Il y a d'abord un créneau d'impression dû non pas à des causes d'erreur de manipulation de la méthode, mais à la période « d'intelligibilité commune » pendant laquelle les langues ne sont pas réellement séparées (1). Or, cette période d'intelligibilité dure environ cinq siècles. Ce qui, sur 2.000 ans, crée 25 % d'imprécision. Il faut donc se contenter d'un ordre de grandeur. Nous ne savons pas si, par rapport à la souche austronésienne, une différenciation ne s'était pas déjà opérée avant la venue à Madagascar. Hébert, à la suite de Verguin, a depuis longtemps constaté une certaine dualité dans le vocabulaire d'origine indonésienne du malgache.

Un autre danger réside, à notre avis, dans la difficulté de faire coïncider les données archéologiques avec celles obtenues sur le protolangage. Gimbutas a montré combien il était difficile d'attribuer certains vestiges archéologiques de Russie à des Indo-européens, et nous ne savons pas si les céramiques du III^e siècle retrouvées à Kwale (Kenya) par Soper ont été faites par des gens parlant une langue bantoue.

A Madagascar, où se sont conjuguées des venues africaines et indonésiennes, il sera difficile d'établir des corrélations entre les protagonistes d'une langue et les téssons des sites.

(1) Le Québécois et le Français sont encore dans cette phase, mais l'Africain et le Hollandais sont sur le point de passer à la phase suivante de séparation inintelligible.

Nous venons de voir les périls que l'historien de la culture affronte lorsqu'il cherche à rapprocher les données archéologiques et linguistiques, surtout en un temps où l'archéologie de la période archaïque n'a pas encore réellement été entreprise. L'utilisation de l'anthropologie physique, elle aussi, entraînerait d'autres mécomptes car les données raciologiques qu'on lui attribue sont souvent celles que les historiens de la culture veulent bien extrapoler.

Par ailleurs, les concepts d'ethnie sont malaisés à utiliser en matière linguistique. Nous avons montré les lieux où ont été recueillies les informations lexicales. Mais nous n'avons pas fait une analyse du parler des ethnies actuelles. Il s'agissait de simples localisations géographiques d'une trame que l'on aurait aimé plus serrée. Nous savons fort bien que le betsimisaraka de la région de Mananara est plus proche des dialectes du Nord que du betsimisaraka du Sud qui, lui, se rapproche davantage de l'antaimoro. Et que dire du vezo de Maintirano par rapport à celui d'Itampolo ? L'ethnie est la même, mais dans un cas, le parler est proche de celui de l'Ambongo, dans l'autre, il est apparenté au dialecte mahafaly. C'est mal lire notre contribution que de dire que « les auteurs ont retenu 15 groupes » (p. 114). Nous avons simplement eu 15 points d'informations. Malgré ces lacunes l'enquête reflétait une collecte sur le terrain et non pas une compilation de dictionnaire ou d'information recherchée à Antananarivo.

Ainsi, je ne vois pas en quoi nos résultats « s'opposent de façon particulièrement nette à tout ce que l'on croit savoir aujourd'hui du peuplement de Madagascar » (p. 115). Une classification en trois sous-groupes dialectaux dont celui du Nord paraît le plus archaïque n'est nullement en contradiction avec les découvertes récentes. Bien mieux, cette constatation pourrait être un indice que la culture malgache s'est élaborée dans la partie septentrionale de l'île (peut-être en relation avec l'archipel des Comores) où les Africains de l'Est répandent vers le IX^e et le X^e siècles une céramique de type Dembeni.

A notre avis, seule l'archéologie permettra une exploration réelle du passé malgache pour les périodes les plus anciennes, c'est-à-dire, celle hors de portée de la mémoire des hommes et sur lesquels nous n'avons aucun témoignage écrit qui signifierait l'histoire. Comment sait-on qu'une « greffe indonésienne s'est produite entre les XI^e et XII^e siècles par l'arrivée de nouveaux migrants » (p. 115) ? Il n'y a là qu'une hypothèse ethnologique sans datation même si on le dit, même si on croit qu'on le sait. Ceci dit, venons aux critiques linguistiques, celles qui nous permettront de raffiner la méthode et de l'améliorer.

J. Dez a lu avec attention les listes des mots comparés ; mais il nous fait un mauvais procès lorsqu'il nous reproche d'avoir ignoré les *fady* linguistiques, les niveaux de langue et de ne pas avoir collecté les synonymes.

Les *fady* linguistiques sont communs à toutes les langues austronésiennes ; on peut estimer que, grossièrement, ils jouent de même façon pour créer l'innovation et le remplacement. L'usage du vocabulaire royal des Sakalava

ou d's Antandroy a permis de montrer la perturbation résultant dans un parler d'une certaine classe sociale.

Par ailleurs, dans la collecte, nous avons recherché le mot le plus courant. Lorsqu'il y avait deux mots utilisés à peu près aussi fréquemment l'un que l'autre, il a été procédé à un choix au hasard, une faiblesse bien vue par Hébert. Dez constate justement que la glottochronologie ne s'intéresse qu'au changement de mots et non pas aux transformations. Elle n'est pas la philosophie, pas plus qu'elle ne peut être la technique des Wörter und Sachen.

Dez, mais aussi Hébert, Raharinjanahary et Gueunier souhaitent que la trame d'informations soit plus serrée et qu'elle inclut le Tanosy, le Sakalava du Nord, les dialectes de Mayotte. Les contributions ultérieures ont comblé cette lacune ; malheureusement, la liste établie par Hébert pour l'Ambongo a deux mots nouveaux en plus et trois mots de l'ancienne liste en moins ; ce qui complique les calculs.

Pour vérifier selon quelle façon la méthode fournit « un moyen pratique de mesurer l'écart lexical entre les parlers », Gueunier a étendu l'enquête à l'antalaotse de Mayotte et au kibusi, l'autre dialecte malgache de Mayotte. Ses découvertes qui procèdent au passage à d'indispensables corrections (*manidina* et *mitilli* dans le même groupe, *hoho* et *angofo* différents - cf. comorien *Nkofu*) donnent les résultats suivants : le kiantalaotse de Poroani a 76 % de mots communs avec le dialecte de l'Ambongo (mais nul doute que la proportion eut été élevée en collectant les données dans la baie de Boina), et 70 % avec le tankara ; tandis que le kibusi de Kanikely entretient 82 % de mots communs avec le tankara et 73 % avec le dialecte de l'Ambongo.

Ainsi, en testant l'enquête sur le sujet controversé, Gueunier tranche un différend ancien sur l'origine des parlers malgaches de Mayotte. Nul doute que ce type de découverte apportera aux historiens de la culture malgache de nouvelles données sur les migrations dont il faudra tirer parti dans les enquêtes sur les généalogies et le *lovantsofina*. Mais pour ce qui est hors de portée de *lovantsofina*, il faudra recourir aux recherches archéologiques en tenant compte des précautions formulées par Gimbutas.

P.V.

ANNEXE

Lettre de Jacques DEZ

« Je crois nécessaire pour l'information de (nos) lecteurs de préciser que :

1.— le texte de cette étude ne m'a jamais été soumis, ni pour examen, ni pour avis.

2.— en juin 1976, j'ai remis à J. POIRIER, sur sa demande, un ensemble de remarques tenant en 3 pages dactylographiées. Ces remarques, je les trouve reproduites :

— en p. 112, alinéa précédent la Proposition 10 (depuis « Enfin... jusqu'à... rizière irriguée »)

— de la p. 116 à la p. 119 — depuis en p. 116 « Ainsi l'étude visée ici ... jusqu'en p. 119... l'extension sakalava et bara ».

FAMINTINANA

Tsy mijery velively ny fikarohana vitan'ny mpanoratra hafa ny famintinana nataon'i Jean POIRIER. Fomba famipatahana teny na fiteny iray fandohana no atao eto, ka mitarika fanisana sy fandaharana voambolana izany. Araka ny fandinihana vita hatramin'izao dia mitombina ihany ny fizaranay ny fitenim-paritra malagasy ho telo lehibe : ny Andrefana, ny Afovoany sy Atsinanana ary ny Avaratra izay ela indrindra sady hamafisin'ny tanàna haolo hita any ankehitriny izany. Sarotra ihany anefa ho an'i Madagasikara ny famipifandraisana ny teny sy ny rakity ny ela ... Tsy azo ampiasaina amin'ny fandinihana ny haivolana koa ny antsoina hoe « foko ».

Nisy fikarohana nataon'i Gueunier nanatsoahany ja azo faritana amin'ny isa mihitsy ny ampahany betsaka tfandraisana'ny fitenim-paritra malagasy sasany amin'ny fitenim-paritra any Mayotte. Manampy tokoa eo amin'ny fahaialana ny tantara izany, nefo tokony ho tohanana amin'ny arkeolojia, izay ataoanay fa ny hany ahafahana mamantatra ny taloha elan'ny Malagasy.

BIBLIOGRAPHIE

- DEZ Jacques.- 1963.- Aperçus pour une dialectologie de la langue malgache. in Bulletin de Madagascar n° 204 mai 1963, pp. 441-447; n° 205 juin 1963, pp. 507-520, n° 206 juillet 1963, pp. 581-606, n° 210 novembre 1963, pp. 963-974.
- GUEUNIER Noël.- Les dialectes malgaches de Mayotte — Thèse d'Etat en cours.
- HEBERT Jean-Claude.- 1961.- Les mots Mer et Poisson en malgache, Bulletin de Madagascar, Octobre, pp. 99.
- 1965.- La Cosmographie malgache. Taloha 1 pp. 83-149.
 - 1977.- La Glottochronologie malgache — Conférence linguistique, Académie Malgache.
- SWADESH Morris.- 1955.- Towards greater accuracy in lexicostatic dating International Journal of American Linguistics 21 : 121-137.
- POIRIER Jean.- 1983.- (avec la collaboration de J. Dez) — Glottochronologie et histoire culturelle malgache, Taloha 9 pp. 97-120.
- RAHARINJANAHARY Solo.- 1984.- Aspects de la dialectologie du malgache, Morphologie application de l'antanoso — Thèse de 3^e cycle, Paris VII, 391 p.
- VERGUIN Joseph.- Deux systèmes de vocabulaire parallèles à Madagascar. World, vol. 13 n° 1 ; pp. 153-156.
- VERIN Pierre, KOTTAK Conrad, GORLIN P.- 1970.- The glottochronology of Malagasy dialects, Vol. VIII, pp. 26-83.

SURVEY ARCHEOLOGIQUE* DE LA REGION DE L'AVARADRANO

Rapport préliminaire par Susan KUS et Henry WRIGHT
traduit par Pierre VERIN

Les anciennes villes d'Ambohimanga et d'Ambohidrabiby situées dans l'Avaradrano, dans le quart Nord-Est de l'Imerina traditionnel, ont joué l'une et l'autre un rôle important dans l'histoire ancienne du peuple merina. Un survey archéologique intensif de leurs environs a été mis en train, en 1975, et constitue le début d'un programme de recherche plus important qui sera étendu dans tout Madagascar sous les auspices du Musée d'Art et d'Archéologie. Les objectifs de cette recherche sont les suivants :

- D'abord, développer des techniques de lever qui permettront d'enregistrer tous les sites archéologiques que l'on peut découvrir dans les différents paysages de l'île.
- Ensuite, utiliser ces techniques de lever pour acquérir une compréhension des divers types d'établissement humain dont la nature et la localisation varient selon les périodes historiques ; chaque époque connaît des densités de population spécifiques selon les territoires concernés.
- Enfin, faciliter le choix des sites qu'il faudra fouiller et protéger.

Dans un deuxième stade, cette recherche aidera à comprendre les changements économiques, politiques et idéologiques survenus en Imerina. Ce cas est très intéressant pour contribuer aux théories générales de changement culturel.

La région étudiée

La partie de l'Avaradrano qui a fait l'objet d'une étude détaillée jusqu'à la fin de 1984, couvre un territoire d'environ 96 km² (Fig. 1). Les équipes du Musée d'Art et d'Archéologie et du Centre d'Art et d'Archéologie commencèrent l'étude par la région d'Ambohidrabiby vers août 1975 (Wright et S. Kus, 1976). Puis un peu plus tard, on passa à la zone d'Ambohimanga, de Mangabe, de Merimandroso et d'Anosiarivo. Le tout fournit la base d'une chronologie préliminaire (Wright 1979) et du rapport préliminaire de Kus (s.d.). Les zones restant entre Ambohimanga-Ambohidrabiby furent examinées en juillet 1980.

Enfin, en août 1983 et en juillet 1984, le survey fut étendu vers le Sud allant vers Anosy et Namehana.

* Titre original : Regional archeological survey in Avaradrano.

Toutefois, durant cette saison de travail, j'ai consacré aussi mon temps à un réexamen de céramiques recueillies dans 223 sites différents. J'ai, pour ce faire, pris pour référence les fouilles élaborées et bien datées de D. Rasmuel à Fanongoavana (1984) dans l'Est de l'Imerina, mais aussi les résultats que nos équipes ont obtenus à Ambohinanjakana et à Amboatany situés respectivement à l'Est et à l'Ouest de l'Imerina. Ces datations améliorées sont utilisées dans le travail, même si une chronologie plus complète doit être publiée dans une monographie future.

La région qui fait l'objet de notre survey intensif est limitée au Nord par la rivière Mambakely et ses affluents. Un peu au Sud de cette vallée, une série de chaînons et de collines d'axe Est-Ouest s'élève à une altitude d'environ 1 450 m. C'est sur ces chaînons que furent installées les agglomérations d'Amboatany, de Mangabe, d'Ambohimanga et d'Ambohidrabiby. Les deux dernières sont encore occupées, mais toutes exercent une domination sur la partie essentielle de l'Imerina qui se trouve au Sud d'elles.

Le reste de la zone étudiée se situe sur des chaînons inclinés vers le Sud qui s'abaissent vers les rizières à 1250 m environ. A l'Ouest de notre zone se trouve le marais d'Anketsa au travers duquel court la vallée de la Mambakely, aujourd'hui surtout occupée par des rizières. La limite Sud du survey touche presque à la rivière Mamba ; il en est de même pour les limites Sud-Est et Est.

Ainsi qu'on peut le constater sur la carte, de nombreuses vallées secondaires, aujourd'hui cultivées en riz pénètrent à l'intérieur de la zone étudiée. Au XIX^e siècle, toute la région est déboisée à l'exception de la forêt sacrée d'Ambohimanga ; mais l'histoire de cette déforestation restera inconnue tant que des études d'analyses polliniques n'auront pas été effectuées.

Signification historique de la région étudiée

Selon les traditions orales merina (Chapus et Ratsimba, 1974/I : 270), Ambohidrabiby fut une des premières villes du Nord de l'Imerina à être dirigée par la dynastie royale lorsque Ralambo hérita du pouvoir par la mère de son père. Toutefois, Ambohimanga était alors le point central des activités politiques et rituelles de la région. C'était là le fief originel d'Andrianjaka, le fils de Ralambo, qui fut le premier souverain à unifier l'Imerina et à conquérir Antananarivo. Ambohimanga était un centre important pendant le long règne d'Andriamasinavalona qui fut aussi un âge d'or des traditions merina. Pendant les guerres civiles qui éclatèrent à la fin de son règne, elle fut la résidence d'Andriambelomasina et d'Andrianjafy ; mais sous le nom d'Andrianampoinimerina, il accéda au pouvoir. Quand ce souverain réunifia l'Imerina, Ambohimanga et Antananarivo en devinrent les deux capitales jumelles, mais la première était le centre rituel de l'entité politique. Après que Rambosalama eut pris Ambohimanga, son oncle Andrianjafy, qu'il avait déposé, s'établit à Ilafy, plus au Sud, et Anosy ainsi que Namehana devinrent les

forteresses du Nord de son territoire. Ainsi, la zone Sud de notre survey inclut les territoires frontaliers entre Ilafy et Ambohimanga, là où se situèrent les premières guerres expansionnistes d'Andrianampoinimerina.

Les *Tantara ny Andriana* collectés par le P. Callet (1908) et traduits en français par Chapus et Ratsimba sont riches en informations sur la région d'Ambohimanga. Délivré (1967) a bien montré, d'après les informateurs de Callet et les lieux qu'il mentionne, qu'Ambohimanga fut pour l'auteur des Tantara un centre-clé pour la collecte des traditions. Le texte contient des indications sur les vicissitudes sociales, politiques et économiques de la région. Pour rendre encore plus stimulante l'étude anthropologique et archéologique du pays d'Ambohimanga, Razafintsalama (1973) apporte par son étude sur les Tsimahafotsy, une documentation qui fait continuité avec ce qu'on sait en matière socio-politique.

Méthodes d'enquête

Pendant les quatre saisons de travail, le survey fut réalisé par des équipes du Musée et du Centre constituées de deux à quatre personnes parmi lesquelles se trouvaient un, deux ou même parfois trois étudiants qui s'initiaient à la recherche. Pour la localisation et la cartographie, on a utilisé des photos aériennes au 1/25 000^e ainsi que des cartes au 1/50 000^e ou au 1/100 000^e fournies par le Foiben-Taosaritanin'i Madagasikara (Institut National Géographique de Madagascar). En ce qui concerne la moitié Ouest de la région étudiée, nous disposions d'une carte au 1/20 000^e sur laquelle était déjà porté un grand nombre de sites fortifiés.

Chaque jour les équipes marchaient en parallèle sur des zones de chaînons et des rizières ; dans leur va-et-vient systématique, elles recherchaient des tessons de poterie sur la surface et vérifiaient sur le terrain les traces de fossés qui avaient pu être devinées sur la photographie. Lorsqu'un site était découvert, on relevait ses dimensions et un certain nombre de caractéristiques externes et internes telles que fossés, entrées, tombes, silos, parcs à bétail, vestiges de maisons, etc. Chaque site recevait une identification en coordonnées géographiques selon le système introduit par Mille dans son étude de relevés par photos aériennes de l'Imerina (1970). Ces coordonnées étaient reportées à l'encre sur les tessons de céramiques. Les sites pouvaient ainsi être datés après que l'on eut analysé les collections de tessons.

Au fil des années, nos méthodes ont changé, nous avons pris garde à étudier avec plus de précision, les structures lithiques des tombes et des portes notamment, d'autant plus que celles-ci semblent être en rapport avec les statuts sociaux des anciens habitants. Nous avons aussi appris à apprécier l'épaisseur des murs en contreescarpe des fossés, car celle-ci a quelque chose à voir avec l'usage croissant des armes à feu. Enfin, l'expérience nous a appris que les échantillonnages de tessons des champs peuvent résulter d'une occupation postérieure du site, en particulier sur les sites occupés récemment, les

seuls tessons de poterie ancienne peuvent se trouver dans les murs de pisé ou de brique. A la lumière de ces observations, il a été nécessaire en 1983-1984 de visiter à nouveau les sites découverts de 1975 à 1980 afin de vérifier nos déductions et d'augmenter nos récoltes de céramique.

A l'avenir, pour d'autres *survey*, nous recommandons encore certaines améliorations : par exemple, ne pas seulement se contenter de la découverte des sites où sont éparpillés les tessons de céramique, mais aussi noter les tombes isolées, les pierres levées et d'autres détails qui ne sont pas forcément associés à des sites d'habitat. Il faut, aussi, photographier toutes les demeures du XIX^e siècle et du XX^e siècle car de nombreux vestiges de cette période récente ont été détruits depuis que nous les avons observés en 1973. Ajoutons que sur le territoire de la métropole moderne d'Antananarivo, où de nombreux sites sont occupés par de nouveaux habitants, il existe encore ici et là des gens susceptibles de connaître des renseignements historiques de valeur qu'on pourrait enregistrer sur bande.

Il est inutile d'ajouter qu'il n'y a pas de *survey* parfait, pas plus qu'il n'existe de fouille techniquement parfaite. Certains sites sont parfois négligés à cause du couvert végétal surtout lorsqu'on se sent physiquement épuisé. Un site est parfois daté d'une façon incorrecte, soit parce que l'échantillonnage est trop restreint (ou bien endommagé par la culture du sol), soit tout simplement parce que notre connaissance de la chronologie céramique est insuffisante. Ces lacunes peuvent être comblées en reprenant le *survey* ou en procédant à des sondages qui procurent des collections céramiques en chronologie.

Les données archéologiques des périodes les plus anciennes

Les phases les plus anciennes de la séquence céramique établie pour la région d'Antananarivo sont caractérisées par des types variés de poterie à décor incisé et à impressions. Les sites qui contiennent ces poteries sont rares et isolés, et jusqu'ici un seul a été partiellement fouillé et publié (Mille 1971 pour Ankafotsy). Nous n'avons pas encore de datation absolue, encore qu'il soit certain qu'ils remontent à une date antérieure à 1550. Même leur datation relative, tout comme l'ordre de succession des phases dans le temps, fait l'objet de controverses. Nous connaissons mal le genre de vie de ces phases. Des ossements de zébu ont été découverts à plusieurs reprises. Nous sommes dans l'expectative pour le riz, car les échantillons soumis à la flottaison qui ont été examinés par l'ethnobotaniste Wilma Wetterström n'ont pas pour le moment révélé l'existence de grains carbonisés. Néanmoins les renseignements sur les types d'établissements et leurs localisations sont pleins d'intérêt.

La phase culturelle la plus ancienne proposée par la région est la phase *Fiekena*, caractérisée par des récipients profonds aux bords arrondis décorés par de simples bandes incisées, rectangulaires ou obliques, à l'intérieur desquelles se trouvent des impressions triangulaires. (Wright, 1979 : 22). Dans

la région étudiée, il n'existe que deux sites que l'on peut assurément assigner à cette phase. Chacun d'eux a une superficie d'environ 1 hectare. L'un et l'autre sont sur les rives de petits cours d'eau et ont été installés sur une colline peu élevée à proximité de terres marécageuses qui pouvaient fournir de bons terrains pour la culture des plantes à rhizomes et du riz, ainsi que des pâturages en saison sèche (fig. 2). A l'Est se trouve Antampon'i Fiekena (524.3 - 812.8), un site qui possédait probablement un fossé ovale qu'ont ultérieurement bouleversé les terrassements d'une fortification du XVIII^e siècle. L'autre site est dans le centre de la région étudiée (519.6 - 813.0). Il possédait probablement un fossé semi-circulaire qui faisait face à la terrasse de la rivière au Nord. Aucun de ces sites n'a révélé de tombes ou de détails lithiques. Mis à part ces deux lieux d'habitat, on a noté dans le survey 5 localisations de tessons Fiekena, tessons eux-mêmes peu nombreux ; certaines de ces localisations peuvent correspondre à un site de village fortement érodé, mais elles ont pu aussi être des lieux d'occupation temporaire. Plusieurs de ces petits sites sont toutefois pleins d'intérêt. Près du village de l'Est, à un endroit qui fut jadis une petite île dans les marécages inondables de la Mamba, nous avons noté une accumulation de tessons associés à des vestiges métalliques provenant de la fonte du fer (522.4 - 811.3). A l'Ouest, sur une colline d'un site de la phase suivante dite Antanambe, on a trouvé un tesson Fiekena ; ceci tendrait à nous indiquer que sur ce site (515.0 - 814.0), les gens commençaient à quitter les fonds de vallée pour s'installer sur le sommet des collines.

En résumé, le type d'habitat de cette période est caractérisé par de petits villages isolés ou par des sites temporaires à fonction spécialisée, les uns et les autres proches des fonds de la vallée et des pâturages.

La phase suivante avait été initialement dénommée « *Ankatsos ancien* » (Wright 1979 : 22-24). Elle est si distincte (un seul bord de bol ou un tesson décoré peut signaler sa présence) que nous proposons de lui donner une appellation en propre, celle de phase *Antanambe*, d'après le travail d'Arnaud (1971) qui, le premier, étudia ce chaînon situé près d'Ambohimarina à l'Ouest de la zone qui nous occupe. Les récipients sont des bols peu profonds au bord aplati, à rainures décorées d'un arrangement complexe de bandes et de triangles disposés sur la face externe du bord et son épaisseur. Comme pour la phase antérieure, les motifs sont remplis d'impressions triangulaires et le récipient est enduit superficiellement de graphite. Quelques-uns de ces bols ont des bases à pied. Les jarres ont de longs cols et seulement une simple bande d'impressions triangulaires sur l'épaulement.

Les habitats de la phase *Antanambe* sont concentrés dans la partie Nord-Ouest de la zone étudiée (fig. 3). Le site le plus important est celui d'Ambohidahy (515.5 - 814.8) qui occupe sur 4 hectares la crête la plus basse de la chaîne Est-Ouest. En allant vers l'Ouest, à un peu plus d'un kilomètre sur la partie la plus basse et la plus occidentale de la chaîne, on rencontre un site fortifié plus petit (1,5 ha). Les deux sites sont fortifiés par un système « cellulaire » de fossés ; il est probable que des fossés ont été creusés au fur et à mesure de l'accroissement du village afin de protéger davantage la popu-

lation. Le site le plus grand, celui où fut trouvé le tesson *Fiekena*, est le seul à contenir des dépôts archéologiques profonds, ce qui semble indiquer l'existence d'une occupation assez prolongée. L'un et l'autre de ces sites avaient accès à des sources de hauteur d'où l'on pouvait établir des canaux d'aménée d'eau. Aux deux sites, on trouve des tombes faites de petites dalles fines disposées horizontalement : certaines possèdent deux rangées de pierres et d'autres ont été disposées sur de larges rochers à l'intérieur des fossés. Des tombes de même type se trouvent un peu partout, sur la chaîne, entre ces deux sites. D'autres aspects de ces habitats ont été gommés par des cultures intensives de manioc pratiquées un peu partout.

Entre ces deux sites principaux, on a trouvé 6 dépôts de tessons sur des terrasses au Nord, à l'Ouest et au Sud, en général à proximité de cours d'eau. Un seul était indiscutablement entouré d'un fossé. Il peut s'agir de hameaux agricoles proches des champs dont l'occupation serait éventuellement saisonnière.

En résumé, durant la phase *Antanambe*, le peuplement en cours d'accroissement démographique se structura en habitats groupés importants. Les tombes d'aspects variés et de localisations diversifiées permettent de penser qu'il existait déjà une différenciation sociale. Toutefois, cette supposition devra être confrontée avec les renseignements qu'on tirera de la fouille des maisons et des dépôts d'ordures. Notons que cette concentration d'habitats est relativement isolée par rapport aux autres habitats de la même époque : Ilafy, 10 Km au Sud-Est, et *Antanambe*, à une distance équivalente à l'Ouest : Ambohidahy, du moins, entrait dans le circuit de relations plus vastes puisqu'un tesson de bol de céladon vert, sans doute chinois, a été trouvé là.

La phase suivante dite « *Ankatso* » et précédemment « *Ankatso tardif* » (Wright 1979 : 22-24) est assez bien connue grâce au sondage fait à *Ankatso* par Mille. Elle est caractérisée par des bols peu profonds au bord épaisse tantôt sans décor, tantôt avec des motifs organisés en bandes et en figures géométriques souvent remplies d'impression triangulaire. Ces bols sont ordinairement enduits d'un graphite peu tenace. On rencontre des bases à forme conique (1). Les jarres sont similaires à celles de la phase inférieure mais possèdent sur leur épaule une bande de décoration incisée avec quelques impressions.

Tous les habitats mentionnés à propos d'*Ambohidahy* et de ses satellites furent abandonnés à la phase *Ankatso* et de nouveaux villages furent créés à l'Est sur les hauteurs de *Mangabe* (fig. 4). Le site de *Mangabe* lui-même (815.0 - 517.2) occupait une superficie de 3 ha et semble avoir été entouré de deux fossés concentriques. Deux villages de moyenne importance furent occupés à l'Ouest de *Mangabe*. Tous ces sites furent considérablement réaménagés à des périodes plus récentes si bien que pour le moment la con-

(1) Note du traducteur : Il s'agit de ce que Vérin et Razamuel appellent « assiettes à pied ».

figuration détaillée des fossés et des tombes nous échappe encore. Dans le même secteur on a noté un seul groupe de tessons au Sud de Mangabe ; peut-être s'agissait-il d'un camp temporaire ou d'un hameau.

On peut en déduire qu'à la phase *Ankatso*, les conditions sociales s'étaient détériorées depuis la phase *Antanambe* et que cela se retrouve dans la situation des établissements humains. On dirait que ceux-ci ont décrû et qu'ils s'établissent sur des lieux plus élevés. Il n'est pas pour l'instant possible de constater une différenciation sociale à l'intérieur ou entre ces communautés.

Données archéologiques des périodes ultérieures

La transition entre la phase *Ankatso* et celle qui la suit, la phase *Angavobe*, correspond à des changements culturels d'importance en Imerina. Mangabe, le seul village ancien, est très brièvement mentionné dans les traditions des *Tantara*. Au contraire, les sites les plus importants des phases récentes sont connus des traditions jusqu'ici publiées et, de surcroît, il existe d'autres traditions locales qu'on peut encore enregistrer. La collecte et la critique interne de ces traditions sont en cours et la documentation idéologique ou factuelle est de toute façon d'une nature encore difficile à évaluer. Aussi, pour l'instant, nous ne pensons pas qu'il convienne de combiner la documentation archéologique avec les informations de la tradition orale. Nous nous contenterons de soulever l'existence de points d'interférence à propos de ces deux catégories de matériaux.

Dans ce paragraphe, nous allons présenter ce que nous savons sur trois phases successives, la dernière d'entre elles étant subdivisée en deux sous-phases. Toutes ces phases correspondent à une diversité de récipients dont les surfaces ont été grattées, polies ou enduites de graphite, mais dont la décoration n'a plus grand chose à voir avec ce que nous avons décrit pour les époques plus anciennes. Ces sites sont difficiles à dater et quelques-uns, sur lesquels nous ne possédons que peu de documents, ont pu être étiquetés à une phase qui n'est pas la leur. Cependant, le système d'ensemble du développement des habitats paraît suffisamment clair.

Les dates absolues obtenues pour le site de Fanongoavana à l'Est de l'Imerina, indiquent que le début de ces phases pourrait se situer au XVI^e siècle (Rasamuel 1984). Les textes et les traditions répertoriées permettent de dire que la fin se situe au début du XIX^e siècle. Les matériaux archéologiques sur les sites du XIX^e siècle et de l'aube du XX^e siècle ont été recueillis pendant nos surveys et seront décrits dans notre monographie à venir, mais ne sont pas inclus.

Les fouilles de Fanongoavana apportent une documentation capitale sur la vie domestique, sur la technologie, le savoir-faire artisanal et artistique ainsi que sur les différences de statut social. De nombreux sondages sur des sites postérieurs apportent quelques informations du même type pour les périodes suivantes. Ainsi, on a pu prouver que les maisons en bois reposaient sur une base en pierre, sauf pour les sites de la sous-phase finale où le pisé (*feta*) apparaît.

Les os de zébu, de mouton, de chèvre sont courants. La plupart des échantillons traités par flottaison ont permis à Wetterström de retrouver du riz, parfois abondant, associé à des graines d'herbes que l'on observe couramment dans les champs de riz de culture intensive.

La première de ces phases est dénommée *Angavobe* d'après le premier site que Vérin sonda avec ses étudiants dans la réserve forestière d'Angavokely (Est de l'Imerina). Le plan de ce village *Angavobe* et les premiers objets découverts sont décrits dans A. Mille et P. Vérin 1967 : 113-120. Le récipient caractéristique est un bol hémisphérique peu profond, au rebord intérieur épaisse, et fixé sur un haut pied conique. L'ensemble est soigneusement poli et graphité. Comme ce genre d'objet reste en usage pendant les périodes ultérieures, un meilleur repère de datation est fourni pour cette phase par la présence significative de fins tessons ayant, au moins, 4 mm d'épaisseur. Ces tessons, qui ont été souvent grattés à l'intérieur, appartiennent à des récipients de cuisine plus grands ou à des jarres de stockage (citerneaux). Ce genre de céramiques a été découvert en trois endroits seulement dans notre zone d'étude (Fig. 5). L'un des lieux est précisément Ambohidrabiby où les découvertes furent faites dans une couche érodée située en contrebas des tombeaux de Ralambo et de sa famille.

Un autre site de la phase *Angavobe* est à l'extrême Sud-Ouest de la ville d'Ambohimanga (518.4 - 815.2) dans le quartier dénommé Mahazaza. À Ambohidrabiby et à Mahazaza, le territoire occupé couvrait environ un hectare. On y remarque des tombes faites de petites dalles fines. Comme elles sont attribuées aux familles de souverains, elles sont bien préservées et réparées.

Le troisième site contenant des céramiques *Angavobe* est un petit hameau en position basse situé entre les deux endroits qui viennent d'être mentionnés (520.1 - 813.0). Son fossé ovale encloit une superficie de 2 hectares seulement. Comme aucun site de la phase *Ankatso* ne possède les céramiques de la phase *Angavobe* et inversement, il est possible que ces deux phases soient partiellement contemporaines même si leurs céramiques sont différentes. Il est intéressant de remarquer que si l'on ajoute les superficies des sites de ces deux phases, leur total ne dépasse guère la superficie des sites de la phase *Antanambe*. Ceci est peut-être une indication de stagnation démographique. Il est probable que contemporaines ou non, ces phases virent les communautés villageoises occupées par des conflits.

La phase suivante est appelée *Ambohidray* d'après le sommet nord d'Ambohitsitakady où Vérin et ses collaborateurs fouillèrent en 1969 (Vérin et alii, 1970 : 147-152). Comme les changements céramiques d'Ambohitsitakady n'ont pas de parallèles très étroits avec nos fouilles stratigraphiques d'Ambohananjakana et Ambohimanga, il est possible qu'il soit nécessaire de définir une nouvelle phase pour l'Imerina centrale, d'autant plus qu'Ambohitsitakady est assez éloigné de notre zone d'étude. En attendant que nous disposions de matériaux supplémentaires, nous continuons à utiliser l'ancienne dénomination.

La phase Ambohidray se caractérise par les bols assez similaires à ceux de la phase Angavobe mais dont les pieds ont des bases plutôt cylindriques que coniques. Les traces de grattage sur les tessons de jarres existent mais l'épaisseur des tessons en question est plus importante que précédemment de 4 à 8 mm. Les jarres ont été cuites en atmosphère réductrice et l'englobage au graphitage est courant.

Ces céramiques ont été en usage pendant une période relativement longue, depuis le XVII^e siècle et au-delà ; peut-être à l'avenir sera-t-il nécessaire d'introduire des sous-phases.

Durant cette longue période de nombreux habitats furent créés, ce qui dénote une population en augmentation (Fig. 6). Le village d'Ambohimanga (518.4 - 815.2) qui existait déjà devient le plus important. Des céramiques d'Ambohidray ont été retrouvées un peu partout à son sommet sur une superficie d'environ 6 hectares. Un fossé polygonal entourait cette zone et plusieurs portes de pierre survivent aujourd'hui.

Dix autres villages plus petits aux fortifications polygonales étaient associés à Ambohimanga. Parmi ceux-ci figure Mangabe, qui fut réoccupé, mais les autres villages furent aménagés à différents monuments de la phase Ambohidray. Leur superficie varie de 0,9 ha à 1,6 ha. Il existe aussi un cas de système de fossés apparemment non achevés où les traces d'occupation sont faibles. Parmi les sites complets, cinq sont perchés sur les chaînons dont 1 à l'Est et 4 à l'Ouest d'Ambohimanga, 5 autres sont en contrebas du chaînon, 3 au Nord et 2 au Sud. Sur les 8 villages dont les entrées sont préservées, 7 ont des entrées tournées vers Ambohimanga.

En ce qui concerne les tombes découvertes dans les dix villages, dans 5 cas elles se trouvent à l'intérieur des fossés. Leur appareil est fait de petites dalles horizontales avec des éléments verticaux dans les coins et dans le milieu des faces. Dans 4 places, les villages ont ces tombes à l'extérieur des fortifications, précisément dans les cas où les entrées sont à l'Ouest, une corrélation qui indique bien que l'installation des tombes fait partie d'un système cohérent et n'est pas dû au seul hasard.

Il est possible que la ségrégation résidentielle entre nobles et roturiers soit intervenue à partir de cette époque. S'il en est ainsi, il faut aussi dire qu'il n'existe pas de lien entre l'altitude du site et la localisation de cette dimension sociale, car on retrouve des villages avec les tombeaux à l'extérieur ou à l'intérieur, tantôt sur le haut des chaînons, tantôt en position basse.

Dans ce groupe d'établissements humains qui entourent Ambohimanga, on note aussi deux petits hameaux fortifiés dont les fossés ovales contiennent une superficie inférieure à 0,2 ha. Tous les deux sont situés dans une zone basse au Nord de la chaîne de Mangabe ; ils ne possèdent pas de tombeau. Ces petits sites nous intéressent à un double titre. D'abord, ils laissent présager ce que sera l'expansion des établissements humains dans les

phases suivantes. Ensuite, ils nous fournissent une estimation de la superficie nécessaire à une famille étendue, permettant ainsi de calculer la population des villages plus importants. Par exemple, si l'on accorde une moyenne de 0,2 ha pour une famille étendue de 10 personnes, un minimum, on obtient pour les 17,6 ha de l'ensemble des habitats du système d'Ambohimanga, à la phase Ambohidray, un total d'au moins 8 800 personnes.

D'autres grandes fortifications polygonales se trouvent aux environs du système d'Ambohimanga avec lequel elles ont pu être associées à une époque. Ce sont à l'Ouest Merimandroso (513.0 - 815.9) avec 1,8 ha, à l'Est Ambohidrabiby avec 2,6 ha et un autre site d'une superficie de 2,2 ha. La taille plus grande de ces centres assez isolés est digne d'être relevée.

Au Sud se trouve une série de plusieurs forteresses polygonales qui marquent probablement l'extrême Nord d'un autre système d'habitats centrés sur Ilafy. Ce groupe est séparé du système d'Ambohimanga par une zone fort pauvre en sites. Dans l'état actuel de nos connaissances, il nous est impossible de définir avec exactitude ce système d'établissements humains.

En résumé, on peut dire que la phase Ambohidray connut une grande prolifération d'installations humaines, parmi celles-ci un habitat de la phase Angavobe, Ambohimanga, devint une ville d'importance et de nombreux villages nouveaux furent édifiés autour de cette ville en développement. D'autres groupements de villages fortifiés gravitant autour de centres similaires ont existé au Sud et à l'Est, séparés par des zones tampons quasiment vides de 5 km de large.

La phase Kaloy se reconnaît à la présence de bols aux parois épaissies et aux bords arrondis ou légèrement épaissis. Ces bols ont des pieds massifs coniques, leur enduit graphité est assez instable. On trouve aussi des jarres plutôt petites, elles aussi graphitées à l'extérieur, comme dans le cas de la phase précédente, mais elles semblent avoir été cuites dans une atmosphère oxydante ; il y a aussi des jarres qui contiennent une forte proportion de mica dans leur pâte.

Ajoutons que les sondages stratigraphiques près d'Ambohimanga démontrent que la céramique subit des changements pendant la phase Kaloy. Certains échantillons permettent même de dire qu'il s'agit de « Kaloy ancien » ou de « Kaloy tardif ». Ainsi, les bords de bols simples ont moins de 40 % de dégraissant de mica et les jarres moins de 10 % au Kaloy ancien. Au Kaloy tardif, cette proportion dépasse 40 % pour les bols et oscille de 10 à 20 % pour les jarres. La phase Kaloy pourrait avoir commencé au début du XVIII^e siècle pour se terminer pendant le XIX^e siècle, mais on ne dispose pas, pour l'instant, de repère chronologique précis. En gros, le Kaloy ancien pourrait être contemporain du temps des guerres civiles et le Kaloy tardif pourrait correspondre au règne d'Andrianampoinimerina, qui vit la réunification de l'Imerina et la consolidation de l'état merina. Comme on peut s'y attendre, les cartes de répartition de l'habitat (fig. 7 et 8) montrent que la phase Kaloy couvre une période de transformation rapide des établissements humains.

Pendant la phase *Kaloy* ancienne, certaines installations se développent tandis que d'autres furent délaissées, mais le tableau général et la densité ne sont guère différents de ce qui existait durant la phase *Ambohidray*. Ambohimanga grossit encore d'une certaine manière, et des maisons furent construites sur la pente Nord-Ouest de son sommet. Des villages annexes à l'Est et au Nord furent abandonnés et on en construisit à l'Est. En particulier, un système complexe de fossés entrecroisés fortifia Ambohinanjakana. (520.4 - 815.3). Cette réorganisation permit à Ambohimanga de disposer d'une série de défenses mieux équilibrées. Au Nord de cette ligne de défenses réaménagées au pied des chaînons Est-Ouest que borde la rivière Mambakely, il se développa une prolifération soudaine de 10 petits hameaux aux fossés ovales dont la superficie varie entre 0,5 ha et 0,1 ha. Au Sud du système d'Ambohimanga, dans un territoire antérieurement vide, on note aussi à intervalles réguliers quelques hameaux. Bref, il n'y eut guère de changement d'importance en ce qui concerne les grands villages, mais la tendance alla dans le sens de la création de tous petits habitats. Une explication plausible serait que la tactique guerrière a évolué alors. Il ne s'agissait plus de mener de simples raids mais plutôt de gagner des batailles à l'occasion desquelles les armées cherchaient à s'emparer des villes-clés et à assurer des points stratégiques. Les petites installations rurales n'auraient pas été importantes sur le plan militaire et auraient pu être négligées par l'adversaire, jusqu'à ce qu'on puisse en reprendre le contrôle une fois la guerre gagnée.

A la phase *Kaloy* tardif, les changements sont considérables (Fig. 8).

— d'abord, deux systèmes de nouveaux fossés furent creusés autour d'Ambohimanga. La superficie délimitée par le fossé extérieur couvre 35 ha, dont au moins 18 étaient habités. Six nouvelles entrées à portes massives avec disques furent construites en maçonnerie de pierres sèches. Aucun doute ne subsiste sur le fait que ces fortifications furent aménagées par Andrianampoinimerina, en relation avec la réorganisation spatiale de sa nouvelle capitale et de son royaume. Le *Rova* et les autres bâtiments de la ville furent reconstruits mais des données détaillées ne seront obtenues que par un programme de fouilles important,

— deuxièmement, des installations annexes furent établies à l'Est et à l'Ouest de la capitale. Dans ce but, on rebâtit sur une plus large échelle 4 villages fondés à la phase *Ambohidray* ou antérieurement. Dans chaque cas, les nouvelles fortifications entouraient une superficie d'un peu moins de 4 ha. En allant de l'Est à l'Ouest, ces centres sont :

- 1° - la vieille ville d'Ambohidrabiby (523.4 - 813.6) ;
- 2° - Anosy (516.8 - 813.5) sur le piedmont en contrebas d'Ambohimanga ;
- 3° - Amboatany-Fiangularana (516.0 - 814.9/8) à l'Ouest de l'ancien Mangabe déserté ;

4° - Merimandroso (513.0 - 815.9) dans la vallée de la Mambakely. Toutes avaient des portes en maçonnerie ajustées avec disque de pierre. Les portes de cette époque qui survivent étaient plus petites que celles de la capitale et aucun de ces nouveaux villages n'avait plus de 4 entrées.

- troisièmement, il semble que les établissements villageois ayant entre 0,5 ha et 2,5 ha furent réorganisés. On peut les classer en deux lignes de défense, l'une au Nord, l'autre au Sud. La ligne du Nord suit le pied de la chaîne Est-Ouest, tout en incluant les principales plantations de riz de la vallée.

Les 8 villages de cette ligne n'ont pas de tombes associées ou bien des tombeaux faits de blocs sont installés à l'extérieur des fossés, ce qui semble indiquer que leurs occupants n'étaient pas nobles.

La ligne de défense Sud enserre des terres jadis vides dans la haute vallée de la Mamba et dans la basse vallée de la Mambakely, ce qui accrut la superficie du territoire pouvant être transformée en rizières. Ces nouveaux établissements humains sont remarquables par l'épaisseur inhabituelle de leurs murs extérieurs. Beaucoup d'entre eux avaient une ou deux portes de maçonnerie à partir des voies qui convergeaient sur Ambohimanga. Certains ont des tombes de grandes dalles, soit à l'intérieur des fossés, soit à l'extérieur, reflétant ainsi des différences de statut social.

- quatrièmement, la prolifération des petits hameaux se poursuit. On en relève plus de 40 à l'intérieur des frontières qui ont été énoncées plus haut. Les concentrations sont situées au Nord-Ouest et au Sud-Ouest d'Ambohimanga et au Nord d'Ambohidrabiby. La plupart n'ont pas de tombes associées. Lorsqu'elles en ont, celles-ci sont à l'intérieur et à l'extérieur des fossés.

Pour l'instant, il n'est pas possible de définir la relation qui existe entre ces 4 observations relatives aux transformations des établissements humains. Il est logique de supposer que l'on commença par la construction des centres annexes, puis que l'on continua par l'établissement par la ligne Nord de défenses, enfin que la ligne Sud vint encore après.

Le fait que les villages de la ligne méridionale possèdent des murs extérieurs massifs à l'intérieur de leurs fossés donne à penser que les armes à feu jouaient un rôle important dans la guerre. En outre, il est remarquable que cette même ligne Sud soit rapprochée des fortifications Nord de l'entité politique d'Ilay, indice sérieux que ces installations furent créées tardivement durant le conflit prolongé entre Ambohimanga et Ilay. C'est ce qui nous permet d'avancer le point de vue sur l'aspect tardif de la création de la ligne Sud, mais il serait plus satisfaisant de disposer des preuves chronologiques indépendantes pour le démontrer et aussi pour expliquer les changements de l'habitat. Ces preuves ne peuvent être obtenues que par des fouilles.

En résumé, si le *Kaloy* ancien vit la continuation du système de groupes d'établissements humains centrés autour d'une ville principale, le *Kaloy*

tardif est caractérisé par l'apparition d'un système plus compliqué d'établissements humains : la ville centrale était plus grande et entourée par des fortifications impressionnantes. Des villages secondaires et des séries linéaires de villages frontaliers furent établis pour protéger de grandes vallées où l'on pouvait développer la culture du riz. De nombreuses petites installations furent créées sur les collines basses qui se trouvaient auprès de ces territoires irrigables. Il est remarquable que bon nombre de ces établissements fortifiés possédaient à la fois des tombes et des entrées construites selon un style nouveau ; la taille des portes semble proportionnelle à l'importance des villages. Même si nous ne disposions pas des témoignages de la tradition orale, nous saurions grâce à l'archéologie seule, qu'une transformation socio-politique essentielle est survenue dans l'Avaradrano et qu'elle a entraîné de nouvelles méthodes de domination administrative, de défense militaire ainsi qu'une idéologie nationale (Kus, 1982).

Conclusion

Les riches vestiges archéologiques et les relations de la tradition orale de la région d'Ambohimanga soulèvent bien des questions sur les transformations sociales, politiques et économiques de jadis.

D'abord, comment interpréter le rôle de l'accroissement démographique pour expliquer une situation socio-politique complexe. Certains théoriciens estiment que cette croissance sur un territoire aux ressources agricoles aussi limitées que l'Imerina engendre la concurrence, la conquête et l'apparition de sociétés plus importantes et plus stratifiées (Carniero 1970). Le graphique (Fig. 9) montre l'accroissement du nombre d'établissements humains de différentes tailles en même temps que les superficies occupées par ces établissements pour chaque phase. Même si les périodes de temps pour chaque phase sont courtes et que les installations humaines sont bien localisées, il reste difficile d'estimer la taille des populations de jadis. Néanmoins, le triplement relatif de la population des zones des installations devrait indiquer un accroissement démographique substantiel. Or, si nous savons que de nouveaux centres et des zones frontalières ont été occupés par des gens venus des centres principaux (Chapus et Ratsimba 1974, t. II : 156-166), nous doutons que les créations d'habitats dans les zones-tampons précédemment vides ont dû être nourries avec des moyens venus d'ailleurs. Le développement auquel nous assistons n'est donc pas dû à une prolifération logique qui entraînerait la concurrence, mais plutôt à une politique délibérée de mouvement de populations décidée dans le contexte de cette concurrence politique.

En ce qui concerne les armes à feu, la tradition mentionne leur apparition à l'époque de Ralambo, c'est-à-dire à la fin de l'Angavobe ou pendant la phase Ambohidray. Un silex à fusil a d'ailleurs été découvert en sondage dans un contexte Ambohidray à Ambohimanjakana. Mais quand peut-on dire que les armes à feu ont eu un effet réel sur la tactique militaire et l'issue des

guerres ? L'augmentation de la taille des murs de fortifications à la fin de la phase *Kaloy* nous laisse penser qu'avant cette innovation les fusils n'étaient guère importants. Mais il faudra acquérir des preuves dans les fouilles.

Les relations entre les groupements sociaux et spatiaux posent aussi un problème. Selon les traditions, la société merina était divisée en plusieurs strates sociales discrètes et les groupes relevant de chaque strate résidaient dans des communautés humaines séparées. Les traditions indiquent aussi que ce tissu social était le résultat de redéfinitions successives et de règles prestigieuses établies par Andrianjaka, Andriamasinavalona et Andrianampoinimerina. Or l'étude de la culture matérielle qui relève de ces règles de prestige (touchant à la situation des tombes, à l'architecture des portes et à leur taille) nous enseigne que la ségrégation résidentielle de l'élite n'a pu commencer avant la phase *Ambohidray*. Il semble aussi que l'on soit passé à une organisation sociale plus liée à l'origine géographique qu'aux catégories fondées sur la parenté. Les recherches futures aideront à établir des corrélations étroites entre les traditions de chaque phase *Kaloy* et les données architecturales, ce qui aidera à comprendre l'utilisation politique qu'Andrianampoinimerina a fait des divers groupes sociaux.

Voici donc quelques aspects des tâches qui peuvent être dévolues à une recherche archéologique et historique interdisciplinaire. Mais il est capital que soit poursuivie la couverture du relevé du cœur du pays merina et que les traditions associées aux sites soient enregistrées. Sans ces témoignages qui seront immanquablement anéantis par l'expansion d'Antananarivo moderne, nous serons incapables de comprendre comment a pu se former un état dans le centre des Hautes-Terres de Madagascar.

S.K. — H. W.

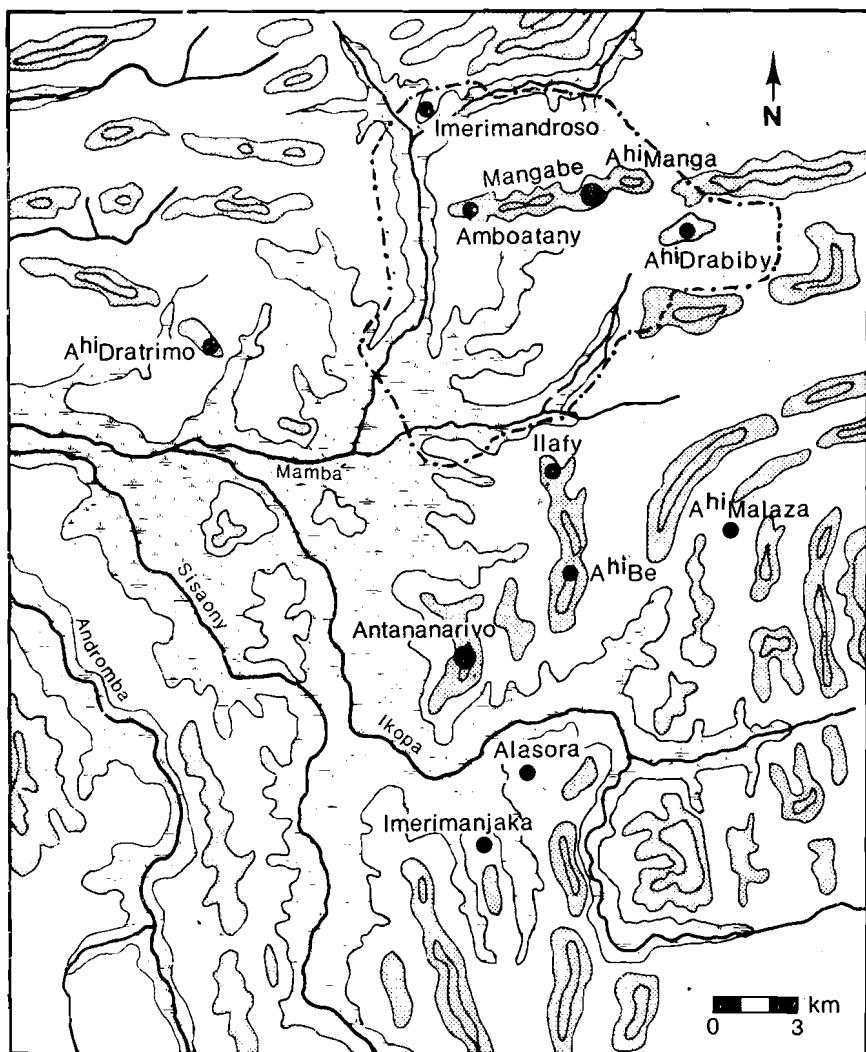
FAMINTINANA

Ny fotory ny fikarohana dia ny famantarana sy fifantenana trez tanana haolo ilaina mba hanazavana ny flovana ara-toekarena, ara-politika ary aratsaina teto Imerina. Teo anelanelan' Ambohidrabiby sy Ambohimanga indrina no niasana. Noraisina ny lovantsofina ary noferena ny rakitra tavela rehetra hitan'ny maso toy ny fasana, vatomahy, fitaovana samihafa. Araka ny fandnihana ny endrik'reo karazam-bakoly voangona sy ny toetry ny trano, dia azo lazaina fa nisy vanim-potoana roa lehibe nifanesy : ny vanim-potoana voalohany nahitana ny dingana Flekena, ny Antanambé (nahamaro ny mpoinina) ary ny Ankatto. Ny vanim-potoana faharoa taorian'izay kosa dia ny nisehoan'ny dingana Angavobe, ny Ambohidray (nitrangan'ny tanana madinika maro), ary nifara tamin'ny flovana goavana tamin'ny fotoanan'ny Kaloy napolran'ny tanan-dehibe mafy florovana.

Tsy mora ny mampifandray ny olona amin'ny toerana heverina ho nonenany. Mety hanazava tsany ny lovan-tsofina nefy ny fanohizana ny fikarohana arkeolojika amin'ny faritra iny no hahafahana manaporofo ny fiorenan'ny Fanjakana teto anlivon-tany.

BIBLIOGRAPHIE

- ARNAUD Raymond.- 1970.- « Les anciens villages fortifiés de l'Ambohimarina » Taloha 3 : 113-126.
- CHAPUS G-S.. and RATSIMBA E..- 1974.- Histoire des Rois : Traduction du Tantara ny Andriana de R.P. Callet Antananarivo : Editions de la Librairie de Madagascar.
- DELIVRE Alain.- 1967.- L'interprétation d'une Tradition Orale : L'histoire des Rois d'Imerina (Madagascar) Paris : Université de Paris.
- KUS Susan.- 1982.- « Matters Material and Ideal » pp. 47-62 in Structural and symbolic Archaeology Ian Hodder, ed. Cambridge : C.U.P. n.d « A regional survey of Ambohimanga and its environs » Unpublished report in the files of Le Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo.
- MANTAUX C. et VERIN Pierre.- 1969.- « Traditions et archéologie de la vallée de la Mananara » Bulletin de Madagascar 183 : XXX-XXXX.
- MILLE Adrien.- 1970.- Index toponymique de l'Imerina (Madagascar) Antananarivo : Musée d'Art et d'Archéologie.
- 1971.- « Anciens horizons d'Ankatsos » Taloha 4 : 117-126.
- MILLE Adrien et VERIN Pierre.- 1967.- « Premières observations sur l'habitat ancien en Imerina » Bulletin de l'Académie Malgache : 155-164.
- VERIN Pierre.- 1970.- avec la collaboration de Duflos-Ravelonanasy, Evrard, Lebras, Mantaux, Marion « Les fouilles d'Ambohítakady », Taloha 3 : 147-152.
- WRIGHT Henry.- 1979.- « Observations sur l'évolution de la céramique traditionnelle en Imerina Centrale » Taloha 8 : 7-28.



Colline



Marais

Zone étudiée

Figure 1

Les sites de la phase Fiekena

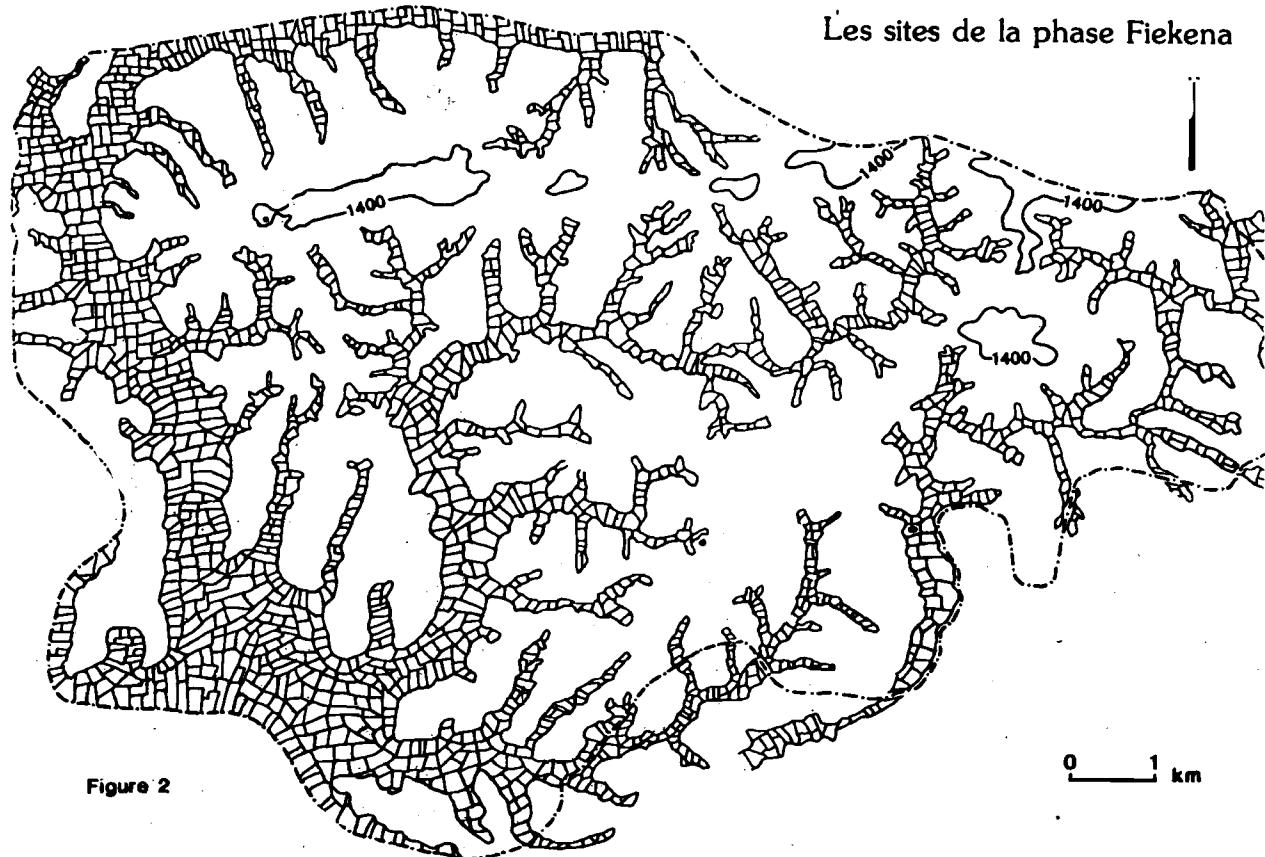


Figure 2

Les sites de la phase Antanambe

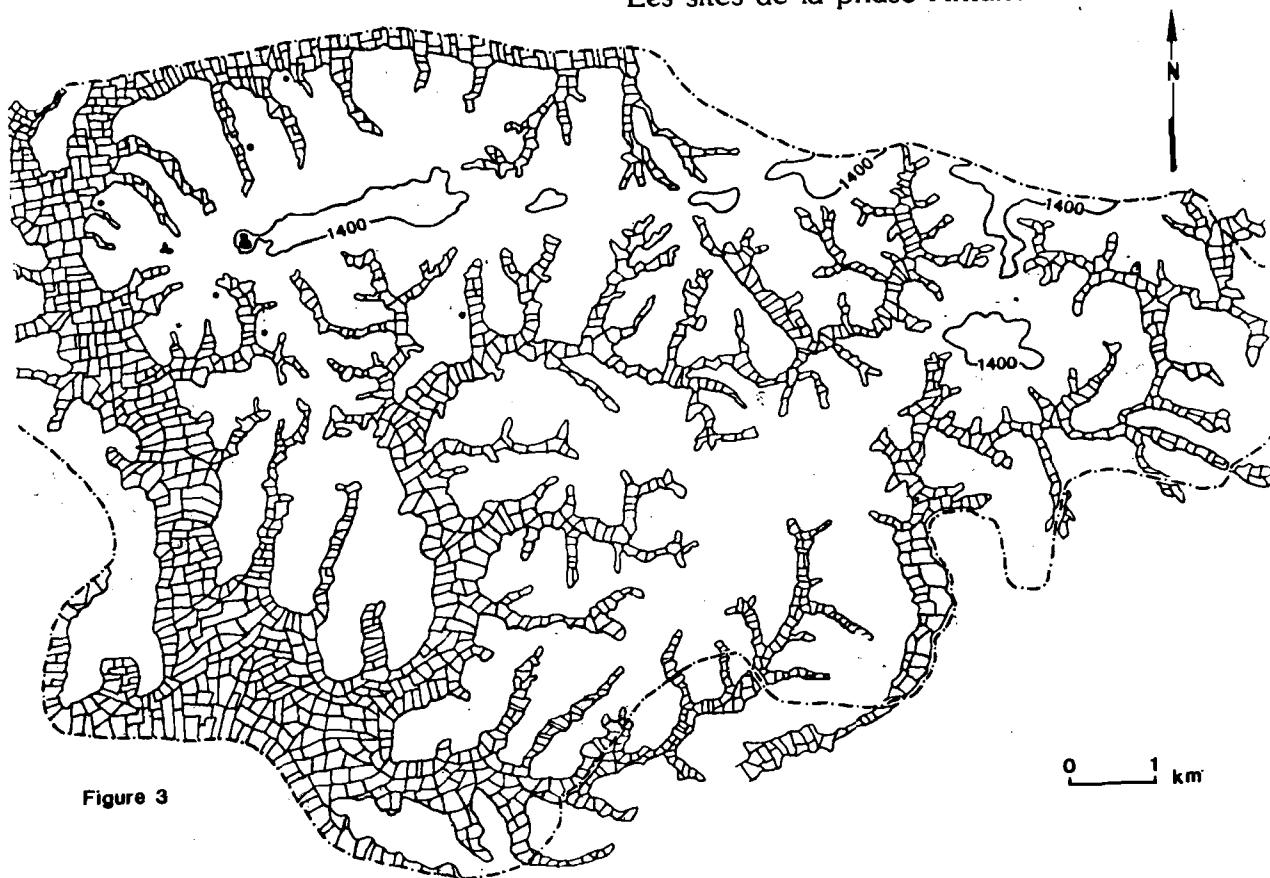


Figure 3

Les sites de la phase Ankatso

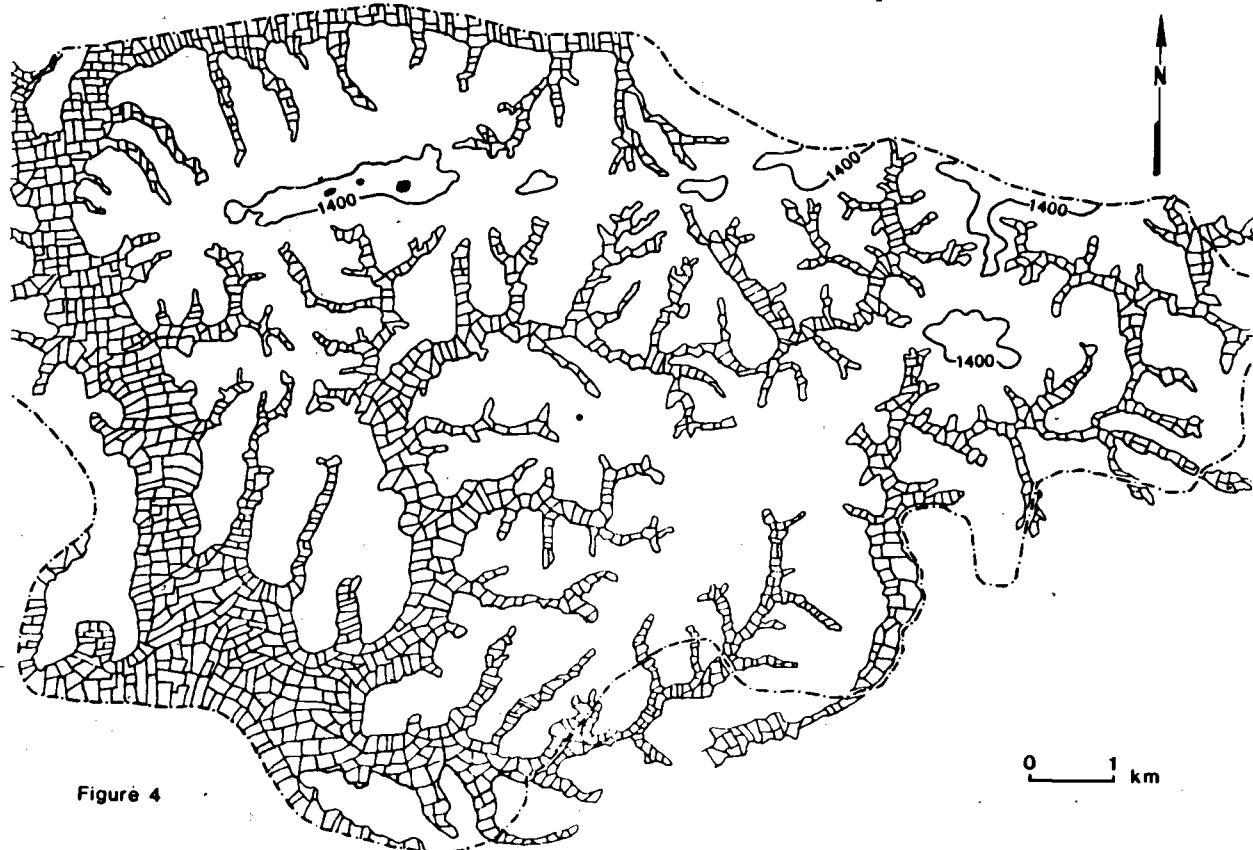


Figure 4

Les sites de la phase Angavobe

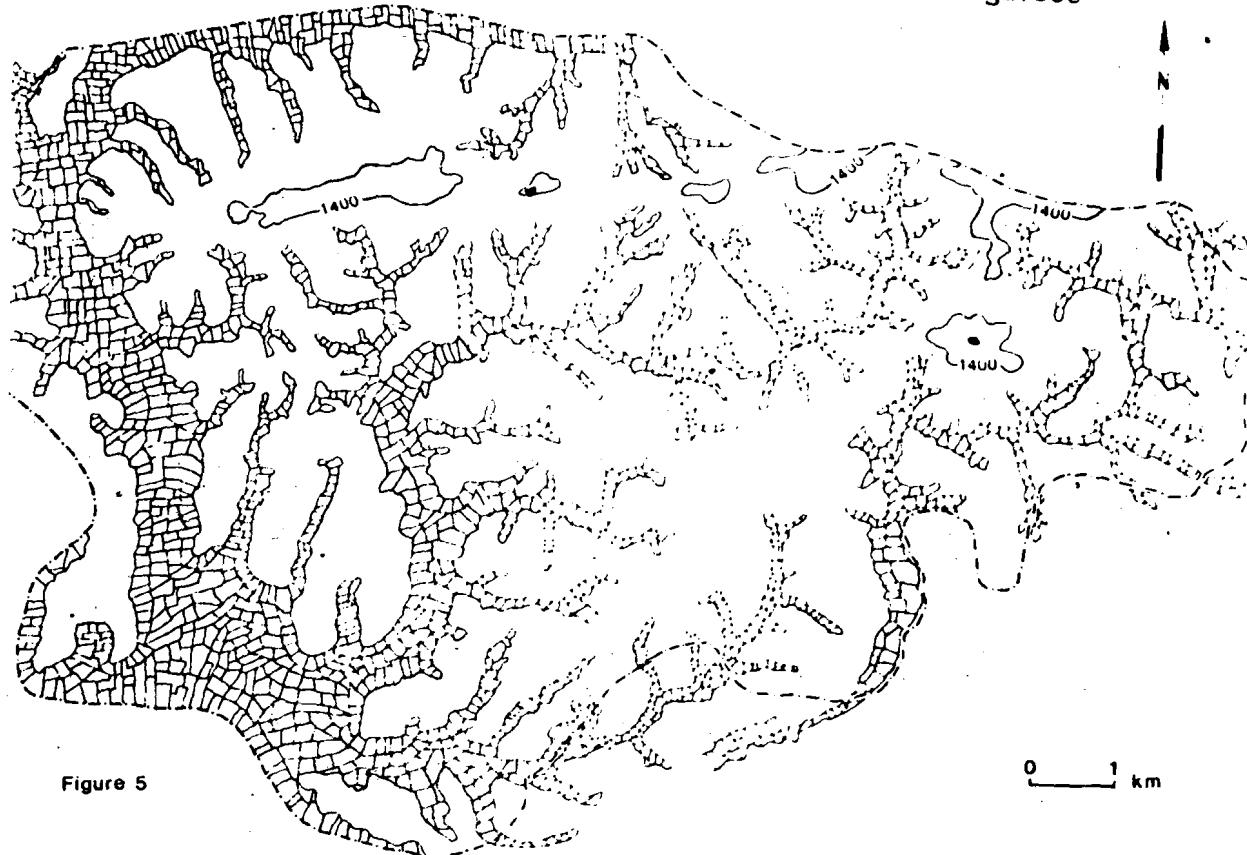


Figure 5

Les sites de la phase Ambohidray

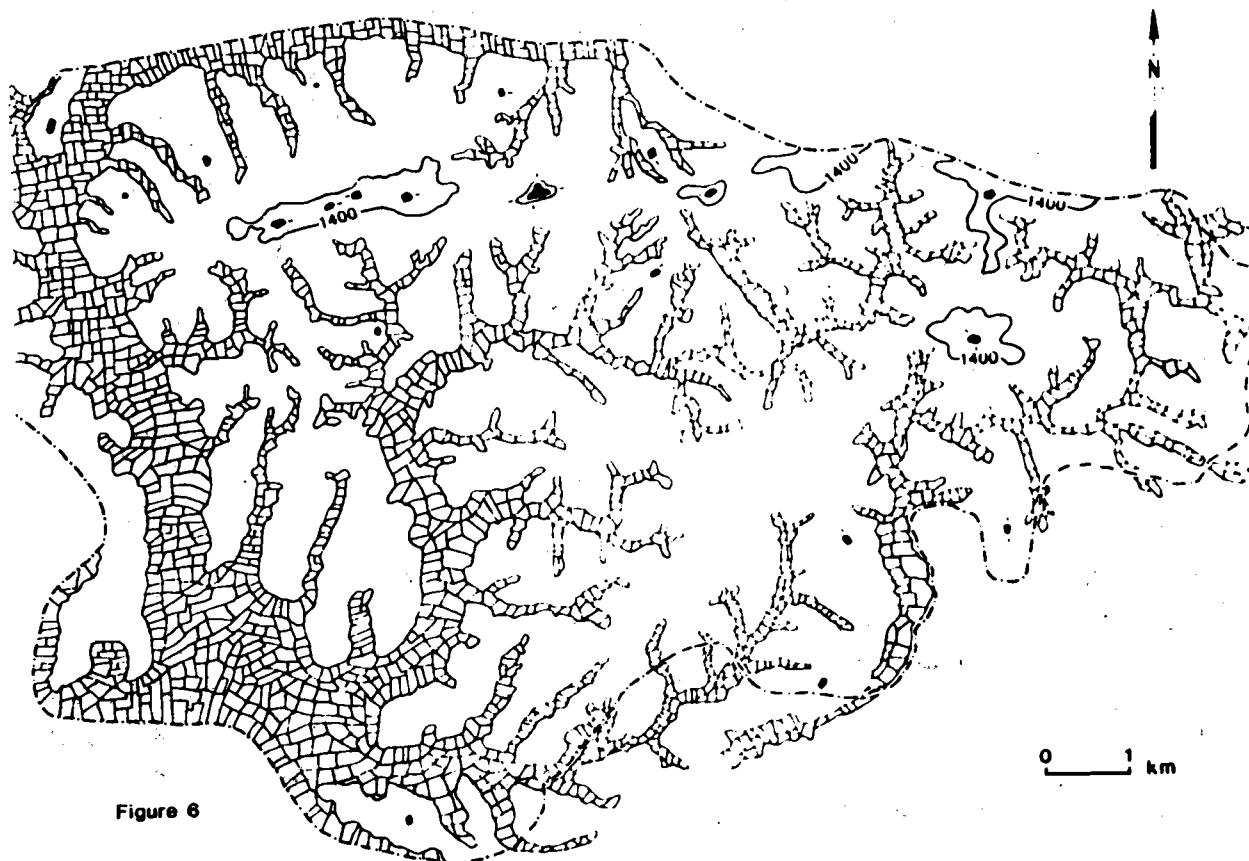


Figure 6

- 01 -

Les sites de la phase Kaloy ancien

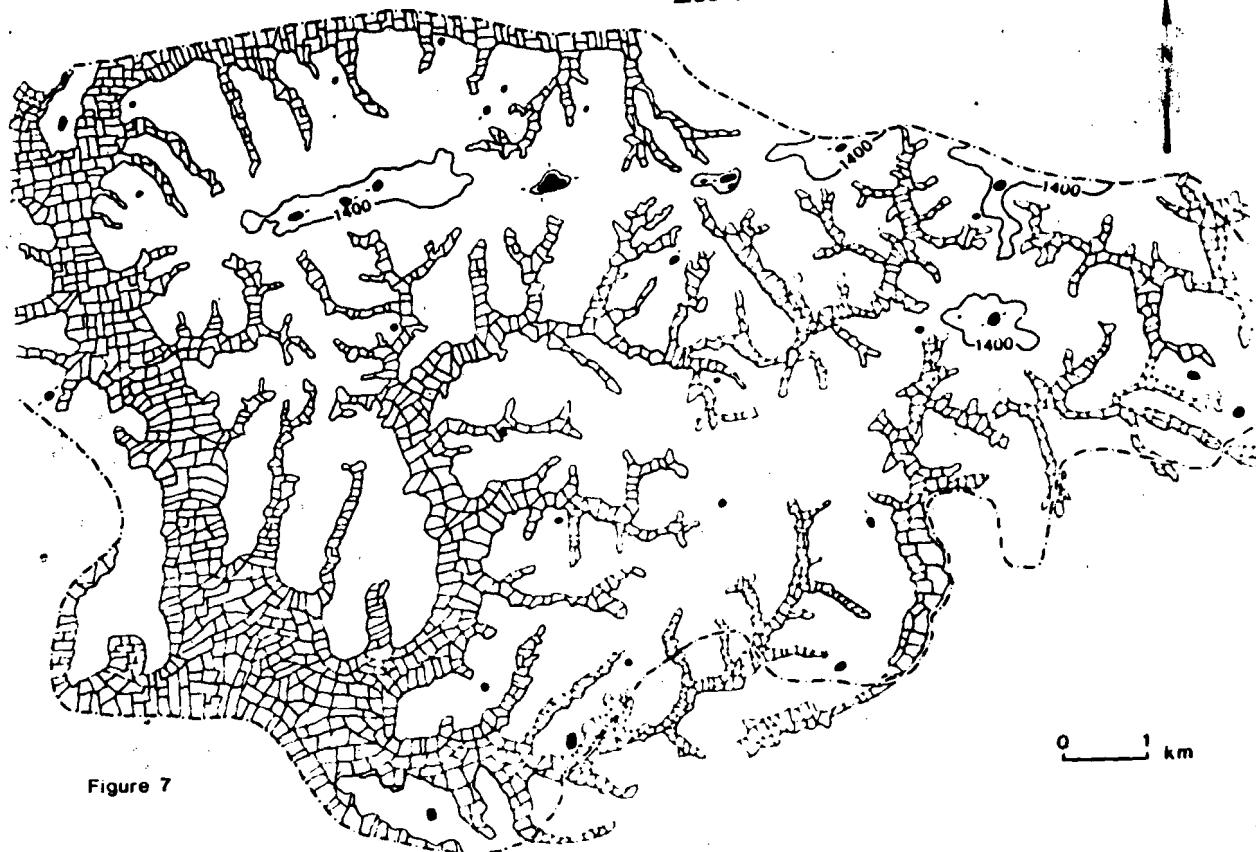


Figure 7

Les sites de la phase Kaloy tardif

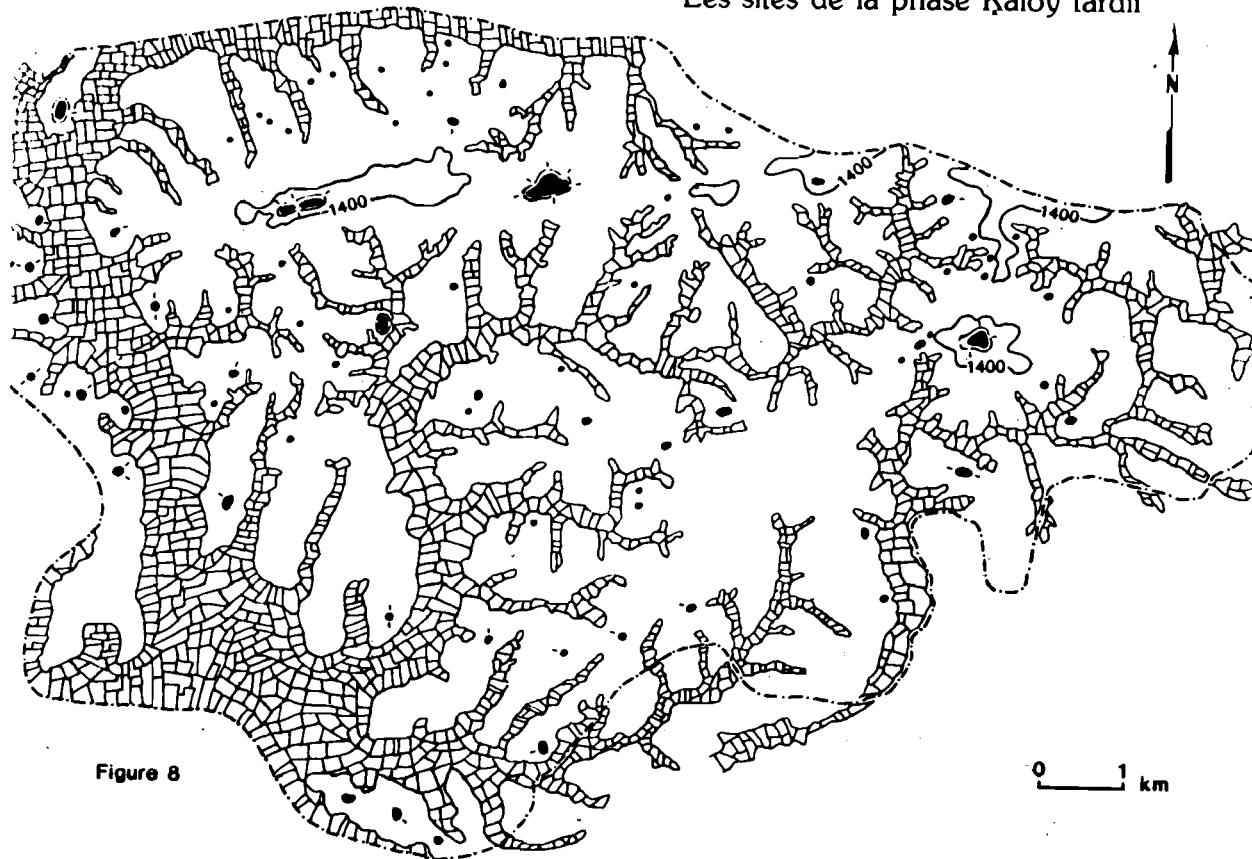


Figure 8

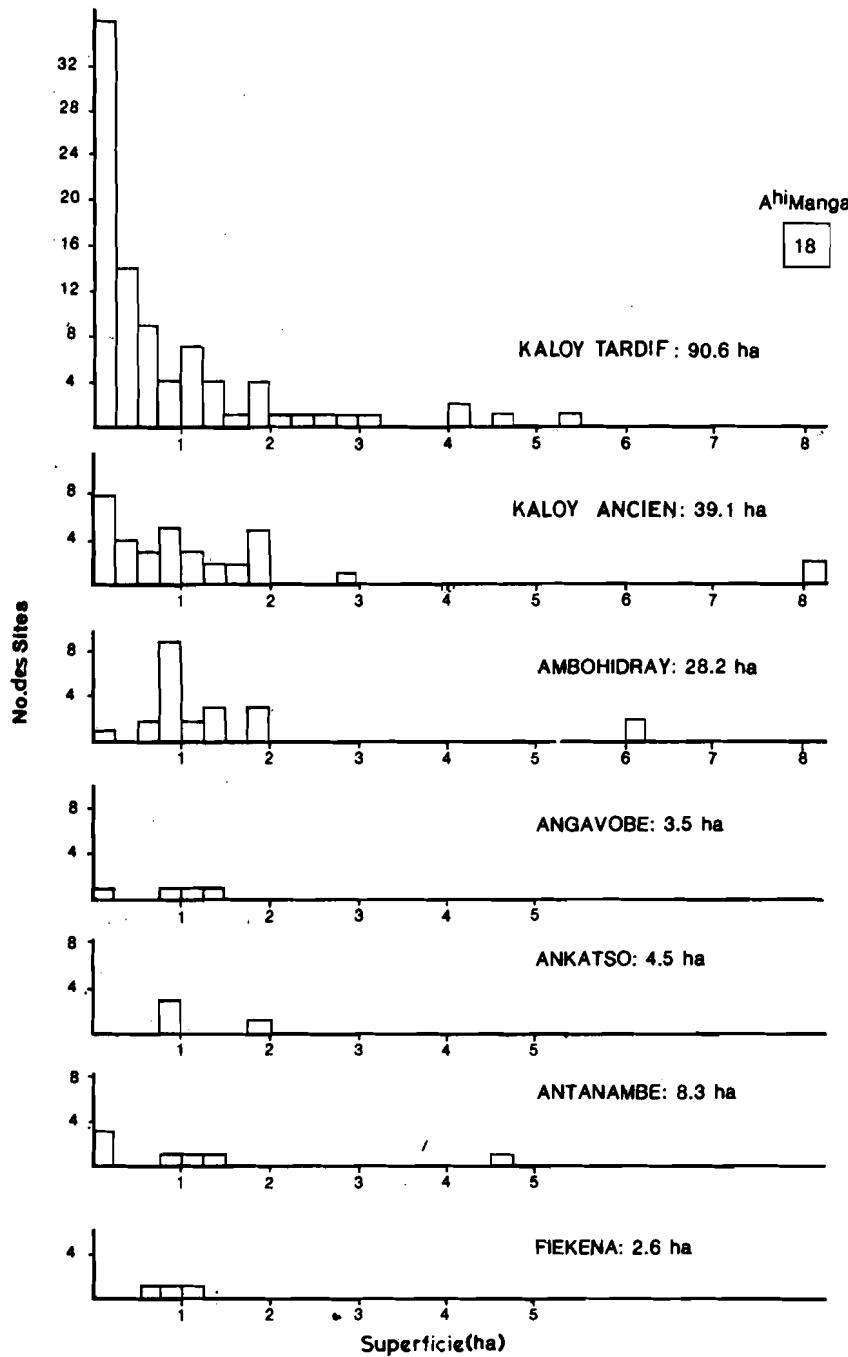


Fig.9

RECONNAISSANCE ARCHEOLOGIQUE DANS LA MANANDONA (VAKINANKARATRA)

Victor RAHARIJAONA

Ce travail résulte de la prospection archéologique d'une région considérée comme partie intégrante des Hautes Terres Centrales de Madagascar.

Notre but a été de procéder à l'inventaire des sites et des matériels archéologiques d'une zone n'ayant pas encore fait l'objet de telles investigations. Cette prospection s'est déroulée de Mars à Mai 1982. Aucune fouille en profondeur n'a encore été entreprise, mais des prélèvements de surface nous ont permis de mieux entrevoir la poursuite des travaux ultérieurs.

La population de Manandona nous a beaucoup aidé pour mener à terme cette première phase de prospection dont l'objectif était d'examiner de près les sites anciens « *tanana haolo* ». Dans chaque Fokontany (1) visité nous avons trouvé un guide efficace.

Après avoir exposé le choix du terrain, la méthode de travail et les limites de cette étude, nous procémons dans la première partie du travail à l'examen stéréoscopique des photos aériennes. Ce procédé, malgré ses limites, nous a permis d'évaluer la nature des sites, leur localisation et d'autres caractéristiques importantes.

Des compléments d'informations recueillis lors d'un survey systématique des sites constituent la seconde partie de l'exposé, car certains détails imperceptibles par la vision stéréoscopique sont apparus clairement au cours de la première opération. La réutilisation des sites, par exemple, est assez fréquente dans la Manandona. L'aire sommitale, les accès, les silos à riz, les parcs à bœufs, les adductions d'eau et les tombeaux sont décrits en détail. Nous avons aussi relevé les matériels archéologiques constitués par les vestiges trouvés dans les sites et environs. Après avoir fait le point sur la connaisseuse actuelle de la Manandona, nous avons tenté de faire une synthèse en vue d'une meilleure approche de la réalité.

La région de la Manandona, située dans la bordure Sud des Hautes Terres de l'Imerina (2) mérite d'être considérée au même titre que les autres régions déjà étudiées.

Mais pourquoi la Manandona ?

Le choix définitif de la Manandona a été déterminé par les besoins objectifs de la recherche archéologique sur les Hautes Terres, et sur Madagascar en général. De toutes les sciences humaines appliquées à l'étude des Hautes Terres, l'archéologie est la moins développée. Les régions avoisinantes

ont fait l'objet de diverses études, notamment celles de J. Dez (3), de E. Fauroux (4), de J.Y. Marchal (5), de P. Ratsimbazafimahéfa (6), de D. Rasamuel (7). Néanmoins, beaucoup reste encore à faire.

Situé entre l'Imerina au Nord et le Betsileo au Sud, la Manandona jouant le rôle d'une zone de transition, devrait receler des vestiges archéologiques importants sur les anciennes migrations et conduisant à la mise en place du peuplement.

A. Mille, dans son étude, a laissé de côté le feuillet N 50 de l'Institut Géographique National concernant la zone de Manandona. Cette lacune explique notre projet de prospection, car ce travail consiste en une approche archéologique axée sur les fouilles.

Dans un premier temps, nous avons été amené à répertorier les sites de la région à partir des photos aériennes existant actuellement, au nombre de 30 et, à l'échelle de 1/25 000. Elles datent de Mai 1965 et des changements se sont produits depuis sur divers plans : nouveau tracé de routes, reboisement, changement de lit de rivières, etc.

Nous avons utilisé la méthode stéréoscopique, ayant permis un inventaire des vestiges dont en particulier les sites à fossés (les photos aériennes de la région ont été au préalable agrandies deux fois).

Tous les sites n'ont pu être observés selon cette méthode. Comme nous l'avons remarqué auparavant, les photos aériennes datent de 1965. Or, le reboisement a connu un certain essor auprès du Gouvernement de l'époque, et par conséquent les configurations et les contours des sites ne peuvent apparaître sur les cartes.

L'examen de ces photos parallèlement à l'utilisation de la carte topographique (feuillet N.50, à l'échelle de 1/100 000) nous a fourni de nombreux détails sur les sites : leur forme, le nombre de fossés et la position du site par rapport à la topographie générale, aux rizières et à la rivière Manandona. Toutefois, ces informations se sont révélées insuffisantes. Il nous a fallu faire une descente sur terrain pour une meilleure observation.

Cette première approche devra être complétée par des fouilles plus approfondies, car les résultats obtenus sont susceptibles de fournir des indications sur les critères de choix des sites à prospecter en priorité.

Par ailleurs, dans un pays comme Madagascar où la tradition orale aide à toute connaissance du passé, il aurait fallu s'informer auprès des habitants de la Manandona. Nous n'avons pas entrepris systématiquement un tel travail car notre but n'était pas encore, lors de cette première phase, la confrontation de l'inventaire des sites avec d'autres sources d'informations, orales ou écrites.

Le dépouillement des documents écrits n'a fourni que peu d'indications sur la Manandona. Ces travaux, à l'exemple des ouvrages généraux comme le *Tantara ny Andriana* (8) du R.P. Callet, et la *Monographie du Bet-sileo* (9) de Dubois, ne traitent pas directement de l'archéologie. Le plus souvent, les informations données ne concernent précisément pas notre zone d'étude. Ce sont des allusions à des faits, des paragraphes qui se rapportent à l'ensemble de la région périphérique du Sud de l'Imerina ancien. Des ouvrages consacrés entièrement à la Manandona n'existent pas encore à notre connaissance, dans d'autres disciplines (10). Cependant la Manandona étant une zone de transition, la connaissance des régions avoisinantes à travers ces ouvrages s'avère fort utile.

Nous n'avons pas encore confronté ces sources écrites avec notre inventaire des sites. Nous apporterons des informations collectées sur le terrain qui serviront de base à la préparation des fouilles en vue de leur confrontation avec les traditions orales et les documents écrits.

Les données suivantes ont été recueillies en laboratoire, à partir de l'observation des photos aériennes et de la carte topographique, feuillet N. 50, à l'échelle de 1/100 00.

Situés 30 km environ au Sud de la ville d'Antsirabe, les sites archéologiques de Manandona s'étendent sur 15 km de long et 4 à 8 km de large.

Sur la base des coordonnées géographiques en vigueur à Madagascar, la projection Laborde utilisée en archéologie malgache par Adrien Mille, la Manandona est comprise entre :

$$\begin{array}{ll} X = 460 \text{ Ouest} & - Y = 680 \text{ Nord} \\ X = 470 \text{ Est} & - Y = 639 \text{ Sud} \end{array}$$

Pour une meilleure connaissance de la région, il est indispensable de signaler différentes nuances dans l'utilisation du nom Manandona :

Le Foiben-Taosarintany (11) désigne par Manandona, la région s'étendant du Sud d'Antsirabe jusqu'à la rencontre des rivières Manandona et Mania à l'Ouest de la localité d'Illaka. La zone délimitée s'étale sur environ 1300 km² de superficie. La surface est relevée dans le feuillet N.50 (carte topographique au 1/100 00).

Les populations actuelles de la région entendent par Manandona, la rivière Manandona elle-même et la localité portant ce nom, un ancien chef-lieu de canton, actuellement converti en chef-lieu de Fraisana.

La délimitation de Manandona pour notre part, s'effectue à partir du site de Marirano : X = 464 Nord, Y = 667.2 au Nord et jusqu'au site de Sahamaloha I : X = 454.7 Sud et Y = 659.85 au Sud avec une incursion de

1 km vers le Sud-Est du côté de Talaviana. La Manandona forme une entité bien définie à l'intérieur de plusieurs chaînons qui le ceinturent de tous les côtés :

Lanitranro : 1.853 m
Andranoloaka : 1.861 m
Ampitamandry : 1.689 m à l'Est
Kiboy : 1.862 m
Bity : 2.252 m.
Tombaboanjo : 2.038 m
Vohibongo : 1.898 m
Amborompotsy : 2.061 m à l'Ouest.

Au Nord Antsirabe, à l'Est Fandriana, au Sud Ilaka et enfin à l'Ouest Betafo semblent lui servir de frontières naturelles.

Il est indéniable que la Manandona a donné à la région un caractère spécifique. En effet, la rivière et ses affluents fournissent à la région un réseau hydrographique assez abondant permettant la riziculture irriguée à la fois. La grande quantité de poissons que recèlent leurs eaux n'est pas négligeable pour améliorer les menus quotidiens ! Alimenté par des principaux affluents, comme l'Ankoka au Nord-Est, le Sahanivotry à l'Est, le Talaviana au Sud-Est, Ambo-diharana et Maromanana au Sud-Ouest, sans compter les multiples petites rivières, la rivière Manandona devient redoutable par ses crues pendant les saisons de pluie de décembre à mars. Les rizières peuvent subir de gros désastres.

Le cadre géographique de la région a attiré l'occupation humaine :

- La rivière Manandona et ses marécages ont permis la pratique de la riziculture ;
- Les différents chaînons encadrant les hautes vallées ont favorisé la construction de ces anciens sites d'habitat. On peut émettre comme hypothèse qu'un climat d'insécurité aurait régné au moment de leur occupation car l'utilisation des hauteurs éloignées des rizières ne peut s'expliquer autrement.

De Manandona, rien n'est encore explicite. Les observations mentionnées dans les différents ouvrages consultés peuvent prêter à confusion. Et pour la période antérieure au XVIII^e siècle, c'est l'obscurité presque totale... Il semble que ce vaste territoire au Sud d'Antsirabe n'ait pas connu d'installations humaines, ou du moins, aucun passage n'a été enregistré qui eût permis de donner des renseignements précis.

Jouannetaud remarque en 1900 dans ses Notes sur l'*histoire du Vakinankaratra* (12) : « Aucun travail, aucune légende, aucun souvenir ne nous permet d'en retracer les principaux évènements. Cette période se termine vers la fin du XVII^e siècle ... »

Ces sources nous informent que la région du Vakinankaratra ancien, à plus forte raison les zones de contact comme le Manandona, auraient été inoccupées.

Vers la fin du XVIII^e siècle, Mayeur (13) signale dans son récit : « ... le village d'Embonidrangnandrienne, frontière du pays d'Endrantsale, est situé sur la rivière de Manandone qui court dans l'Ouest ... »

Mayeur a noté ces observations en 1777. C'est le témoignage d'une personne étrangère au pays, à une époque où la circulation d'une région à une autre posait de grandes difficultés. Le nom de Manandona, correspond ici au fleuve, mais bien loin en amont de la région de la Manandona actuelle, c'est-à-dire vers le début de son cours.

La Manandona n'est donc connue, ou du moins citée dans des sources bien précises qu'à partir du XVIII^e siècle.

Le *Tantara ny Andriana* de R.P. Callet (14) mentionne le nom de Manandona à l'époque où une des sœurs d'Andriambelomasina (15) s'est mariée dans la région : « ... Rahira à Manandona n'eut pas d'enfant ... »

Ceci suppose que d'une part, la Manandona a connu une occupation humaine permanente avant le XVIII^e siècle mais les détails restent imprécis ; et d'autre part, que des parents de la famille royale, *havan'Andriana*, ont vécu à l'écart d'Antananarivo, capitale royale.

Ces alliances entre différentes familles royales se sont poursuivies car le *Tantara ny Andriana* continue : « Ranavalona est originaire d'Ambohijanaka au Sud-Est d'Alasora, elle était femme du souverain Betsileo de Manandona au moment où Andrianampoinimerina conquit le Vakinankaratra : le Manandona, au Sud-Est de Bity ... fit sa soumission ».

A l'époque où Andrianampoinimerina (16) soumit la Manandona, cette dernière faisait partie du Vakinankaratra, suivant la division administrative imposée par les Merina.

Nous emprunterons à J. Dez sa définition du Vakinankaratra pour une meilleure délimitation de notre région : « Le terme de « Vakinankaratra », lui-même, est d'origine relativement récente puisqu'il fut créé par l'administration merina pour désigner la sixième province de l'Imerina. A l'époque d'Andrianampoinimerina, et en tout cas pour les narrateurs des *Tantara*, le terme a été utilisé pour désigner toute la région s'étendant depuis le Sud d'Ambatolampy et au-delà ... »

La région du Vakinankaratra semble assez extensible car elle comprend une grande partie du Sud de l'Imerina ancien et toute la majorité du Nord betsileo sans oublier les zones de transition dont fait partie la Manandona, notre zone d'étude.

Dubois, dans sa *Monographie des Betsileo* affirme quant à lui : « ... Longtemps, les vallées de l'Andratsay, du Manandona et du Mania restèrent presque inoccupées : Des Imeriniens y sont descendus, des Betsileo y sont montés ... (17) ».

On peut supposer d'après ces sources écrites que l'occupation permanente de ces zones de transition ne sera effective qu'à la venue Merina au XIX^e siècle. Ainsi selon Dubois : « Par contre en effet, les régions intermédiaires : Vakinankaratra et Manandona, c'est-à-dire les régions de Betafo, d'Antsirabe, d'Ambositra, d'Ambohimahazo, jusqu'à là médiocrement et très irrégulièrement occupées mais plus complètement pacifiées que le Sud sous l'administration directe de l'Imerina, attirent rapidement la population (18). »

L'existence d'un royaume dans la Manandona n'est pas à exclure vers le XIX^e siècle, comme le remarque J. Dez : « Il y avait encore deux royaumes ... D'abord celui de Manandona, dont le souverain était apparenté aux souverains de l'Andratsay et de la région de Betafo, en sa qualité de descendant de Ramanalina ... ».

La Manandona aurait donc constitué un royaume indépendant vers le XIX^e siècle, après avoir été inclus dans un autre royaume, celui de Manandriana : « ... Le royaume du Manandriana, qui semble s'être démembré plus tard, car au début du XIX^e siècle, Manandona apparaît détaché ... » (19).

Mais les sources écrites manquent de précisions sur les époques antérieures au XVIII^e siècle. C'est au XIX^e siècle que les renseignements à propos de la Manandona deviennent plus précis.

Ces brèves informations nous édifient quelque peu sur l'existence passée de la Manandona.

La Manandona possède des vestiges caractéristiques des anciens sites d'habitat des Hautes Terres : les sites à fossés. L'étude stéréoscopique nous donne un aperçu de cet aspect.

Tous les sites de la Manandona sans exception sont fortifiés. Le relief topographique aurait déterminé en partie l'aménagement de ces sites fortifiés. La topographie très découpée avec une altitude variant de 1 400 m à 1 600 m s'incline vers le Sud jusqu'à 1 300 m.

Dans cette partie de notre exposé, il est nécessaire de donner une description détaillée des sites fortifiés de la Manandona avant d'établir une typologie pour un essai de classement provisoire de ces vestiges archéologiques.

Comme point de départ, nous emprunterons la classification des sites fortifiés de A. Mille (20). Elle nous servira comme hypothèse de travail et de datation pour une éventuelle fouille ultérieure.

Cependant, la classification de A. Mille est basée uniquement sur les sites fortifiés de l'Imerina centrale, et Manandona, présentée comme une région périphérique s'en trouve exclu. Il suppose cependant que des fossés ont pu être creusés très tardivement dans ces zones périphériques de l'Imerina centrale.

La chronologie de A. Mille, schématiquement, peut se résumer comme suit :

Muni d'un fossé peu profond et étroit, le site antérieur au XVI^e siècle occupe, dans la plupart des cas, une position assez élevée. Le tertre sommital est relativement exigu. L'accès ou l'ouverture, *vavahady* ou *fidirana* est en forme de passerelle interrompant le fossé.

Le deuxième type de site, à partir du XVI^e siècle se voit déjà pourvu de consolidations de défenses. L'ouverture commence à connaître le renforcement par des matériels lithiques. Cette ouverture donne sur une passerelle en creux. Vers le XVI^e siècle, les fossés de l'intérieur sont rendus plus solides grâce à la construction des premiers murs de pierre.

A. Mille remarque l'apparition, à partir du XVIII^e siècle, d'un système défensif complexe qu'il prétend expliquer pour les « périodes d'insécurité ». Les sites comportent de grands fossés parallèles, larges et assez profonds. Ces sites sont relativement assez étendus. Les éléments lithiques sur les voies d'accès prennent de l'importance : des disques de pierre défendent efficacement les ouvertures. Les renforts vers les accès deviennent plus évidents avec la consolidation des murs de pierre.

Vers le XIX^e siècle, enfin, un foisonnement de petits sites se rapproche des terrains de culture et des rizières. Ce sont en général des sites circulaires et relativement peu étendus. Des remparts de terre seconcent les fossés de l'intérieur. A Mille attribue cette descente à une période relativement calme (21).

Des remarques s'imposent toutefois. Cet essai de typologie résulte d'observations faites sur l'Imerina centrale. Pour la zone de Manandona, considérée comme bordure Sud de la région, l'utilisation de cette méthode doit tenir compte de l'occupation humaine considérée comme tardive par les sources écrites.

Pour notre part, l'établissement d'une typologie des formes défensives est plus avantageux, car c'est l'élément visible le plus caractéristique que fournit l'étude stéréoscopique.

Dans l'ensemble de la Manandona, nous avons observé trois types principaux :

- la forme circulaire comportant un ou deux fossés caractérise la majorité des sites :

33 sites comportent un seul fossé, soit 58,2 % des sites

10 sites comportent deux fossés, soit 14,90 % des sites

Aucun site de forme circulaire ne comporte plus de 2 fossés.

Cette forme se caractérise par un cercle plus ou moins parfait. Les drains ou *fanarian-drano* se jettent vers les vallées.

Dans ce groupe, on note la présence d'un seul site circulaire dépourvu de fossé, soit 1,4 % des sites.

le second type oval est assez caractéristique car il ne comporte qu'un seul fossé. La forme du type oval est assez longue dans son ensemble avec des extrémités arrondies.

Seuls deux sites sont à classer dans ce second type, donc, 2,98 % des sites.

le type polygonal constitue le dernier cas : les sites appartenant à ce type comportent en général 3 côtés ou plus : parfois jusqu'à sept fossés parallèles.

Au niveau de l'accès, les fossés et les drains se recoupent donnant une impression de complexité

3 sites, soit 4,40 % comportent un seul fossé

6 sites, soit 8,90 % comportent deux fossés

4 sites, soit 5,93 % comportent trois fossés

Seul 1 site comporte sept fossés parallèles, soit 1,40 %.

Remarquons que quatre sites sont jumelés deux par deux et forment un ensemble. Ces sites ont été construits côte à côte mais leur forme respective peut être classée dans les typologies citées auparavant.

La typologie de la forme ne nous renseigne pas sur la localisation des sites. Le deuxième volet de l'étude stéréoscopique concerne ce dernier point.

En général, ces sites sont dispersés de part et d'autre de la rivière Manandona. Sur les 67 sites de Manandona, 35 sites, soit 53,8 % se trouvent sur la rive gauche en allant vers le Sud et 32 sites, soit 46,2 % sur la rive droite. La rivière Manandona coule du Nord vers le Sud.

Sur la rive droite, en allant vers le Sud l'alignement des sites épouse la configuration du terrain. Aux endroits où le cours de la rivière Manandona ne

présente pas de méandres, les sites connaissent un alignement à peu près rectiligne. Là où le fleuve comporte une boucle, au niveau de Mananjaka : X = 462,3, Y = 572 ; Ambohiponana : X = 463, Y = 671,5 ; Ambohijafy : X = 462, Y = 671 ; Ambohimarina : X = 462,2, Y = 670 ; Antsohamaina : X = 463,6 ; Y = 669 ; les sites respectent la sinuosité de la topographie

Les sites de la rive gauche par contre s'alignent du Nord vers le Sud. Le relief plus abrupt de ce côté a déterminé cet alignement. Les versants se présentent en une ligne droite où les sites se distendent vers le Sud.

Tous les sites se localisent près d'un cours d'eau ou de petites rivières. Aussi, sur la rive droite où il n'y a pas de cours d'eau, il n'existe aucun site.

Les sites occupent trois positions bien distinctes :

- la position perchée et isolée :

Le site est assez élevé par rapport à l'ensemble de la région sans toutefois être installé sur les plus hauts chaînons de montagnes. Sur la rive gauche en allant vers le Sud, les sites sont protégés par les chaînons comme le Lahitranano à 1 935 m, l'Andranoloaka à 1 861 m, l'Ampitamandry à 1 629 m. Sur la rive droite, laranandriana à 1 862 m, Ibity à 2 252 m, Vohibongo à 1 898 m et Amborompotsy à 2 061 m constituent une frontière naturelle par rapport à l'Ouest de la région.

Tous les sites perchés n'occupent que le deuxième niveau de sommet (voir coupe transversale). Seuls deux sites occupent la position extrême : 2,90 % de la totalité des sites :

- Vohimasina
- Vohitrarivo

• la position moyenne constitue une autre entité bien distincte. Ces sites se trouvent en dessous des précédents, plus précisément sur des crêtes et des versants. 36 sites occupent ce deuxième niveau, soit 53,70 % de la totalité.

La situation de faible altitude termine la série des positions. 43,40 % des sites occupent ce dernier niveau. En général, ces sites sont de forme circulaire et se trouvent plus près des terrains de culture bien que ceux-ci soient assez peu étendus, et près des marécages aménagés en rizières.

La position et le niveau d'installation de ces sites nous amènent à voir leur dimension et leur altitude.

Les sites sont de faible extension : 125 m à 250 m de diamètre. Les petits sites de faible altitude n'excèdent même pas les 100 m de diamètre

Le relief accidenté n'a pas permis leur extension sur de grandes surfaces. C'était un grand avantage pour leurs fondateurs, car plus les sites étaient exigus, plus ils étaient faciles à défendre.

La descente vers les rizières n'a été entreprise selon A. Mille que pendant les périodes de sécurité, au début du XIX^e siècle. Les sites haut perchés à plus de 1 600 m ne comptent que 2,90 % des sites. À 1 300 m, le nombre de sites connaît un léger accroissement : 26,85 %. Le foisonnement des sites, 41,70 % s'observe à une altitude moyenne de 1400 m. Les sites occupant une altitude moindre et bordant les rizières et la rivière Manandona constituent les 22,30. % à 1 300 m et 1,45 % à 1 200 m."

Il faut remarquer que la dénivellation entre les fonds de vallée et la position des sites n'est pas excessive. Mais la forme de la topographie présente des versants abrupts qui rendent la défense assez facile pour les assiégiés et l'assaut assez éprouvant pour les attaquants. Le fond des vallées se situe en moyenne à 1 330 m du niveau de la mer, alors que le site le plus haut s'élève à 1 619 m (Vohimasina : X = 465,2 ; Y = 664,1). Ce qui nous donne une dénivellation de 319 m à escalader. Dans les autres sites de la Manandona, la hauteur moyenne à partir du fond des vallées varie de 25 m à 225 m.

Que retenir de cette observation ?

La position générale des sites, bien que relativement élevée n'occupe toutefois que les lignes de crêtes secondaires.

Les sites haut perchés ne sont pas nombreux. Nous les considérerons comme les premières installations dans la région.

Les sites occupant une position moyenne, car de plus en plus peuplés, et renforcés par deux fossés défensifs ou plus, forment un assez fort pourcentage. Par souci de sécurité, le choix à proximité des rizières n'a pas encore été adopté à l'unanimité.

Pour compléter cette étude stéréoscopique, nous avons procédé à un survey systématique des sites.

Le survey des sites s'est avéré indispensable car les photos aériennes disponibles datent de 1965 et certains détails peuvent nous induire en erreur.

Cette opération a été facilitée par le concours apporté par les autorités locales à sa réalisation. Les guides nous ont beaucoup appris en donnant force détails pendant les investigations. La toponymie et la réoccupation des sites pourraient être étudiées à partir de ce procédé.

Le nom des sites importe beaucoup dans la connaissance du passé.

D'où provient le nom du site ?

Qui l'a dénommé ainsi ?

Quelles ont été les évolutions toponymiques des sites au cours de leur histoire ?

Autant de questions que nous laissons encore en suspens. Pour notre part, nous attendons la collecte ultérieure des traditions orales, avant de procéder à une analyse détaillée de la toponymie et à l'étude de l'histoire générale de la Manandona.

Dans ce travail, nous nous sommes volontairement limités à mettre en rapport le nom des sites archéologiques et le nom des villages actuels. En effet, nous avons constaté que certains villages actuels, plus ou moins éloignés du site archéologique en portent cependant le nom :

Marirano	Ankadibe
Ambohibary II	Ambonirina
Maharivo	Andranomainty
Mahazoarivo	Ambohimanaiky
Ambohiponana	Ambohimiravy
Iandranarivo	Andranomalaza
Vohitrarivo	Andranoraikitra
Ambohimanarivo	

23 % des villages actuels portent le même nom que le site situé à proximité.

Les divisions administratives actuelles fondées sur les collectivités décentralisées empruntent aussi le nom de ces sites pour se délimiter les unes par rapport aux autres. Toutefois, le cas n'est pas général, car il existe des noms particuliers.

La toponymie dans une phase ultérieure de l'étude pourra, du moins en partie, nous aider à résoudre le problème des origines de la population de la Manandona.

Si des villages actuels portent le nom de sites archéologiques localisés à leur proximité, la réoccupation immédiate de ces sites est une des caractéristiques de la région de la Manandona. On a rencontré des gens, ayant peut-être eu des descendants parmi les fondateurs de ces sites, y vivre encore actuellement..

Il faut tout de même remarquer que les sites faisant l'objet d'occupation actuelle se situent à une altitude assez basse par rapport à la moyenne

dans la zone étudiée.

L'étude des photos aériennes, bien que nécessaire, présente des lacunes.

Certains détails sont devenus plus évidents encore après ces survey. L'exemple nous est donné par le jumelage, deux par deux, de quatre sites :

- Sur la rive gauche, les sites de Tsarahotanana X = 463,61 ; Y = 661,8 ; Ambohitrambony X = 468,4 ; Y = 661,7.

- Sur la rive droite, les sites d'Antsohamaina X = 463,61 ; Y = 669,3 et Landrana X = 463,6 ; Y = 669,2.

Dans le premier cas, il ne s'agit pas à proprement parler d'un jumelage, mais de deux sites construits côté à côté. Aucun accès ne les relie directement entre eux.

Par contre, les sites d'Antsohamaina et de Landrana communiquent entre eux par un petit accès sur le flanc Sud-Est pour le premier et Nord-Ouest pour le second.

Par ailleurs, d'autres détails deviennent plus significatifs.

En général, le terre sommital est constitué en site d'habitat et en kianja, place publique pour le discours officiel et autres cérémonies traditionnelles. Il faut remarquer dès le départ que pour ce faire, des nivelllements et des aplatissements ont été nécessaires.

Actuellement, la majorité des aires sommitales est labourée pour les cultures sèches. Les paysans utilisent les anciens lieux d'habitation comme champs de culture. Car ces cultivateurs n'ont plus besoin d'apporter du fumier, les cendres qui s'y trouvent sont plus que suffisants.

Les tessons brisés encore visibles à ces emplacements confirment l'occupation humaine ancienne.

Les anciennes terrasses d'habitat sont édifiées au gré de la topographie générale. Une terrasse permettait l'extension de l'habitation et même parfois la culture.

Quant aux ruines des anciennes maisons, nous n'avons pas pu en avoir une idée précise, pas même sur leurs matériaux de construction.

Seul le kianja se trouve en évidence, quelquefois, au milieu de l'aire sommitale. De forme rectangulaire, il se présente en creux à environ 90 cm au-dessous du niveau du sommet. Ses côtés comportent des parois de renforcement en moellons de pierres.

La partie sommitale des sites recèle certes d'innombrables informations mais son utilisation actuelle en champ de cultures bouleverse toute observation extérieure.

Par l'observation stéréoscopique, on a pu deviner l'orientation des accès bien que cela n'ait pas été possible sur tous les sites. Les reboisements ou la mise en culture des alentours du site rendent les détails invisibles.

La topographie du site par rapport à l'environnement détermine, en fin de compte, la construction de ces ouvertures. Construits sur le fossé le plus à l'extérieur du site, les accès constituent déjà un premier système de défense.

Les sites perchés comportent des accès assez étroits, accès dont la largeur n'excède pas celle d'une personne. Par contre, les sites à moyenne altitude ont des ouvertures plus larges, d'un mètre environ.

Nous n'avons pu observer que très peu de silos à riz dans la Manandona. Les hautes herbes et la mise en culture des sommets des sites depuis des années rendent impossible la détection de silos dans le cadre d'une simple prospection.

Les silos existent certes et se situent aussi bien à l'intérieur des sites fortifiés qu'à l'extérieur. Les populations de la localité se servent de ces silos pour y entasser les mauvaises herbes après chaque labour.

Selon les informations recueillies pendant la prospection, des récipients cassés se trouveraient à l'intérieur de ces silos.

Associé au riz, le boeuf tient une place considérable dans la vie du Malgache. Il n'est pas surprenant de trouver de nombreux parcs à boeufs dans les sites de la Manandona.

En général, les parcs sont situés au Sud des lieux supposés d'habitation. Cependant, certains sites visités ne possèdent pas de parcs à boeufs.

Il existe un site sans fossé, mais entouré d'une murette de pierre à hauteur des genoux d'une personne adulte. Il s'agit du site d'Ambohimaranitra X = 467,4 ; Y = 665,3. Selon la population actuelle, c'est encore un parc à boeufs assez récent.

Les éléments funéraires, tels les tombeaux, sont très nombreux. Avec les sites, ce sont les vestiges les plus durables témoignant des anciennes occupations humaines.

Tous les sites ne comportent pas de tombeaux à l'intérieur de leurs fossés, ce qui peut nous informer déjà sur les différentes occupations.

29 % des sites recèlent des tombes anciennes, avec des allures de caveau individuel. Parfois, on peut trouver des tombes de ce genre, sur la surface sommitale, alignées du Nord au Sud. Leur nombre varie de trois à cinq au maximum.

37,30 % des sites comportent des tombeaux à l'extérieur des fossés et 25,35 % des sites n'ont aucun tombeau ni à l'intérieur, ni à l'extérieur.

La plupart du temps, on ouvre encore ces tombeaux, lors des cérémonies d'exhumation pour que les descendants bénéficient de la protection des ancêtres vénérés.

1,43 % des sites seulement révèlent des tombeaux anciens et modernes construits dans l'enceinte des fossés. Les tombes modernes sont cimentées et surmontées de croix chrétiennes. Les tombes anciennes par contre sont construites avec des moellons de pierres parallélépipédiques superposées.

Nous nous proposons dans cette partie de donner un aperçu qualitatif des éléments recueillis au cours de cette prospection.

Dans toute la région de Manandona, nous n'avons repéré que deux sites portant des traces assez importantes de laitiers.

Le premier indice est localisé à l'entrée du site de Tsarahotanana X = 468,4 ; Y = 661,8 plus précisément en dehors du fossé. Mais nous n'avons trouvé aucune trace de foyer ni de fonderie.

La seconde indication se situe dans le site de Vohitrarena. Des laitiers ont été recueillis dans ces sites, toujours à l'ouverture mais cette fois-ci du côté Est, c'est-à-dire attenant aux rizières du fond de vallées.

Dans chaque site, nous avons recouru à une collecte de surface ; en effet, les habitants actuels utilisent le tertre sommital pour la pratique des cultures sèches.

Pour une meilleure connaissance des poteries ramassées, nous avons utilisé l'essai de chronologie de Wright (22) sur la céramique de l'Imerina ancien, comme base de départ.

- La phase *Fiekena* qu'il qualifie de plus ancienne se caractérise par des jarres dont la pâte est composée de dégraissant de sable moyen ou grossier.

- La phase *Ankatso* datée de l'époque antérieure à la fin du XVI^e siècle se caractérise toujours par le dégraissant de sable moyen ou grossier.

- La phase *Kaloy* correspond à la fin du XVII^e siècle ; la surface extérieure du récipient est assez rugueuse.

- La phase *Angavo* correspond à celle des céramiques de la moitié du XVI^e siècle à la première moitié du XVII^e siècle. Les motifs commencent à se raréfier.

- La phase *Fidadanana* correspond au milieu du XIX^e siècle ; la pâte est composée de dégraissant de gros mica.

Tout comme le travail de A. Mille, celui de Wright concerne la région de l'Imerina centrale. Dans l'état actuel de la recherche sur la Manandona, il semble encore difficile de faire l'étude comparative entre ces différents travaux.

Dans les sites où les possibilités de collecte en surface ont été positives, le sommet ou les fossés ont fourni quelques tessons. Seul un tesson comporte un motif incisé dans la pâte. Il ne comporte pas de graphitage : MDNA/APA - 82 - 3 -. On a aussi trouvé des récipients à col élevé.

Toutes ces céramiques sont assez mélangées et donnent l'impression que la région a connu des occupations différentes du XVII^e au XIX^e siècle.

Le marériel lithique de la région est constitué en général par des éléments de construction, de limite de territoire ou de commémoration :

- murette pour renforcer les fossés défensifs
- renforcement des voies d'accès
- caisse et plaques tombales
- *vatolahy* ou pierre mâle.

- Les murettes se composent en général de moellons parallélépipédiques de 49 cm de long sur 20 cm de large avec une hauteur de 20 cm. Ces murettes sont érigées sur le rebord du fossé le plus à l'extérieur.

- Le renforcement des voies d'accès

Les deux parois de voies d'accès connaissent le renforcement par des moellons de pierre mais de faible grosseur par rapport aux précédents.

Seul le site de Vohitrarivo a gardé à peu près les éléments lithiques à son ouverture principale.

- Caisse et plaques tombales

Les anciennes tombes de Manandona se caractérisent par une construction en pierre à l'extérieur. Elles ont été aménagées de façon à former une tombe généralement parallélépipédique.

Le dessus de ces tombes est recouvert d'une plaque d'au moins 20 cm d'épaisseur. La longueur et la largeur ne dépassent pas la taille moyenne d'un corps humain. Deux observations intéressantes : d'une part, des tombes de type moderne cimentées et pourvues de croix chrétiennes ont été construites ; d'autre part, l'orientation générale des tombes est Est-Ouest.

Le Vatolahy

Le *Vatolahy* dans la civilisation ancienne de l'Imerina est érigé en mémoire d'un ancêtre éponyme fondateur du village ou du territoire. Généralement, ce genre de *vatolahy* se trouve à l'intérieur ou à proximité du site mais pas à l'extérieur.

On ne peut pas vraiment distinguer le *vatolahy* de commémoration de celui de la délimitation de territoire. Il faut entreprendre des enquêtes auprès de la population actuelle.

Bien que la région ait un relief rocheux, nous n'avons pu observer de carrières qui auraient pu apporter des informations sur la provenance de ce matériel lithique. Il semble, à première vue que celui-ci diffère des roches trouvées sur place. Les carrières se trouvent-elles donc hors de la région de la Manandona ?

Essai de synthèse

Quelques traits de l'histoire ancienne de la Manandona peuvent être dégagés de cette première prospection qui n'a abouti, certes, qu'à un inventaire des éléments de surface mais qui néanmoins, nous a permis de mettre à jour des indices d'installations humaines en ce lieu.

Longtemps considérée comme une zone périphérique des entités géographiques et historiques *Betsileo* et *Merina*, la Manandona semble être ignorée des sources écrites jusqu'au XVIII^e siècle. Seules quelques notes sur l'histoire générale du *Vakinankaratra* ont pu nous renseigner sur son existence.

Cependant, l'étude des sites fortifiés peut nous donner une idée sur l'occupation successive qu'a dû connaître la région bien avant le XVIII^e siècle.

L'Archéologie de surface à partir de la classification des sites de A. Mille nous a donné 3 types de sites fortifiés. Sur la base de travail de Wright, on peut affirmer qu'une forte majorité de céramiques sont antérieures au XIX^e siècle.

Cette prospection mérite d'être suivie par des fouilles en profondeur. L'insuffisance des connaissances sur la Manandona pourra être palliée par une approche archéologique mieux orientée.

Des questions pertinentes se posent à propos de cette région : l'évolution chronologique des sites et les différentes formes d'organisation socio-économique qui s'y sont succédées.

V.R

FAMINTINANA

Faritra mampisaraka ny Merina sy ny Betsileo, 30 km atsimon'Antsirabe, ary tany lonaka amin'ny fambolena (vary) i Manandona. Nanomboka tamin'ny andron'Andrianampoinimerina, tamin'ny fiandohan'ny taon-jato faha-19 vao azo antoka fa nonenan'olona maharitra tao.

Ny fijerena sary nalaina avy eny ambony no nanompanana ny fikarohana. Hita avy amin'izany fa miorina amin'ny andaniny roa amin'ny reniranoni'i Manandona ireo tanàna haolo, kq misy ny boribory hodidinina hadivory, ny mieridrika atody, ary ny telo lafy na mihoatra, mandeha tsiroaroa na milahatra. Eny an-tendrombohitra ny sasantsasany amin'izany, mipetraka eny amin'ny havoana ny maro ary ny sisa izay heverina fa niorina vao hain-gana dia eny amin'ny toerana iua akaiky tanimbary. Natao kely velarana ireny tanàna ireny mba hahamora ny fiarovana azy : 125 m ka hatramin'ny 250 m eo ihany ny savaivony.

Nanampy tamin'ny fanadihadiana koa ny fitsidihana teny an-toerana, satria mampiseho izay tsy hita amin'ny sary. Misy amin'ireo tanàna haolo no mbola onenana mandraka ankehitriny. Misongadiña ao anatin'izy ireny ny kianja filanonana, ny fidirana hety, ny sitehirizam-bary (vitsy), ny fahitra ary ny fasana.

Fanangonana ny rakitra hita tety ambony tany moa no notanterahina. ka toerana roa monja no nahitana fitaovana vita tamin'ny vy, fa ny amin'ny tany no betsaka ary ny vato amin'ny tamboho ...

Mbola mitaky fanohizana sy fandalinana bebe kokoa ity asa ity.

NOTES ET REFERENCES

1. Division administrative en vigueur à Madagascar depuis 1975 : fokontany, firo-sana, fivondronana, faritany (collectivités décentralisées)
2. Une des divisions régionales de Madagascar
3. DEZ Jacques.- 1967.- Le Vakinankaratra - esquisse d'une histoire générale — Bulletin de Madagascar, n° 236, pp. 657-702.
4. FAUROUX E..- 1970.- Le royaume d'Ambohidranandriana — Taloha 3, Musée d'Art et d'Archéologie, pp. 55-83.
5. MARCHAL J.Y.- 1967.- Contribution à l'étude historique du Vakinankaratra. Evolution du peuplement dans la cuvette d'Ambohimanambola, sous-préfecture de Betafo - Bulletin de Madagascar, n° 250, pp. 241-280.
6. RATSIMBAZAFIMAHEFA.- 1971.- Le Fisakana : archéologie et couches culturelles. Tananarive : Musée d'Art et d'Archéologie.- (Coll. Travaux et Documents IX).
7. RASAMUEL David.- 1979.- Traditions orales et archéologie de la Basse Sahatrendrika. Etude de sources concernant le peuplement. Tananarive : Musée d'Art et d'Archéologie. Centre d'Art et d'Archéologie Tananarive (coll. Travaux et Documents XIX).
8. CALLET R.P.- 1908.- Tantara ny Andriana eto Madagascar. Documents historiques d'après les manuscrits malgaches - Ouvrage réédité par la colonie avec le concours de l'Académie Malgache. Tananarive, Imprimerie officielle.
9. DUBOIS H.M.- 1938.- Monographie du Betsileo (Madagascar). - Paris .- (Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnographie).
10. Il faut cependant signaler un rapport de terrain entrepris en 1975, mais qui n'a abouti à aucune publication. RAMINOSOA N. rapport de mission : recherche d'organisation sociale des Vakinankaratra (Madagascar), Asie du Sud-Est et Monde Insulindien CNRS/EHESS, Vol. VII, n° 4, 1976.
11. Foiben-Taosaritany : la dénomination de l'Institut Géographique National, depuis sa nationalisation après 1972.
12. JOUANNETAUD.- 1900.- Notes sur l'histoire du Vakinankaratra.- In Notes. Reconnaissances et explorations, Tananarive.
13. MAYEUR N.- 1913.- Voyage dans le Sud et dans l'intérieur des terres et particulièrement au pays d'Hancove. Bulletin de l'Académie Malgache, XII, tome 1, Tananarive 1913.
- Voyage au pays d'Hancove. Bulletin de l'Académie Malgache, XII, Imprimerie officielle, Tananarive, tome 1, pp. 14-48.
14. CALLET R.P.- 1908.- Tantara ny Andriana eto Madagasikara — Documents historiques d'après les manuscrits malgaches, ouvrage réédité par la colonie avec le concours de l'Académie Malgache. Imprimerie officielle.
15. ANDRIAMBELOMASINA : souverain merina qui a régné vers la fin du XVII^e siècle selon la chronologie de A. Délivré : Histoire des rois d'Imerina. Interprétation d'une tradition orale Klinckstieck
16. Souverain merina ayant régné vers la fin du XVIII^e siècle et au début du XXI^e siècle.
17. DUBOIS.- 1938.- Monographie des Betsileo, Université de Paris, Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, XXXIX, 1938, p. 10.

18. DUBOIS I bid p. 230.
19. DEZ Jacques.- Le Vakinankaratra. Esquisse d'une histoire régionale. Bulletin de Madagascar, 256. Septembre - Imprimerie Nationale - Antananarivo.
20. MILLE Adrien.- 1970.- Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien. Travaux et Documents II, Musée d'Art et d'Archéologie - Tananarive - p. 52.
21. MILLE Adrien I bid.- p. 50.
22. WRIGHT Henry, KUS Susan.- Reconnaissances archéologiques dans le centre de l'Imerina, Taloha 7, Musée d'Art et d'Archéologie, traduit par P. VERIN, pp. 19-47.

BIBLIOGRAPHIE ANNEXE

- CHAPUS G.S., RATSIMBA E.- Histoire des Rois - Traduction du Tantara ny Andriana du R.P. CALLET, Académie Malgache, Tananarive, 4 vol. : pp.824-910.
- CHEVALIER R.- La photographie ancienne, Collection U2, Armand Colin, Paris.- 233 p., 4è figure.
- DELIVRE A.- L'histoire des rois d'Imerina. Interprétation d'une tradition orale, Klinc-kieck, Paris ; 447 p. 24 fig.
- DESCHAMPS Hubert.- Histoire de Madagascar, Berger Levrault, Collection Mondes d'Outre-Mer, série Histoire, Paris.- 358 p., 13 cartes, 31 photocopies.
- FONTOYNONT, RAOMANDAHY E.- Les Andriana du Vakinankaratra.- In Bulletin de l'Académie Malgache, tome XXIII, Tananarive, pp., 33-56.
- MOBEL C.A.- Introduction à l'archéologie.- François Maspéro, Textes à l'appui, Paris.- 260 p., 46 fig.
- SAVARON C.- Les Andriana Betsileo (VakinAnkaratra).- In Bulletin de l'Académie Malgache, tome XXIII, Tananarive.- pp. 57-64.
- STEFANY S.- Fondation du royaume de Vakinankaratra, récits historiques.- Imprimerie du Progrès - Tananarive.- 23 p.
- VERIN Pierre.- L'ancienne civilisation de l'Isandra, avec la collaboration de BATTISTINI R. & de CHABOUIS.- In Annales de l'Université de Madagascar, série Lettres et Sciences Humaines, Taloha 1, Tananarive.- pp. 249-285.
- WRIGHT Henry.- Observations sur l'évolution de la céramique traditionnelle en Imerina Centrale. Traduit par DOMENICHINI (J.P.) In Taloha 8, Musée d'Art et d'Archéologie, Tananarive.- pp. 7-28.

INVENTAIRE DES SITES

SITE	A	B	C	D	E	F	G	H
MARIRANO	677,2/484	1385 m	Ouest	Circulaire	-	1	-	-
ANTSONGONDRADRENAVA	676/463,3	1355 m	Nord-Est/Sud	Polygonal	-	3	Int	-
AMBOHITRANDRIANA	676,8/463	1380 m	Nord-Est	Ovale	-	1	-	-
AMBOHIPIARY	675,3/462,5	1440 m	Ouest/Nord-Est	Polygonal	-	2	-	-
BEFARITRA	675,3/461,5	1507 m	Est	Polygonal	-	1	Int	Vatex
MAHARIVO	462,5/674,8	1450 m	Sud-Est/Nord	Polygonal	-	3	Int	Vatex
VOHIBE	462,9/674,3	1400 m	Ouest-Est	Circulaire	-	1	Ext	-
VOHITRARENA	462,1/672,3	1475 m	Est	Polygonal	S	2	-	-
ANDROKOROKO	462,2/672,8	1425 m	Est	Circulaire	-	1	-	Vatex
MANJAKA	462,3/672	1525 m	Ouest-Sud	Polygonal	-	2	Ext	Vatex
AMBOHIPONANA	463 /671,5	1340 m	Sud-Ouest	Circulaire	S	1	Int	-
AMBOHIJAFY	462 /671	1500 m	Est	Circulaire	-	1	-	-
AMBOHIMARINA	462,2/670	1500 m	Est	Circulaire	-	1	-	-
ANTSOHAMAINA	463,6/669,3	1523 m	Sud	Circulaire	-	1	-	-
IANDRANA	463,6/669,2	1550 m	Nord-Ouest	Polygonal	-	2	-	-
AMBATOFOOTSY	464,5/669,1	1475 m	Est	Circulaire	-	1	-	-
MANGAIKA	464,4/669	1500 m	Est	Polygonal	-	1	-	-

SITE	A	B	C	D	E	F	G	H
IANDRANARIVO	464.6/668.9	1375 m	Ouest	Circulaire	P	1	Int	-
IVOHIMANOMBO	462.7/669	1525 m	Ouest	Circulaire	-	1	Ext	-
FANDRENARIVO	464.5/676.2	1385 m	Ouest	Ovale	-	1	-	-
ANKADIBE	465.1/675.7	1400 m	Ouest	Circulaire	-	1	Ex	-
MAHATSANDA	465.7/675	1475 m	Ouest	Circulaire	-	1	Ex	-
IVATO	464.8/675.3	1375 m	Ouest	Circulaire	-	1	Ex	-
AMBOHIMANANDRIANA	465.5/674.4	1500 m	Ouest	Circulaire	P	2	Int	-
TSIRESY	464.7/673.9	1375 m	Ouest	Circulaire	-	1	-	-
AMBOHIPAHANA	465.3/672.4	1500 m	Nord-Ouest	Polygonal	-	7	Int	-
VOHIPENO	466 /672.3	1600 m	Nord-Ouest	Circulaire	-	2	Ext	-
MAHAZOARIVO	463.8/672	1425 m	Nord-Ouest	Circulaire	-	1	-	-
AMBOHIMANA IKY	465 /671.8	1400 m	Nord-Est	Circulaire	-	1	-	Vatint
AMBOHITRAIVO	465.6/671.3	1400 m	Ouest	Circulaire	-	1	-	-
MANANJARA	465:7/671.2	1400 m	Nord-Ouest	Circulaire	-	1	-	-
AMBATOHARANANA	465.6/670.9	1400 m	-	Circulaire	-	Murette de pierres	Parcs à bœufs	-
IFIHINA	466 /670.8	1400 m	Ouest	Circulaire	-	1	-	-
AMBOHIMIRARY	465.9 /669.2	1375 m	Ouest	Circulaire	-	1	Int Mad	ruines XIX ^e
MAHAVOKY	466 /669.2	1375 m	Ouest	Circulaire	SP	1	-	-

SITE	A	B	C	D	E	F	G	H
VOHITRARIVO	467.1/668	Ouest	1500 m	Polygonal	-	1	Int	-
AMBATOFIHENENANA	466.8/667.8	Ouest	1375 m	Circulaire	-	1	Int	Vatint
AMBALAFENO	466.8/667	Ouest	1375 m	Circulaire	-	1	-	-
AMBOHIMANTRA	467.8/665.3	Ouest	1575 m	Circulaire	-	2	Int/Ext	-
ANKARIMANANA	467.6/665.6	Ouest	1425 m	Circulaire	-	2	Ext	-
ANKARINA	467.2/664.4	Ouest	1400 m	Circulaire	-	1	Ext	-
IFOSA	468 /664.8	Sud-Est	1500 m	Polygone	-	1	Ext	-
ANTAMBOHO	467.3/664.3	Ouest	1400 m	Circulaire	-	1	Ext	-
AMBOHIBARY II	467.4/663.6	Ouest	1400 m	Circulaire	-	2	Ext	-
AMBOHITRINIARIVO	467.2/663.1	Nord-Ouest	1375 m	Polygonal	SP	2	Int	-
TSARAHOTANANA	468.4/661.8	Ouest/Est	1500 m	Polygonal	-	3 JU ME LES	Int	-
AMBOHITRAMBONY	468.2/661.7	Ouest	1475 m	Circulaire	-	1	-	-
AMBOHINAHORINA	467.9	Ouest	1425 m	Circulaire	P	1	Int	-
AMBOHITSOA	468.3/660.5	Ouest	1500 m	Polygone	-	1	Int	-
AMBONIRIANA	468.2/660.3	Ouest	1425 m	Circulaire	P	1	Int	-
ANDROIMAINTY	468.2/660.1	Ouest	1425 m	Circulaire	S	1	Int	-

SITE	A	B	C	D	E	F	G	H
AMBOHIMANJAKA	466.5/668.8	1575 m	Ouest	Circulaire	-	2	Int	Vatint
AMBALAHAMBANA	464.5/668.3	1375 m	Est	Circulaire	-	1	Ext	-
ANDRANOMALAZA	464.9/669.2	1450 m	Est	Polygonal	-	2	Ext	-
ANDRANORAIKITA	465.6/667.7	1475 m	Est	Polygonal	-	2	Ex	-
MAHAZOARIVO	465 / 672.5	1425 m	Est	Circulaire	-	1	Ex	-
VOHIMASINA	465.2/664.1	1625 m	Ouest	Circulaire	-	Naturel	Ex/Int	Vatex
AMBOHIMANARIVO	466.3/664.2	1450 m	Est	Circulaire	-	1	Ext	-
FALIVAHINY	466.3/663.6	1475 m	Est	Circulaire	-	1	Ext	-
AMBATOLAHY	466.8/663	1450 m	Est	Circulaire	-	1	Ext	Vatex
AMBOHIPALEHA	463 1/660.8	1425 m	Ouest	Circulaire	S	1	Ext	-
SAHAMALOLA 1	464.7 / 659.8	1300 m	Nord-Ouest	Circulaire	-	2	Ext	-
SAHAMALOLA 2	465.5 / 659.8	1250 m	Ouest	Circulaire	-	2	Ext	-
ANTSALOTRA	465.3 / 659	1575 m	Ouest	Circulaire	-	1	Int	-
AMBOHITSIANGALARINA	467.2/660.2	1375 m	Nord	Circulaire	S	1	Int	-
AMBOHITRAMBONY (TALAVIANA)	467.5	1515 m	Nord-Ouest	Circulaire	-	1	Ext	-

LEGENDE :

A = Coordonnées

E = S : silo à riz

Tombes Ex = à l'extérieur du site

B = Altitude

P : parc à bœuf

Tombes Int = à l'intérieur du site

C = Ouverture

F = Nombre de fossés

Vatint = vatolahy à l'intérieur du site

D = Forme

G = Tombes

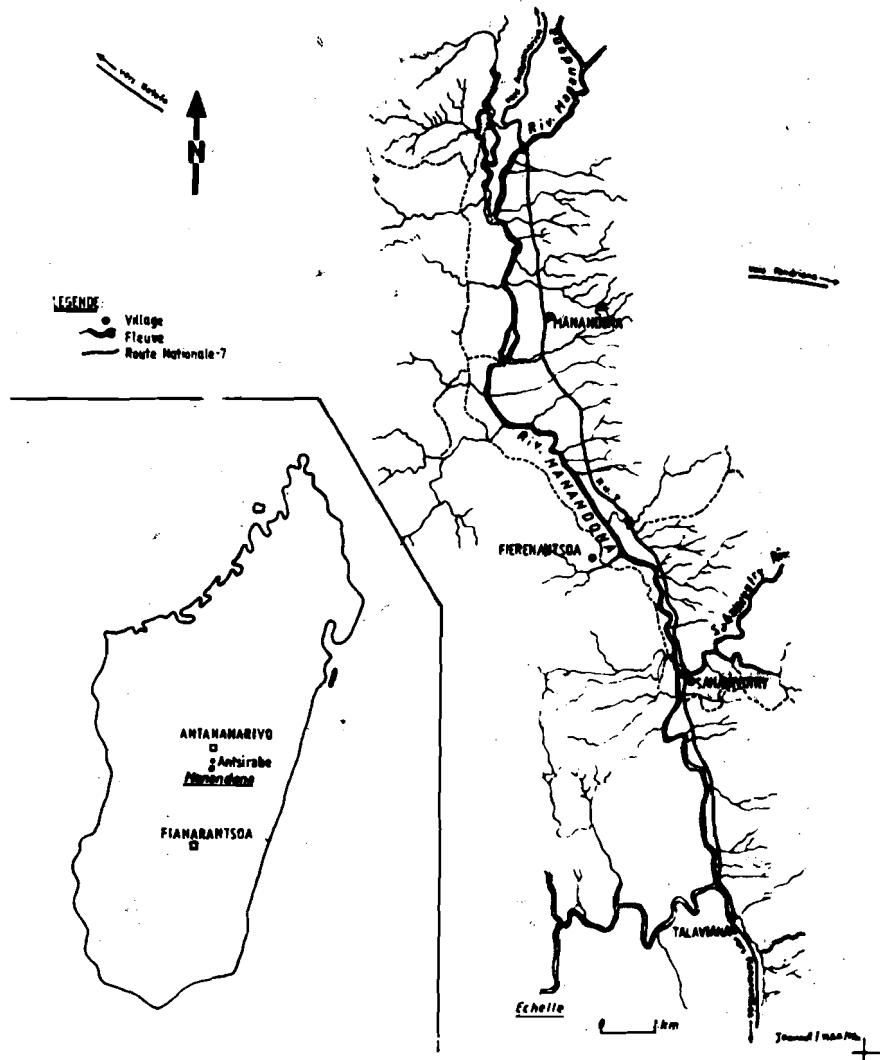
Vatex = vatolahy à l'extérieur du site

H = Eléments archéologiques

PLANCHES

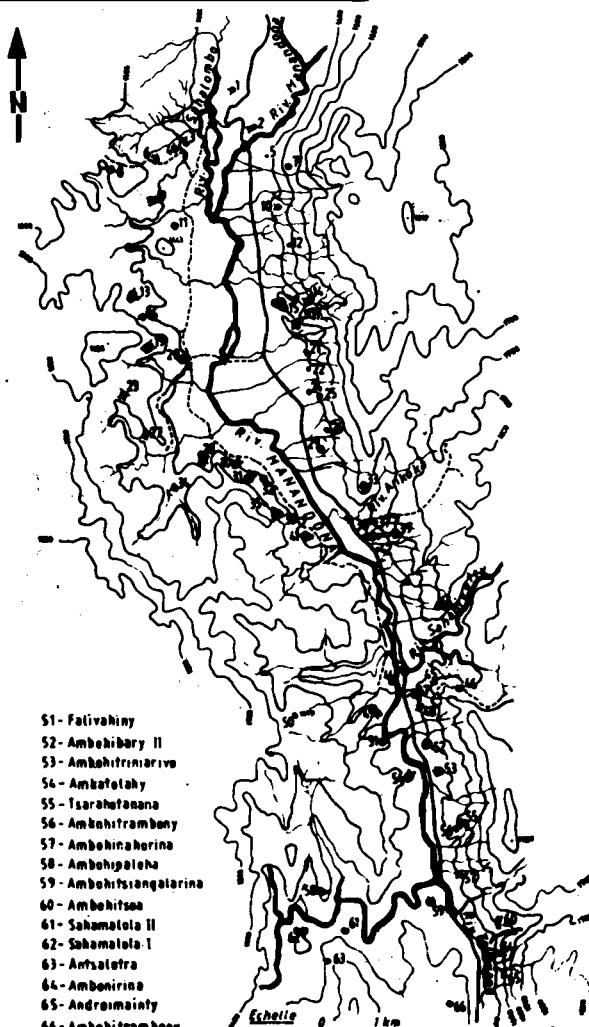
PLANCHE I	Localisation de MANANDONA
PLANCHE II	Sites archéologiques de MANANDONA
PLANCHES III-III ^{bis}	Altitudes et Forme des sites
PLANCHE IV-V	Coupe de position de site
PLANCHE VI	Céramique d'AMBOHIPAHANA
PLANCHE VII	Céramique d'AMBOHIMANJAKA
PLANCHE VIII	Céramique d'AMBOHITSOA
PLANCHE IX	Céramique d'AMBOHIMANAÏKY
PLANCHE X	Céramique de VOHITRARENA
PLANCHE XI	Céramique de MANGAIKA
PLANCHE XII	Céramique d'AMBOHIPONANA
PLANCHE XIII	Céramique d'ANDRANOMALAZA
PLANCHE XIV	Céramique de IANDRANARIVO
PLANCHE XV	Céramique d'ANDRANORAÏKITRA

LOCALISATION DE MANANDONA

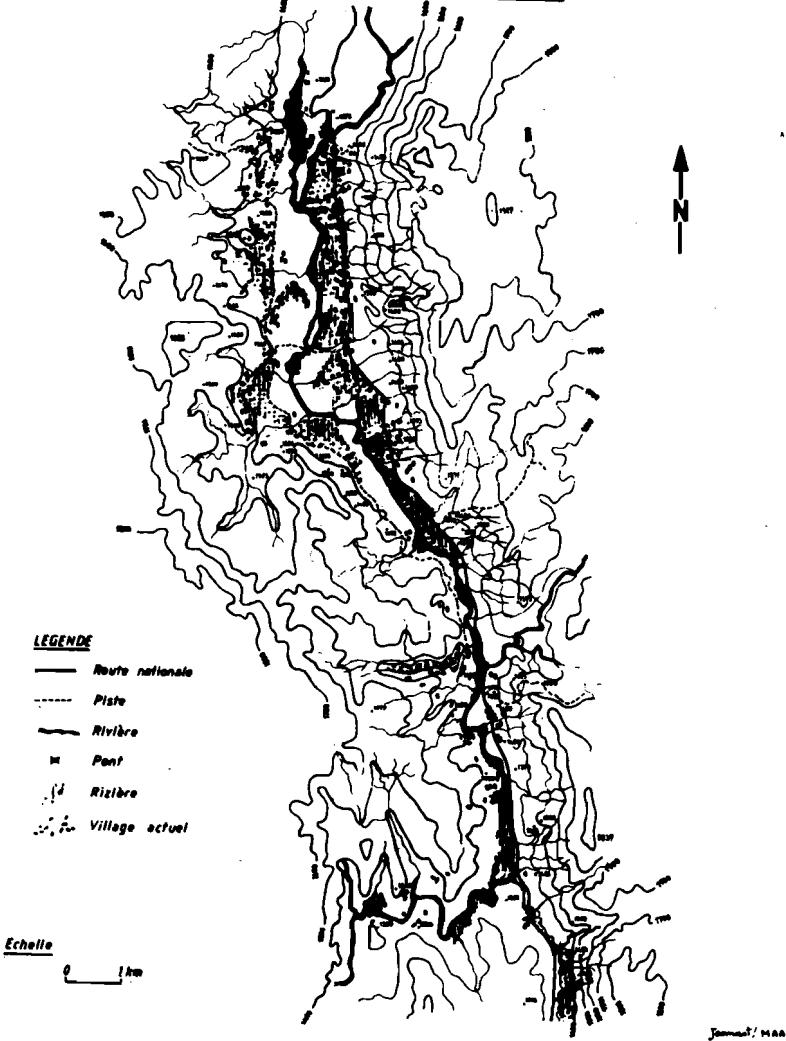


SITES ARCHEOLOGIQUES DE MANANDONA

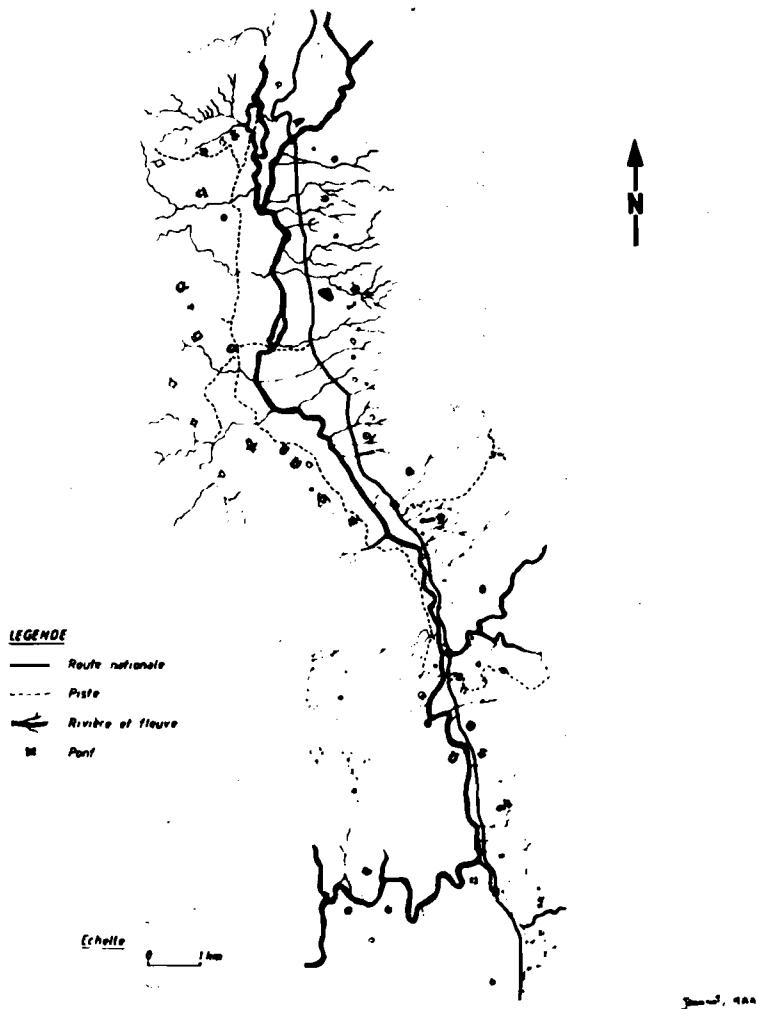
- 1 - Marirano
- 2 - Fandrenarivo
- 3 - Antsangondrenana
- 4 - Ambohitrandriana
- 5 - Ankadibe
- 6 - Ambokipiry
- 7 - Mahatsanda
- 8 - Befaritra
- 9 - Maharivo
- 10 - Ambekimanandrana
- 11 - Ivohibé
- 12 - Tsiresy
- 13 - Vohtirarena
- 14 - Vohipeno
- 15 - Ambekipeno
- 16 - Androkoroko
- 17 - Mahazoarivo
- 18 - Ambohimanaiky
- 19 - Manjaka
- 20 - Ambekiponana
- 21 - Ambekitrainive
- 22 - Mananjara
- 23 - Ambekijaty
- 24 - Ambefokarana
- 25 - Ifigina
- 26 - Ambekimiriny
- 27 - Ambekimarina
- 28 - Antsohamaina
- 29 - Mahaveky
- 30 - Ambafotsy
- 31 - Mangalao
- 32 - Landranarivo
- 33 - Ambekimananjaka
- 34 - Ivohimamombo
- 35 - Ambalakambana
- 36 - Andrananalaiza
- 37 - Ambekimarenitra
- 38 - Ambafomanty
- 39 - Vohtirarivo
- 40 - Ambatofihenanana
- 41 - Andranoraisitra
- 42 - Ambatafena
- 43 - Ambekirmanitra
- 44 - Mahazoarivo
- 45 - Ankaranamanana
- 46 - Ifosa
- 47 - Ankarina
- 48 - Antambaho
- 49 - Ambekimacarivo
- 50 - Vohimasina



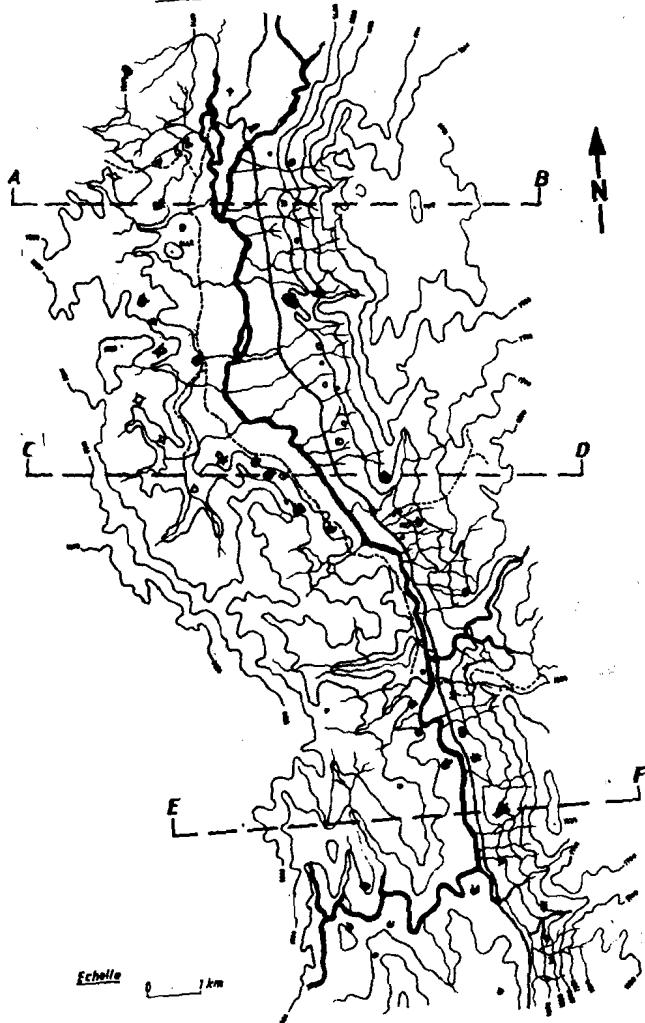
MANANDONA : altitude des sites



MANANDONA : forme des sites

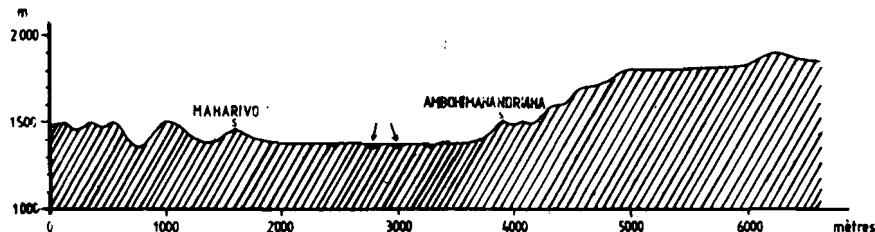


COUPE DE POSITION DE SITE

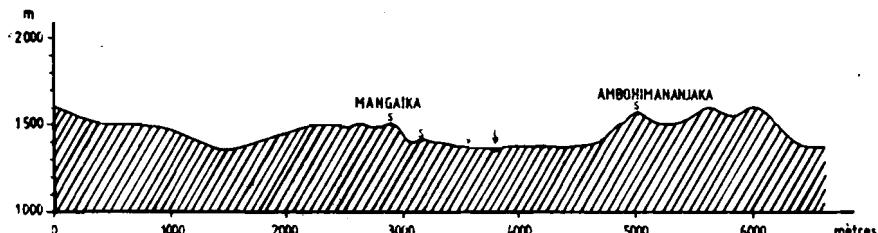


(59%)

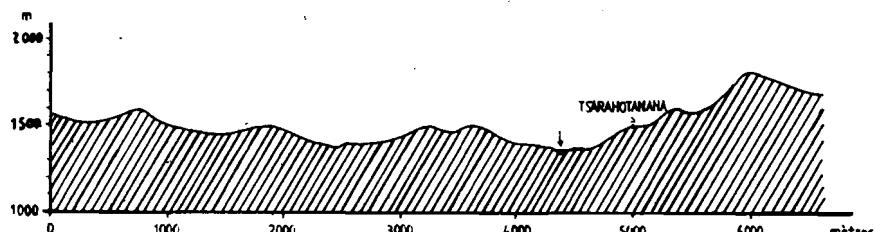
C O U P E A - B



C O U P E C - D



C O U P E E - F



LEGENDE

S Site
↓ Fleuve MANANDONA

Nbo-Jeanneff / 4-44

Site d'Ambohipahana
y = 672.4 — x = 465.3



MDNA / APA

82-3-1

**0
cm**

MDNA/APA-82-3-1

Récipient à col éversé, intérieur graphité

Diamètre du bord : 16 cm

Epaisseur : 7 mm

Dégraissant : sable moyen - rugueux



MDNA / APA

82-3-2

**0
cm**

MDNA/APA-82-3-2

Récipient intérieur et extérieur graphités

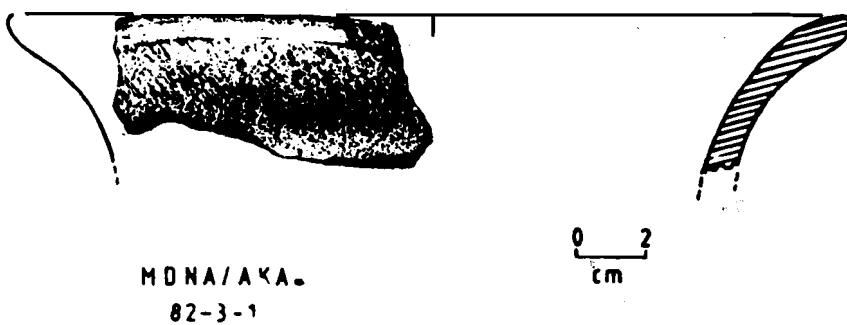
Décor incisé

Diamètre du bord : 18 cm

Epaisseur : 6 mm

Dégraissant : sable moyen - lisse

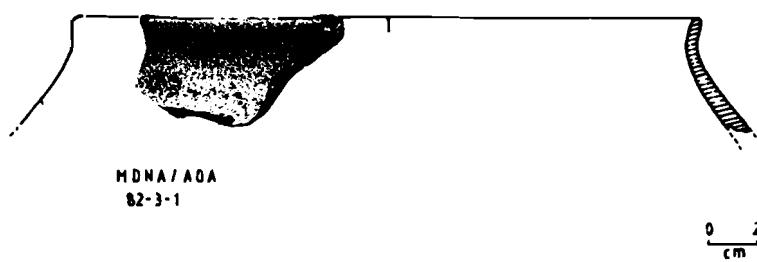
Site d'Ambohimanjaka
y = 668.8 - x = 466.5



MDNA/AKA-
82-3-1

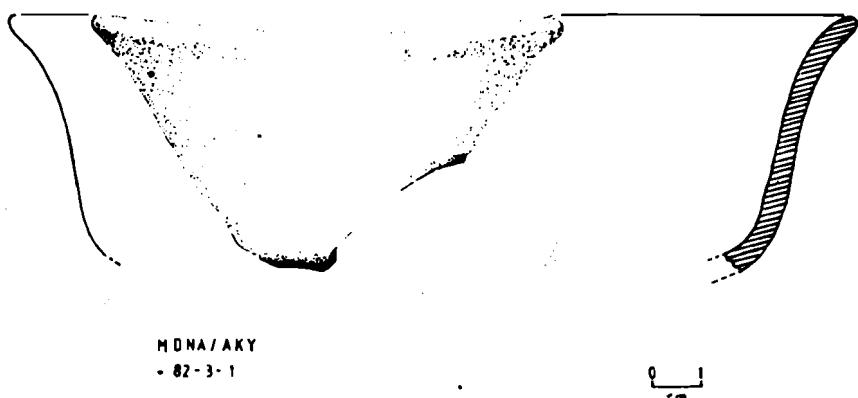
MDNA/AKA-82-3-1
Récipient à col éversé
Diamètre du bord : 24 cm
Epaisseur : 10 mm
Dégraissant : sable moyen - rugueux

Site d'Ambohitsoa
 $y = 660,5 - x = 468,3$



MDNA/ADA-82-3-1
Récipient à col bas, intérieur et extérieur graphités
Diamètre du bord : 24,8 cm
Epaisseur : 7 mm
Dégraissant : sable moyen - rugueux

Site d'Ambohimanaiky
y = 671.8 — x = 465



MDNA/AKY

- 82-3-1

**0
cm**

MDNA/AKY-82-3-1
Bol à intérieur et extérieur graphités
Diamètre du bord : 16,5 cm
Epaisseur : 5 mm
Dégraissant : sable fin - lisse

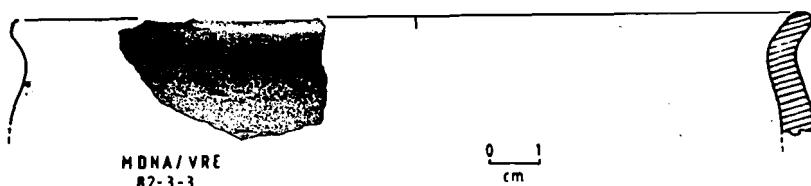
Site de Vohitrarena
 $y = 672,3 - x = 462,1$



MDNA/VRE-82-3-1
Récipient à col éversé
Diamètre du bord : 16 cm
Epaisseur : 6 mm
Dégraissant : sable moyen — lisse



MDNA/VRE-82-3-2
Récipient à col éversé
Diamètre du bord : 16,6 cm
Epaisseur : 6 mm
Dégraissant : sable moyen — rugueux



MDNA/VRE-82-3-3
Récipient à col éversé, intérieur et extérieur graphités
Diamètre du bord : 15 cm
Epaisseur : 6 mm
Dégraissant : sable fin — lisse



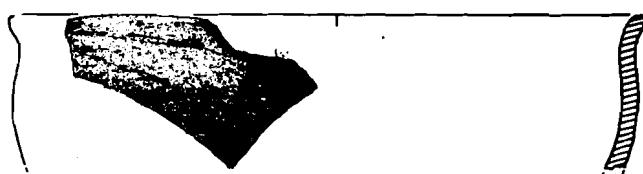
MDNA/VRE
82-3-4

0 1
cm

MDNA/VRE-82-3-4
Fond de récipient ? Intérieur graphité

Epaisseur : 11 mm

Dégraissant : sable moyen — rugueux



MDNA/VRE
82-3-5

0 2
cm

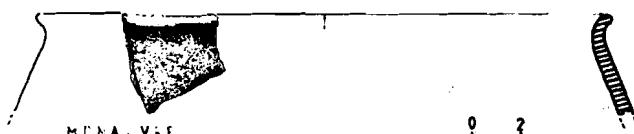
MDNA/VRE-82-3-5

Récipient à col éversé

Diamètre du bord : 24 cm

Epaisseur : 7 mm

Dégraissant : sable moyen — rugueux



MDNA/VRE
82-3-6

0 3
cm

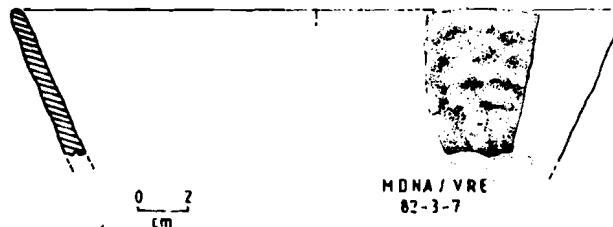
MDNA/VRE-82-3-6

Récipient à col éversé, lèvre intérieure graphitée

Diamètre du bord : 22 cm

Epaisseur : 6 mm

Dégraissant : sable moyen — rugueux



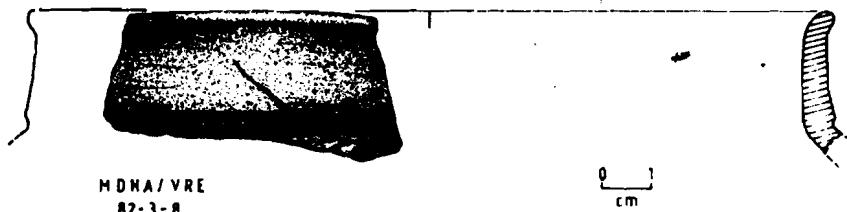
MDNA/VRE-82-3-7

Récipient éversé sans col

Diamètre du bord : 24 cm

Epaisseur : 7 mm

Dégraissant : sable moyen — rugueux



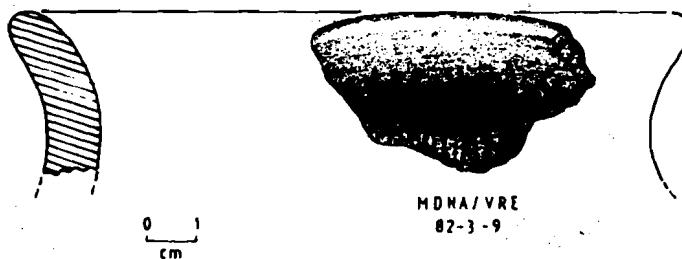
MDNA/VRE-82-3-8

Récipient à col éversé

Diamètre du bord : 16 cm

Epaisseur : 6 mm

Dégraissant : sable moyen — rugueux



MDNA/VRE-82-3-9

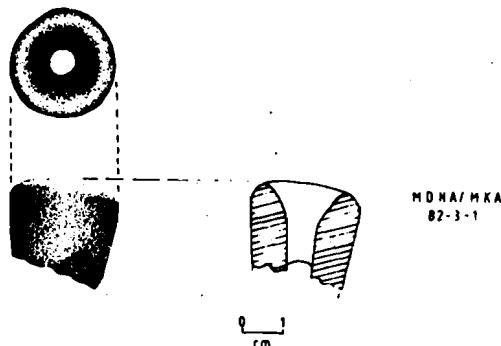
Récipient à col éversé

Diamètre du bord : 12,5 cm

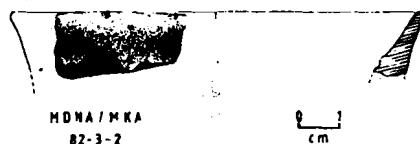
Epaisseur : 11 mm

Dégraissant : sable moyen — lisse

Site de Mangaika
 $y = 669$ — $x = 464.5$



MDNA/MKA-82-3-2
Récipient à extérieur graphité
Diamètre du bord : 10 cm
Epaisseur : 10 mm
Dégraissant : sable moyen — lisse



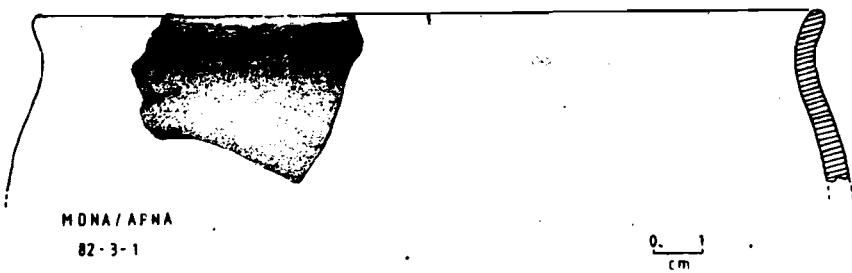
MDNA/MKA-82-3-1
Elément de préhension
Diamètre : 2,5 cm
Epaisseur : 10 mm
Dégraissant : sable moyen — rugueux



MDNA/MKA-82-3-3—
Récipient à intérieur graphité
Diamètre du bord : 18 cm
Epaisseur : 11mm
Dégraissant : sable moyen — rugueux

Site d'Ambohiponana

$$y = 671,5 / x = 463$$



MDNA/APNA
82-3-1

0
cm

MDNA/APNA-82-3-1
Récipient à col éversé, graphité
Diamètre du bord : 16 cm
Epaisseur : 6 mm
Dégraissant : sable fin — lisse



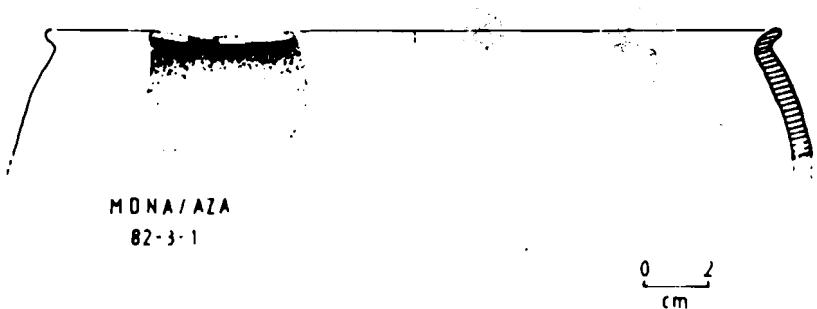
MDNA/APNA
82-3-2

0
cm

MDNA/APNA-82-3-2
Pied avec engobe graphité
Diamètre de base : 7 cm
Dégraissant : moyen — lisse

Photo J. M. D. / R. C.

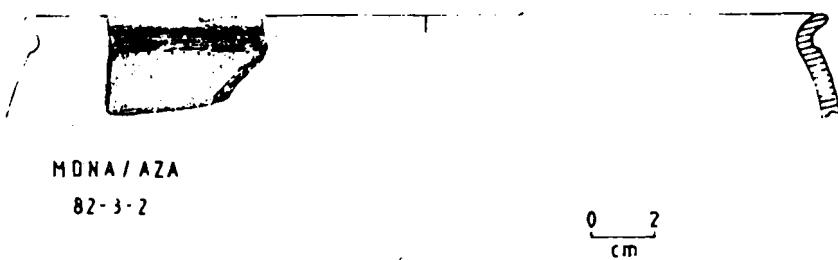
Site d'Andranomalaza
y = 669.2 - x = 464 9



**MDNA/AZA
82-3-1**

0 2
cm

MDNA/AZA - 82 - 3 - 1
Récipient à col éversé, extérieur graphité
Diamètre du bord : 22 cm
Epaisseur : 6 mm
Dégraissant : sable moyen — lisse



**MDNA/AZA
82-3-2**

0 2
cm

MDNA/AZA—82—3—2
Récipient à col éversé
Diamètre du bord : 24 cm
Epaisseur : 6 mm
Dégraissant : sable moyen — rugueux

Site d'landranarivo
 $y = 668.9 - x = 464.6$



MDNA/IVO
82-3-1

MDNA/IVO-82-3-1

Récipient à bord avec épaisseur intérieure, décorée et graphitée

Diamètre du bord : 14 cm

Epaisseur : 6 mm

Dégraissant : sable moyen — rugueux



MDNA/IVO
82-3-2

MDNA/IVO-82-3-2

Récipient à col éversé, intérieur graphité

Diamètre du bord : 18 cm

Epaisseur : 7 mm

Dégraissant : sable moyen — rugueux



MDNA/IVO
82-3-3

MDNA/IVO-82-3-3

Récipient à col éversé, intérieur et extérieur graphités

Diamètre du bord : 14 cm

Epaisseur : 8 mm

Dégraissant : sable moyen — lisse



MDNA/IVO
82-3-4

MDNA/IVO-82-3-4

Récipient à col évasé, intérieur graphité

Diamètre du bord : 24 cm

Epaisseur : 7 mm

Dégraissant : sable moyen — rugueux



MDNA/IVO
82-3-5

MDNA/IVO-82-3-5

Elément de préhension

Epaisseur du corps: 8 mm

Dégraissant : sable moyen — rugueux

Site d'Andranoraikitra
y = 667.7 --- x = 465.6



MDNA/AIK
82-3-1

0
cm

MDNA/AIK-82-3-1
Récipient à décor bourréé
Diamètre du bord : 16,5 cm
Epaisseur : 7 mm
Dégraissant : sable moyen — rugueux

NOTE SUR LA FOUILLE D'UNE TOMBE DECOUVERTE A ILAFY

Solo RAKOTOVOLOLONA

La civilisation malgache accorde aux ancêtres une place importante qui est évidente à chaque temps fort de la vie de la société. En revanche, on connaît moins les coutumes funéraires d'ensevelissement, sauf peut-être sur les côtes Nord où des sépultures ont été décrites par Gaudébout et Vernier à Vohémar (1941), Charles Poirier à Nosy Manja et Nosy Lolo, Vérin à Kingany et au plateau des tombes à Mahajanga (Vérin 1975).

Sur les Hautes Terres, on dispose des travaux de Decary (1951), de Lebras (1971) et des mentions éparses de découvertes faites par Mille (1971) et Vérin au Betsileo, mais en raison de la vénération que les Malgaches portent aux lieux où reposent les ancêtres, aucune fouille délibérée n'avait été jusqu'ici réellement effectuée.

En 1979, Le Ministère de la Culture et de l'Art Révolutionnaires fit part au Musée d'Art et d'Archéologie de la découverte, à Ilafy, d'une tombe qui aurait pu être celle d'un compagnon du roi Andrianampoinimerina. Une investigation appropriée fut alors entreprise, toutefois aucun élément définitif sur l'identité de l'ancêtre n'a pu, à cette occasion, être retrouvé.

La description qui va suivre apporte toutefois des éléments nouveaux sur les anciens modes d'ensevelissement.

Localisation de la tombe

La tombe que nous avons fouillée se trouve à proximité du village d'Ilafy, une petite agglomération située à 10 Km Nord-Est de la ville d'Antananarivo (Fig. 1). Ce village est célèbre depuis des temps reculés, car il a été un haut-lieu de l'histoire de l'ancien royaume merina. Mais malgré la célébrité du site, la tombe qui a fait l'objet de nos investigations était jusqu'ici quasiment inconnue et sans maître, bien que celle-ci se trouve à environ 100 mètres à l'Est du *tambohon-dRainikambana* (1), dont les occupants actuels affirment être les véritables originaires de l'endroit. Ces gens du lieu ignorent même le nom de la personne qui y est ensevelie, et il n'existe que des traditions floues et incohérentes à propos de cette sépulture.

Par rapport au site principal d'Ilafy, la tombe est construite à l'Ouest et à l'extérieur des fossés qui entourent le village. Traditionnellement, les anciens villages des Hautes Terres malgaches étaient entourés d'un ou

⁽¹⁾ D'après le « Firaketana ny Fiteny sy ny zavatra malagasy », 1952. Ce compagnon du roi est enseveli à l'Est de cette propriété dite « Tambohon-dRainikambana ».

ILAFY
 (Carte de localisation)

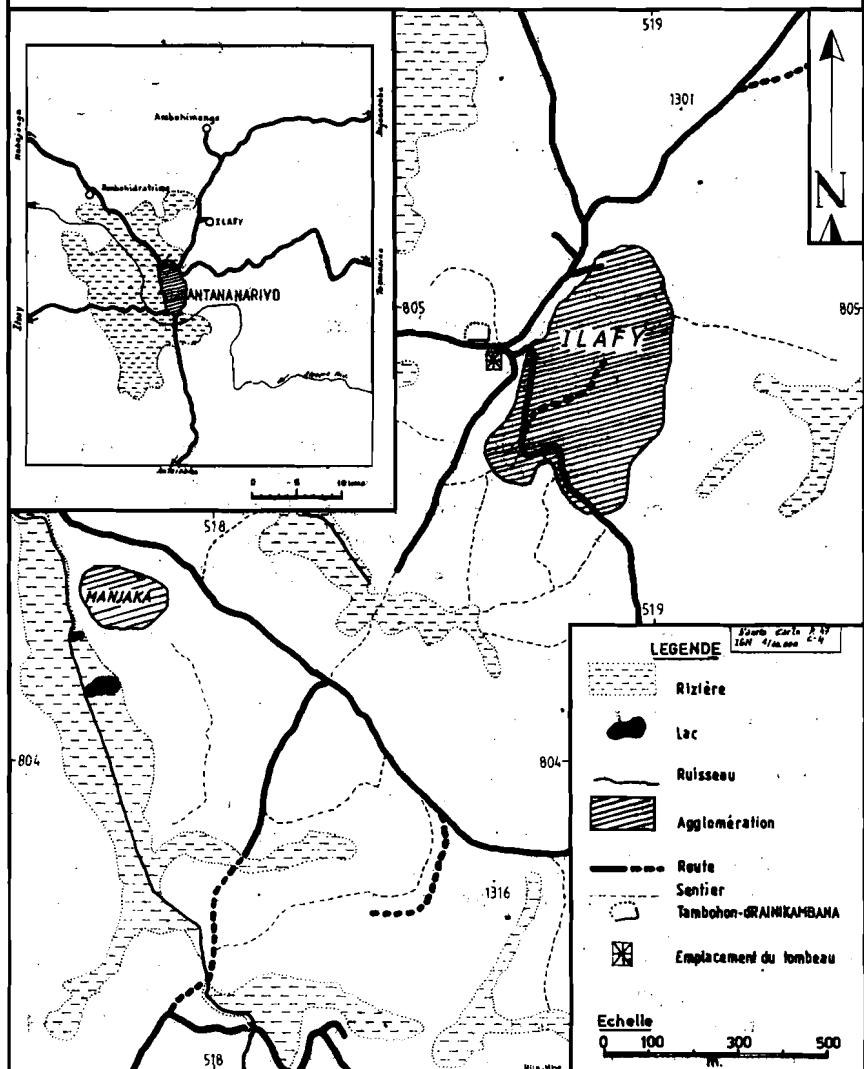


Figure 1

plusieurs fossés (*hadivory*) qui servaient de fortification défensive. A cette époque, en raison de l'attachement aux ancêtres leurs descendants construisaient les tombes plutôt dans l'enceinte même du village (Mille 1971).

Or, nous nous trouvons dans ce cas devant une tombe qui se situe hors de cette enceinte de fossés. Un aperçu succinct sur la conception et le partage de l'espace suivant les formules anciennes nous permettra d'avancer une hypothèse sur la signification de cet emplacement.

J.C. Hébert (juin 1965) a fait une étude sur ce partage traditionnel de l'espace qui peut se résumer ainsi :

Le Nord symbolise la puissance, l'autorité et l'honneur. L'Est représente le Sacré, réservé à Dieu et aux ancêtres (surtout le Nord-Est). Le Sud, opposé au Nord, appartient aux humbles, aux soumis et aux sujets. Enfin, « l'Ouest est le côté de l'impur, du profane, opposé à l'Est sacré... C'est à l'Ouest que se tiennent les esclaves... : C'est de l'Ouest que viennent les miasmes, les forces maléfiques ; au contraire, le bénéfique vient de l'Est ».

Cette situation de la tombe à l'extérieur des fossés et du côté Ouest nous amène à penser que cette sépulture pourrait bien contenir la dépouille d'une personne qui était d'un rang social inférieur (ou dégradé), sans bien sûr qu'une certitude puisse être affirmée. D'autres indices vont corroborer cette hypothèse.

Les traditions sont nombreuses concernant des personnes qui apparteniaient de leur vivant aux ordres *Hova* ou *Andriana* et qui, ayant commis une faute grave, entraînant l'épreuve du *tangena* (2), furent exclues du tombeau ancestral après l'épreuve fatale. Si le corps du condamné n'était pas abandonné aux chiens, il était ordinairement enseveli en cachette par la famille, hors de l'enceinte du village.

Aspect extérieur de la tombe

A en juger par l'aspect extérieur de la sépulture, bien peu se douteraient de l'existence d'une tombe à l'endroit où elle a été édifiée. Elle est en effet complètement ensevelie sous la broussaille d'agaves, de hautes herbes et d'arbustes épineux. Cet abandon constitue là aussi un indice d'isolement social.

Topographiquement, le haut de la tombe est au niveau de la zone environnante. On ne peut distinguer ni le petit monticule, ni l'architecture de pierres qui indiquent habituellement un tombéau ou un monument funéraire. Aucune pierre levée n'est visible.

Ce sont donc des travaux de terrassement faits par les propriétaires actuels du terrain qui, seuls, ont pu révéler l'existence du site.

(2) Sur cette ancienne ordalie, voir Decary (1951) dans son livre : « Mœurs et coutumes des Malgaches ».

Après avoir débroussaillé la zone superficielle que pouvait occuper la tombe, nous avons remarqué la présence d'un trou de 10 cm d'ouverture. La terre qui recouvrait la tombe a dû être déblayée afin de localiser la dalle de pierre (*rangolahy*) qui pouvait servir de toit au caveau. En effet, après avoir décapé 30 cm de terre, la surface de ce *rangolahy* est apparue. Elle était fendue en deux, fente que nous avons d'abord cru être la conséquence du choc produit par un bulldozer qui avait fait le terrassement initial. C'est plus tard que nous avons remarqué les traces de burin de taille qui s'alignaient le long de la fente. Cinq traces apparaissaient nettement. Des personnes qui assistaient à la fouille affirmaient que cette dalle était intacte il y a 40 ans.

Serait-ce l'aspect massif de la dalle qui aurait incité les tailleurs de pierre à la récupérer ou bien des gens malveillants qui auraient essayé de violer la tombe dans le but de prélever ce qui devait s'y trouver ? Les habitants sont restés muets sur ce sujet.

La dalle de pierre, lorsqu'elle était intacte, se présentait sous la forme d'un bouclier, plus ou moins circulaire de 1,20 m de rayon aux bords amincis. L'épaisseur des bords vers le centre variant de 5 à 25 cm. La surface bombée favorisait le ruissellement des eaux de pluie qui auraient pu s'infiltrer.

Une fois cette plaque de granite soulevée, l'intérieur du caveau révéla un fait inhabituel.

L'intérieur du caveau

Le corps n'était pas immédiatement au contact de la dalle. Nous avons trouvé la chambre funéraire remplie de terre jusqu'à 32 cm du bord. Cette terre contenait des cailloux, des racines en décomposition, ainsi que différents débris accumulés par les rongeurs. Sur les côtés, quatre plaques de pierres disposées verticalement constituaient les parois de la chambre funéraire, leurs épaisseurs variant entre 11 cm et 23 cm. Le caveau, de forme parallélépipédique, présentait donc les dimensions suivantes : long. 1,68 m et larg. 0,80 m. La profondeur ne sera connue qu'à la fin de la fouille.

Un bloc de pierre, haut d'une trentaine de centimètres, était accolé à la paroi Ouest. Il avait été intentionnellement enfoui dans la terre qui occupait la chambre funéraire. Ordinairement des pierres sont fichées à l'extérieur des tombes mérina. Elles indiquent la partie où il faut creuser lors d'une éventuelle exhumation ou d'un enterrement. Seulement, le cas ici est différent, car le bloc se trouvait dans le caveau même et non au-dessus de la tombe. La signification de cette particularité nous échappe.

Toute la terre de la tombe a été tamisée durant le déblaïement de la chambre funéraire ; mais nous n'y avons trouvé ni perles, ni bijoux. Par contre, nous avons récolté des tessons de céramiques, des bris de verre et des ossements de petits rongeurs.

Cette terre avait d'ailleurs une compacité variable. La différence de dureté est probablement due à l'eau qui s'était infiltrée par la fente de la dalle. Le volume de la terre déblayée s'éleva approximativement à 2 m³. Le fond de la fosse est apparu à 1,10 m de profondeur après le déblaiement. Des plaques de pierre avaient été mises à plat dans le fond et constituaient un pavage discontinu (Fig. 2). Elles étaient disposées de façon à présenter une certaine concavité dans le sens de la longueur où était allongé le corps.

Si l'on compare cette tombe d'Ilfay à celles qui ont déjà été fouillées antérieurement, à Majunga par exemple, on constate une certaine analogie, notamment en ce qui concerne l'absence de signe extérieur et la présence de *rangolahy*. Seulement, les tombes de Majunga n'étaient pas remplies de terre (Vérin 1975). Une autre tombe décrite par Lebras en Imerina présentait des caractères plus ou moins identiques à celle d'Ilfay. Lebras (1971, p. 39) la compare à « ... une sorte de sarcophage de pierre ... formée de quatre dalles debout recouvertes d'une cinquième ... ». Kellum-Ottino et Vérin ont signalé des « boîtes » similaires chez les Vazimba de Malaimbandy (1969).

Le squelette

Le squelette était couché dans le sens Est-Ouest. Malgré la minutie de l'investigation, nous n'avons pu déceler aucun lambeau du linceul ou du vêtement que portait l'individu. Quant au squelette proprement dit, nous avons constaté la disparition du crâne, des clavicules, de la colonne vertébrale, du bassin, des mains et des pieds. Pour le crâne, on devine vaguement sa place à cause de la mandibule inférieure qui est restée en place. Certains ossements du pied et les osselets des extrémités des membres n'ont pas résisté à la destruction. Nous étions d'abord porté à penser qu'il y avait eu mutilation ou prélèvement. Mais cette disparition des restes osseux est fréquente dans des terrains acides. Vernier l'a observé sur les tombes de Bemanekika en 1942 (Vérin : communication personnelle).

Les ossements qui ont subsisté occupent vaguement la disposition anatomique originelle, mais l'état de détérioration a nui à l'identification des vestiges (Fig. 3). La mâchoire était plutôt grêle pour être celle d'un homme. Les dents que nous avons recueillies sont au nombre de trois (2 molaires et une canine), plus un fragment. Toutes étaient dispersées assez loin de la mâchoire. Les deux molaires sont dépourvues de racines. Elles sont sectionnées au niveau du collet. On peut supposer que ces racines étaient encore en cours de développement d'où une fragilité relative qui a entraîné la cassure. La racine de la canine a une faible longueur, ce qui semble confirmer son état de non maturité. L'examen de la couronne des dents recueillies permet d'observer une usure peu importante. Les aspects de la face triturante étaient encore nettes. L'usure permet de dire que le sujet avait moins de 20 ans. L'absence de carie est un indice d'ancienneté relative; mais le nombre restreint de dents recueillies ne permet pas de l'affirmer.

LE PAVAGE DU FOND DE LA TOMBE (Vue de dessus)

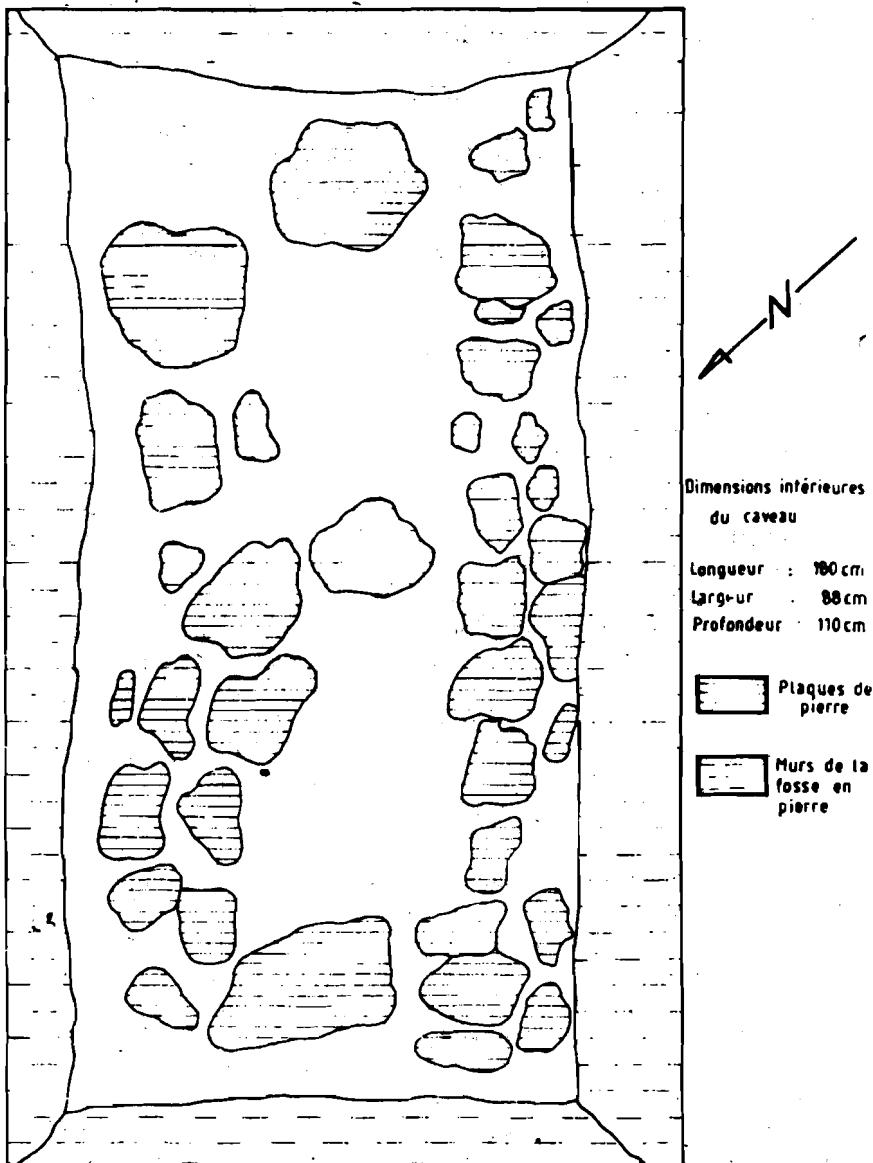


Fig. 2

LE SQUELETTE ET LES VESTIGES

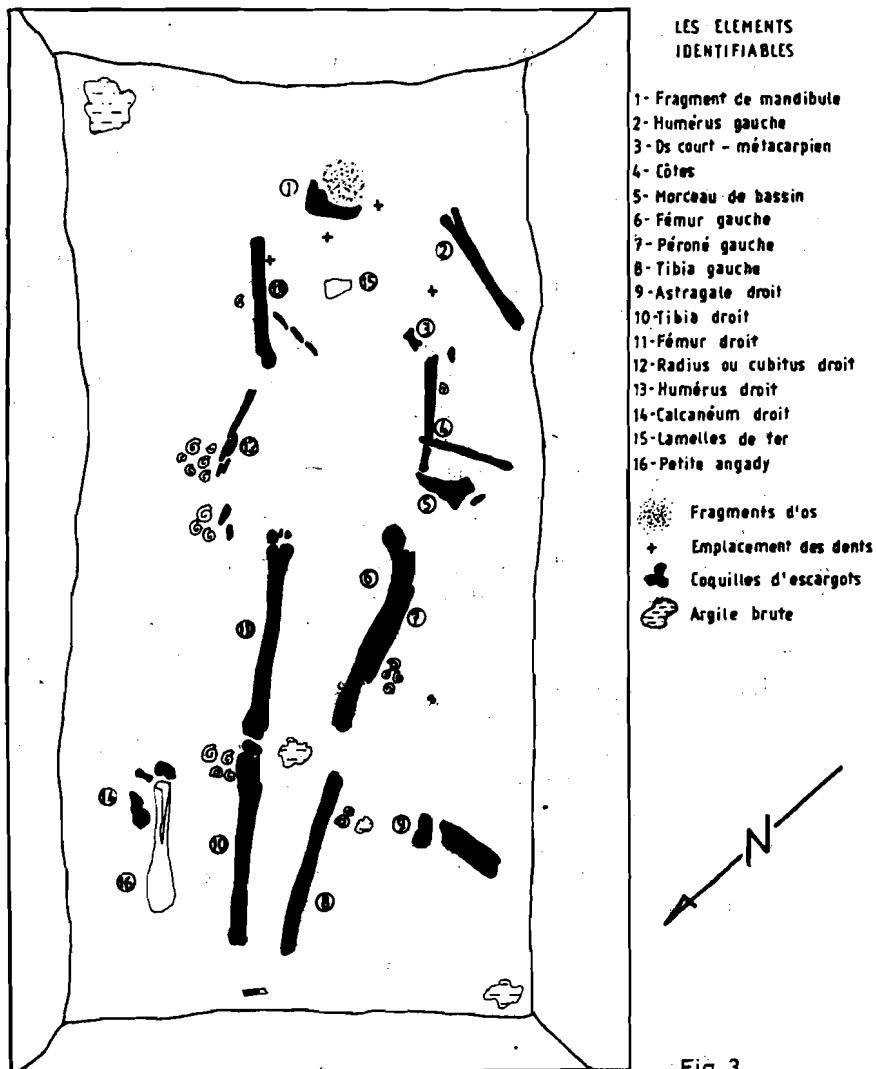


Fig. 3

Il est difficile d'expliquer cette dispersion des dents, et encore plus une perturbation de la place des os du pied. En effet, le calcaneum droit a été retrouvé au niveau du genou droit, de même l'astragale droit se trouvait à l'extérieur du tibia gauche. Il n'y a pourtant pas eu exhumation, car la majeure partie du squelette semblait être en parfaite connexion, hormis les ossements disparus ou non identifiables.

Les fémurs qui étaient relativement intacts nous ont permis d'estimer la stature de l'individu à 1,62 m environ, pour un sujet masculin, comme le diamètre et l'aspect massif des os nous porte à le croire (s'il s'agissait d'un sujet féminin, le ratio donnerait 1,57 m).

Les vestiges associés au corps

A Madagascar, il était, et il est toujours de coutume d'enterrer une personne avec des outils ou des instruments dont elle se servait de son vivant. Cette pratique a un double sens. Elle sert de signe pour reconnaître l'individu lors d'une éventuelle exhumation, mais cela se fait surtout dans le cas où le caveau est destiné à contenir la dépouille de plusieurs personnes. Le dépôt de mobilier funéraire symbolise aussi la continuation de la vie après la mort. Dans certaines régions de Madagascar ces objets d'usage quotidien sont déposés sur la tombe, on devait alors les casser ou les endommager.

Les objets trouvés dans la tombe d'Ilay, nettement associés au corps sont les suivants : une petite bêche (*angady*) (Fig. 4) et deux lamelles métalliques, des escargots, et un curieux amas d'argile accumulé près de la tête, dont la signification paraît mystérieuse pour l'instant.

La lame d'*angady* était déposée à côté de la jambe droite du défunt, orientée vers le pied et l'étui du manche vers la tête. Nous n'avons noté aucune trace de manche. Mais nous avons remarqué que la taille de cette *angady* ne ressemblait pas à celle d'une *angady* normale, du moins aux *angady* actuelles. Elle avait plutôt l'allure de l'outil qui sert à désherber les petites cultures (manioc, patates ou brèdes). Ce sont surtout les femmes qui l'utilisent. On l'appelle communément *fihavana* (3). Cet objet ressemble aussi aux gouges droites et larges employées pour le creusement des pirogues.

Ses dimensions sont les suivantes :

Longueur totale	22	cm
Longueur de la lame	11	cm
Longueur de l'étui à manche	11	cm
Ouverture de l'étui	2,5	cm
Largeur maximale de la lame	6	cm

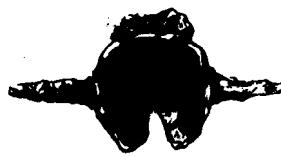
(3) Autres appellations du *fihavana* : *Ansetre* ou *Antsorov*



vue de face



vue de profil



vue de dessus



vue de dessous

LA
PETITE ANGADY

Echelle:

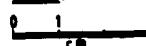


Fig. 4

Une *angady* de labour aurait au moins le double de ces dimensions - Les deux lamelles métalliques (Fig. 5) ne sont guère reconnaissables. Seulement leur forme et la place qu'elles occupaient (région de la poitrine) nous donnent à penser qu'elles appartenaien t à un objet de parure suspendu au cou du défunt. L'oxydation a causé sa fragmentation en deux. Initialement, le pendentif représentait la forme d'un trapèze isocèle ayant les dimensions suivantes :

Grande base	3 cm
Petite base	1 cm
Hauteur	4.5 cm

Il pouvait s'agir d'une amulette (*ody*) en forme de petite bêche. Lors des études en laboratoire, nous avons décelé sur l'une des faces des lamelles, la trace d'une étoffe à tissage grossier qui s'y était incrusté par l'effet de l'oxydation. Cette trace prouve bel et bien que le défunt était couvert, mais cette couverture soit un habit, soit un linceul (*lambamena*) avait disparu.

Des questions se posent aussi à propos de la présence dans la tombe d'escargots du genre *Ampullaria*. Les anciens du village ne savent rien d'une telle pratique.

Pour pouvoir essayer d'interpréter la présence de ces escargots, il n'est pas sans intérêt de faire appel à un adage populaire. En effet, on dit de quelqu'un en flagrant délit ou qui n'a pu se disculper lors d'une accusation qu'il est « aussi muet qu'un escargot décapité » (*sina tahaka ny sofitra nalandoha*), troublante analogie avec le défunt dans son sépulcre.

Mais pour quelles raisons ces escargots avaient-ils été déposés au niveau des avant-bras, des genoux, du bassin droit et du fémur gauche ? Parure ? Rite dont la signification nous échappe ? La littérature ethnologique sur Madagascar n'a guère fourni de réponse à ce sujet. Mille a toutefois retrouvé des *Ampullaria* dans le site d'Ankatso.

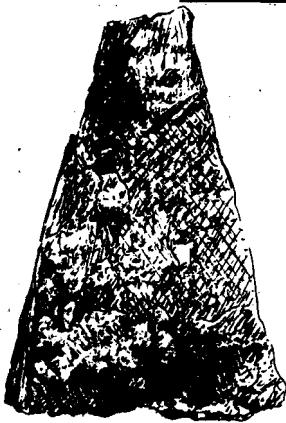
Les autres vestiges

Outre les objets en métal et les débris d'escargots que nous venons d'étudier la terre de remplissage contenait aussi différents ossements et dents de zébus, des ossements de rongeurs, des débris de bouteilles et de porcelaine, des morceaux de tuiles et surtout des tessons de céramiques.

Le fait que la plupart des objets soient contenus dans ce qui pourrait avoir été une terre de remblaiement nous a conduit à penser que la relation avec le défunt n'était guère étroite.

Pourtant leur présence dans la tombe nous renseigne sur la culture ancienne des gens du village d'Ilay, car le sol a été scellé en quelque sorte dans la tombe. Durant le travail de laboratoire, nous avons constaté que

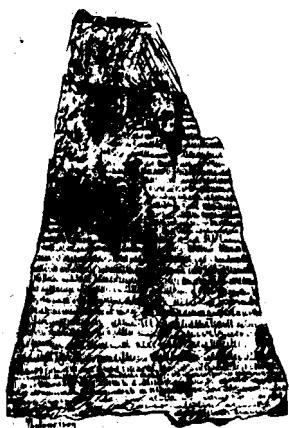
LES LAMELLES METALLIQUES



face interne



face externe



face externe
(avec trace d'étoffe)



face interne

Echelle:



Fig. 5

les tessons de céramique n'appartenaient pas à un même récipient. Ils étaient de taille, de forme et d'épaisseur différentes. Le tableau ci-dessous nous permet d'en juger.

Epaisseur	4 mm	4 mm à 6 mm	6 mm à 8 mm	8 mm à 12mm	12 mm	Total
Récolte de surface	0	30	09	03	0	42
Récolte dans la terre de remblai	04	48	42	15	1	110
Total...	04	78	51	18	1	152

Tessons récoltés

La planche ci-jointe (Fig. 6) représente les tessons les plus caractéristiques. Certains d'entre eux présentent des motifs décoratifs, soit des impressions triangulaires, soit des bandes incisées. D'autres sont enduits de graphite. Mais la plupart représentent des poteries dont le façonnage était plus ou moins grossier. La possibilité de contamination du sol supérieur n'était pas exclue à une époque tardive, on peut néanmoins noter que certains tessons appartiennent à la phase Kaloy. Mais les tuiles et les débris de verre sont beaucoup plus tardifs. Le remplissage de la tombe représente un bon échantillonnage des occupations d'Ilayfay mais ne nous renseigne guère sur la date d'ensevelissement. On serait tenté de faire concorder cette date avec les vestiges les plus tardifs (XIX^e siècle), mais la forme du tombeau au contenant « en boîte » est d'un style plutôt archaïque. Certes, à partir du XVIII^e siècle, les tombeaux ont tendance à augmenter de taille, en même temps que les unités sociales, mais les sépultures des plus défavorisés conservent l'aspect ancien jusqu'au XX^e siècle. Il serait donc hasardeux, tant pour des raisons de « stratigraphie ajoutée » que pour des raisons d'architecture funéraire, d'avancer, dans l'état actuel de la question, une date précise pour la sépulture d'Ilayfay. Nous serions toutefois portés à croire qu'il s'agit de la tombe d'un exclu social ou d'un défavorisé mort au XIX^e siècle. Le réemploi de la sépulture n'est cependant pas totalement à écarter. (4)

S.R.

(1) La fouille de cette tombe a été effectuée par une équipe du Ministère de la Culture et de l'Art Révolutionnaires dirigée par RAVAONANTOANDRO Aldine et une équipe du Musée d'Art et d'Archéologie, composée de RASOARIFETRA B., DARSOT L. et RAKOTOVOLOLONA S. avec le concours de RADIMILAHY C. et de EMPHOUX J.P.

CERAMIQUES DE LA TOMBE D'ILAFY
(ILAFY — 79-80)

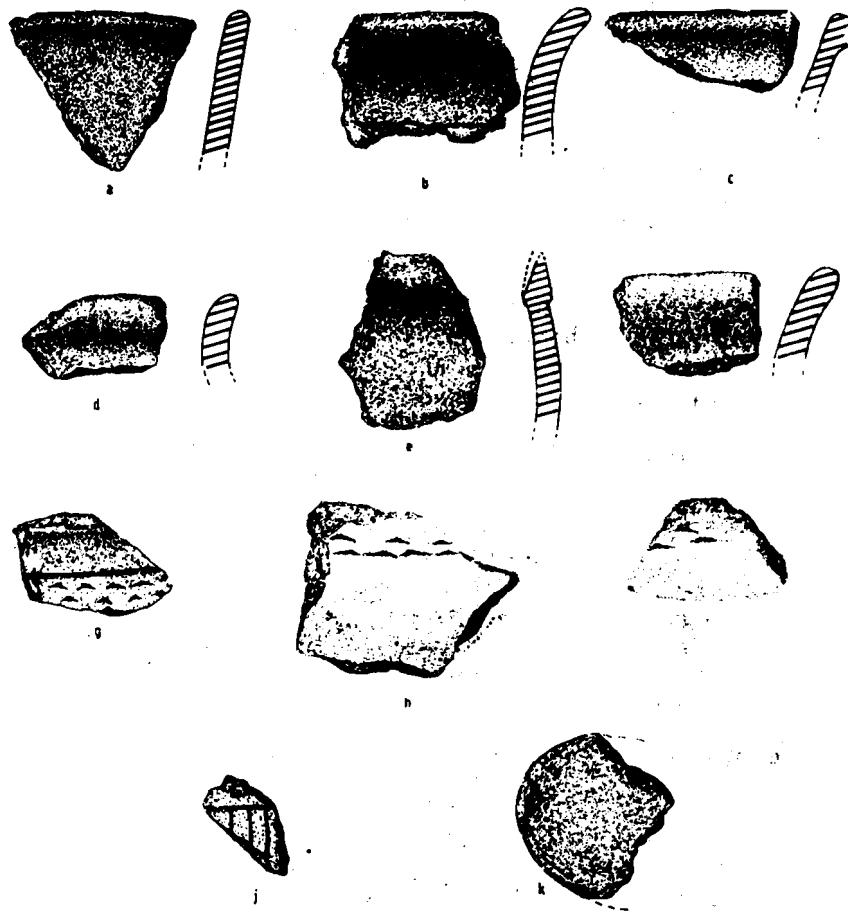


Fig. 6

Les céramiques de la tombe d'Ilfy

a- Assiette (bord) — ILAF/TO—1

Diamètre du bord : 21 cm
Epaisseur : 0,60 cm
Dégraissant : sable fin
Pâte : moyenne - peu micacée
Couleur : noire
Enduit : néant

b- Jarre à col éversé (bord) — ILAF/TO—2

Diamètre du bord : 33 cm
Epaisseur : 0,70 cm
Dégraissant : sable moyen
Pâte : assez grossière - peu micacée
Couleur : rose pâle
Enduit : intérieur graphité

c- Assiette (bord) — ILAF/TO—3

Diamètre du bord : 23 cm
Epaisseur : 0,50 cm
Dégraissant : sable fin
Pâte : assez fine — micacée
Couleur : rose pâle
Enduit : néant

d- Jarre à col éversé (bord) — ILAF/TO—4

Diamètre du bord : 20 cm
Epaisseur : 0,60 cm
Dégraissant : sable fin
Pâte : moyenne — peu micacée
Couleur : grise
Enduit : néant

e- Marmite hémisphérique (Epaule) — ILAF/TO—5

Diamètre de l'épaule : 22 cm
Epaisseur : 0,60 cm
Dégraissant : sable fin
Pâte : assez fine — peu micacée
Couleur : rose et grise
Enduit : néant

f- Jarre à col (bord) — ILAF/TO—6

Diamètre du bord : 29 cm
Epaisseur : 0,70 cm
Dégraissant : sable grossier
Pâte : grossière — peu micacée
Couleur : rose
Enduit : intérieur graphité

g- Tesson à motifs — incision horizontale et deux rangées d'impression triangulaires — ILAF/TO-7

Epaisseur	: 0,70 cm
Dégraissant	: très peu de sable
Pâte	: fine
Couleur	: extérieur : rose pâle ; intérieur : gris foncé
Enduit	: néant

h- Tesson à motifs — deux rangées d'impressions triangulaires — ILAF/TO-8

Epaisseur	: 0,70 cm
Dégraissant	: sable assez grossier
Pâte	: assez grossière - micacée
Couleur	: extérieur rose pâle ; intérieur : gris cendré
Enduit	: néant

i- Tesson à motif - impressions triangulaires - ILAF/TO-9

Epaisseur	: 0,70 cm
Dégraissant	: Sable grossier
Pâte.	: Assez grossière - micacée
Couleur	: Extérieur : Rose pâle . Intérieur Gris cendré
Enduit	: Néant

j- Tesson à motif Décor incisé - ILAF/TO-10

Epaisseur	: 0,65 cm
Dégraissant	: Sable assez grossier
Pâte	: Assez grossière - peu micacée
Couleur	: Rose
Enduit	: Néant

k- Tesson circulaire - fragment - ILAF/TO-11

Diamètre initial	: 0,32 cm
Epaisseur	: 0,85 cm
Dégraissant	: Sable fin
Pâte	: Fine mélangée avec du graphite
Couleur	: Noir brillant
Enduit	: Néant

Annexe

DIMENSIONS PRISES SUR PLACE (en centimètres)

I
130

N°	DENOMINATION	Longueur	Largeur	Hauteur	Epaisseur	Diamètre	Observations
1	Mandibule	14	—	3,6	0,6	—	Les bouts sont cassés
2	Humérus gauche	29	—	—	—	1,7	
3	Os court (métacarpien)	5,8	—	—	—	1,1	
4	Côte	21	2	—	—	—	
5	Morceau du bassin	11	6	—	—	—	en morceau et incomplète
6	Fémur gauche	42,5	—	—	—	2,8	Incomplet
7	Péroné	15,4	—	—	—	1,1	Mesure longitudinale
8	Tibia gauche	33	2,7	—	1,3	—	Incomplet et improbable vu sa place
9	Astragale droit	6,8	4,3	—	—	—	Près d'un os de zébu
10	Tibia droit	33,5	2,4	—	1,7	—	
11	Fémur droit	41,5	—	—	—	—	
12	Radius ou cubitus droit	20	—	—	—	—	En plusieurs morceaux
13	Humérus droit	25	—	—	—	2,5	Près de l'angady
14	Calcanéum droit	5,6	—	2,8	—	—	
15	Lamelles de fer	4,5	1 et 3	—	—	—	
16	Angady	22	6	—	—	2,2	Le diamètre est celui du fourneau à manche

FAMINTINANA

Ny Ministeran'ny Zavakanto sy ny Trano Fitahirizana ny Vako-pirenena no niara-nanantontosa ny fikarohana teny an-toerana izay 10 km avy eo Antananarivo. Tsy fantatra ny anaran'ny olona milevina ao amin'ilay fasana, fa araka ny fandinhana ny toerana misy azy, iuelany sady andrefan'ny tanâna dia mety ho olona ambany razana na diso teo amin'ny fiaraha-monina izy io.

Tsy fantatra avy hatrany avy ety ambony ilay fasana, fa ambany tany ka vato boribory mirefy 1.20 m ny tavany no rangolahy manarona azy. Mendifrika zodafy mahitsy zoro ny lavaka ka eo amin'ny 1.10 m ny halaliny.

Mitodika andrefana miantsinanana ny razana. Tsy teo intsony ny tao-lana sasany, toy ny karan-doha, fa araka ny fandinhana treo sisai tuela indriandra ny nisy sy ny taolam-pe, dia tokony ho 20 taona io olona io no maty, ary mirefy 1.60 m tany izy. Araka ny fomban'ny olona taloha dia nisy fitauvana vitsy niara-nilevina taminy : angady tsy fiasana tany akory fa fiavana fotsiny, zava-maranitra kely roa toa ody niambozonana, ary sifotra tsy hay hazavaina. Mbola nisy koa potipotika fitaovana samihafa nampiasaina tamin'ny fainana andavanandro nefa mifangaro be ihany ka tsy ahafahana mameatra marina ny fotoana nanorenana ity fasana ity.

BIBLIOGRAPHIE

- BRAUN P..- 1963.- Formulaire d'anthropologie, P. Lechevalier, Paris.- 259 p.
- CALLET, CHAPUS, RATSIMBA.- 1953.- Histoire des rois.- Académie Malgache, Tananarive, T. II à IV.
- DECARY R..- 1951.- Mœurs et coutumes des Malgaches.- Paris, Payot.
- 1962.- La mort et les coutumes funéraires à Madagascar.- Maisonneuve, Larose.- 305 p..
- GRANDIDIER A & G.- 1908-1917.- Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar.- Ethnographie : vol. IV, t. I, II, III.
- GRANDIDIER G.- 1912.- La mort et les funérailles à Madagascar.- in Anthropos, T. XXII. .
- GAUDEBOUT P, VERNIER E.- 1941.- Note sur une campagne de fouilles à Vohémar, Mission Rasikajy, in Bulletin de l'Académie Malgache, vol. XXIV.- pp. 100-114.
- HERBERT J. C.- 1965.- L'énumération des points cardinaux et l'importance du Nord-Est, in Taloha 1, Annales de l'Université de Madagascar, Tananarive.- pp. 150-195.
- KELLUM-OTTINO M.- 1969.- Découverte d'une herminette néolithique à Madagascar in Bulletin de Madagascar, Tananarive, Imprimerie Nationale.- pp. I-IV.
- LEBRAS P.- 1971.- Les transformations de l'architecture funéraire en Imerina.- Série Travaux et Documents VII, Musée d'Art et d'Archéologie, Tananarive.- 123 p..
- MILLE A.- 1971.- Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien.- série Travaux et Documents VII, Musée d'Art et d'Archéologie, Tananarive.
- RAJEMISA R. R.- Dictionnaire historique et géographique de Madagascar, Fianarantsoa.- 373 p..
- RANDZAVOLA, RAVELOJAONA.- Firaketana ny Fiteny sy ny Zavatra malagasy, Nov. 1952 - Fév. 1957 Tananarive. .
- VERIN P.- 1966.- Note sur un tombeau betsileo près de Mahasoabe, in Bulletin de Madagascar, n° 241, pp. 576-578.
- 1969.- Aspect du peuplement de la région de Malaimbandy, in Annales de l'Université de Madagascar, série Lettres et Sciences Humaines, n° 10, pp. 91-101.
- 1975.- Les échelles anciennes du commerce sur les côtes Nord de Madagascar, Lille III, 1 076 p.(Thèse d'Etat en Sorbonne, 1972).
- WRIGHT Henri. T.- 1979.- Observations sur l'évolution de la céramique traditionnelle in Taloha 8, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo.- pp. 7-28

CONTRIBUTION A LA CONNAISSANCE DE L'HISTOIRE DU SUD VONIZONGO

Andrianaivoarivony RAFOLO

L'on connaissait bien jusqu'ici l'Imerina dans son ensemble (1) mais rarement par l'intermédiaire de ses régions frontalières telles le Vakinisaiaony, le Marovatana, le Vonizongo et le Vakinankaratra. C'est justement dans ce sens que s'inscrit cette étude sur le Sud Vonizongo, c'est-à-dire le Vonizongo ancien.

Localisation de l'étude

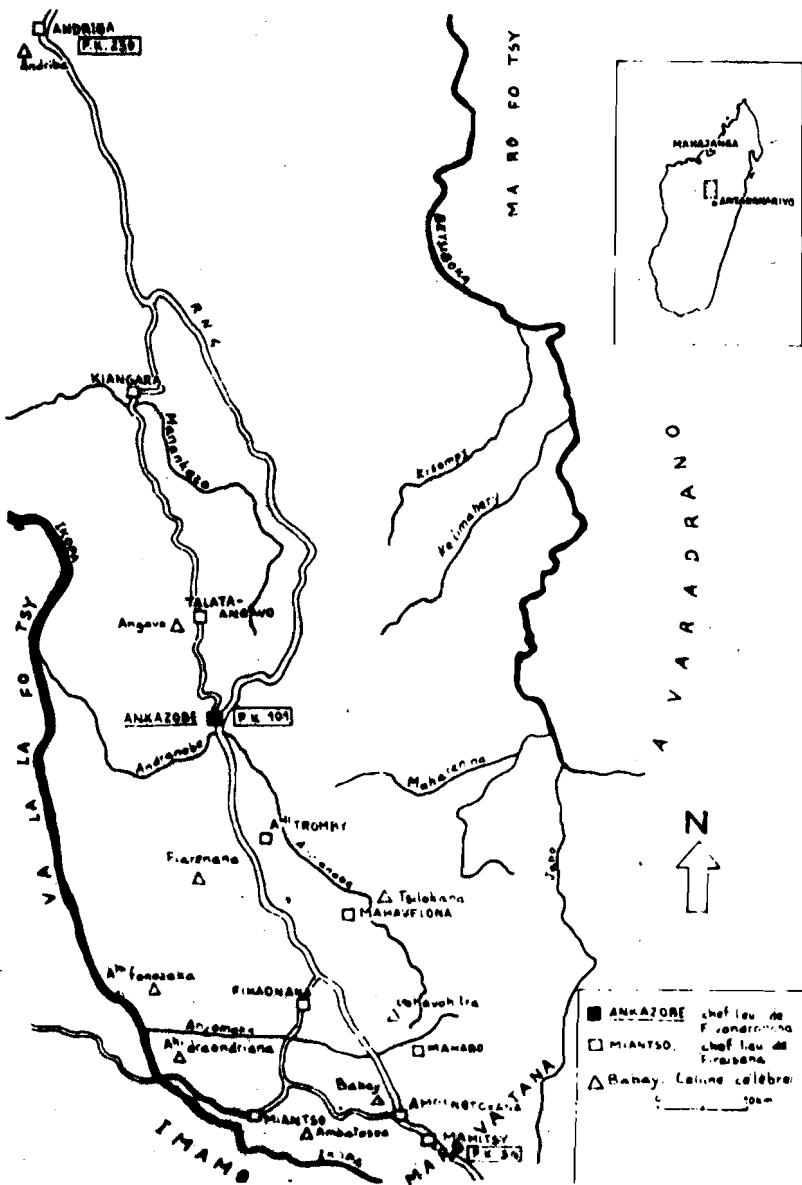
Le Vonizongo est situé au Nord-ouest du Marovatana, entre l'Ikopa d'une part et le Betsiboka de l'autre (carte n° 1). Mais il faut remarquer qu'il y a eu « deux » Vonizongo : « l'ancien » ou le primitif qui a existé avant Andrianampoinimerina et le « nouveau »(2), créé par ce roi au tout début du siècle dernier.

Le Vonizongo ancien est limité approximativement par la rivière Anjomoka au Nord (3), qui coule entre Babay et Lohavohitra (4), par l'Ikopa au Sud et à l'Ouest ; et par l'actuelle R.N.4 à l'Est. Pour parler d'une façon concrète, disons que le Vonizongo ancien débute un peu après le gros bourg de Mahitsy, à 30 km d'Antananarivo et couvre les Firaiana (5) actuels de Mahitsy, Ampanotokana, Miantso et Fihaonana, c'est-à-dire à cheval entre les Fivondronana d'Ambohidratrimo et Ankazobe.

Méthodes de recherche

En 1978 et 1979, dans le cadre d'un travail de recherches dirigé par le Centre d'Art et d'Archéologie et soutenu logistiquement par le Musée d'Art et d'Archéologie, nous avons effectué dans le Vonizongo ancien, plusieurs reconnaissances archéologiques intensives qui ont débouché sur des résultats intéressants sur lesquels nous reviendrons tout à l'heure.

Outre l'utilisation des données archéologiques de surface (6), nous avons aussi fait appel à des sources écrites (7) et, dans une moindre mesure, à des sources orales non encore transcrites se rapportant à la région. En deçà du XVIII^e siècle en effet, l'intérêt des traditions orales est très réduit. Quelques mots méritent d'être dits ici à propos de notre utilisation des conclusions tirées des sources non archéologiques. Ces sources ont été étudiées en vue d'une double finalité : d'une part, pour nous « familiariser » avec la région tout en dégageant le bilan des connaissances ; et pour pouvoir être vérifiées par la suite par l'archéologie qui permet de remonter beaucoup plus loin dans le temps, d'autre part.



Carte n° 1 — Localisation

Ainsi, l'utilisation de toutes ces sources a permis l'établissement d'une chronologie préliminaire somme toute relative depuis le XV^e siècle, et d'un essai de reconstitution partielle du tableau de la vie ancienne des hommes de la région concernant l'atmosphère où ils vécurent, atmosphère qui a aiguillé leur ingéniosité en matière de défense ou concernant leur vie productive et quelques aspects de leur vie matérielle.

Le peuplement du Vonizongo ancien

Le Vonizongo ancien a été occupé à une période antérieure au XV^e siècle — les premiers sites organisés faisaient alors leur apparition — c'est-à-dire avant l'arrivée des Merina et d'Andrianentoarivo (8) dans la région.

Les premiers occupants du Vonizongo ancien semblent avoir eu plus d'affinités avec les populations de l'Ouest de Madagascar qu'avec celles du Centre et de l'Est, et l'on pourrait peut-être les désigner par le terme « pré-sakalava ». Pré-sakalava car au XV^e siècle, les « Sakalava » n'existaient même pas encore en tant qu'ethnie malgache et il est probable que les Merina, de leur côté, n'ont pas encore pu pousser leur occupation jusque dans le Vonizongo à l'époque, eux-mêmes venant d'arriver de Fanongoavana, donc de l'Est.

Par la suite, cependant, des petites vagues successives de nouveaux venus de l'Est et certainement de l'Ouest aussi, s'installèrent dans le pays tels les Ntaimanangoana et les Maromodinika (9) dont les sépultures ont été examinées par Rajaobelina à la fin du XIX^e siècle (10).

Dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, sous le règne d'Andrianjaka, la colonisation officielle merina débutait dans le Vonizongo ancien avec l'arrivée d'Andrianentoarivo accompagné de quelques fidèles dont Ravonizongo qui aurait donné son nom à la région. Et les Merina, dont certains groupes ont des points de départ bien définis (11) vont constituer le gros des populations tardives du Vonizongo ancien. Allaient s'ajouter à eux et aux populations anciennes, celles issues de leurs alliances matrimoniales avec les groupes alentours. Cependant, ces populations hétérogènes auraient subi par la suite une forte influence culturelle sakalava (12).

Les étapes de l'occupation territoriale

Une fois arrivées dans la région, ces populations ont édifié et aménagé des sites fortifiés (13). Les origines de l'occupation spatiale du Vonizongo ancien remontent, selon toute vraisemblance, autour du XV^e siècle. A cette époque, l'occupation s'est faite uniquement sur les sommets boisés de Lohavohitra et de Babay qui n'avaient probablement pas encore l'étendue qu'ils ont actuellement. Leurs fortifications n'étaient point élaborées et ne s'étoffèrent qu'au fil des générations successives et surtout en fonction de l'atmosphère où ils vivaient.

De la deuxième moitié du XV^e siècle à la première moitié du XVI^e siècle, les sites augmentaient en nombre tout en perfectionnant leurs fortifications allant des fossés nombreux et profonds à de gigantesques murailles en pierre bâtie. Outre Lohavohitra et Babay, c'est aussi le cas d'Ambohidraondiana et d'Ambohitraro-Ambatosoa. A l'époque, la densité de la population devait être encore bien faible par rapport à celle de la période suivante qui a été marquée par une sorte d'« explosion démographique ».

De la deuxième moitié du XVI^e à la deuxième moitié du XVII^e siècle, en effet, le nombre des sites habités a été multiplié environ par trois. Cette augmentation de la population peut s'expliquer de deux manières qui sont d'ailleurs concomitantes : il y a d'abord la multiplication des anciens occupants et il y a ensuite l'installation de nouveaux arrivants, dont certainement Andrianentoarivo.

Fait à remarquer, les nouveaux venus se sont installés assez près de ceux qui étaient déjà établis auparavant, ce qui implique soit l'existence d'une atmosphère d'insécurité obligeant les communautés à se regrouper pour pouvoir mieux se défendre, soit l'existence de liens plus ou moins étroits entre les nouveaux venus et les anciens déjà établis (14).

'La pression démographique continuant sa poussée au XVIII^e siècle, l'on a vu durant cette période une occupation territoriale maximale dans la région. Et il est probable que les sites déjà occupés auparavant se sont agrandis en surface, en systèmes défensifs et en capacité d'emmagasinage (15) pour faire face à l'augmentation des consommateurs et dans le même temps, les surfaces aménagées en cultures ont dû obligatoirement se multiplier aussi.

Enfin durant le XIX^e siècle, il n'y eut plus de sites nouveaux dans le Vonizongo ancien ; bien au contraire, on enregistre même la diminution du nombre des sites habités, ce qui dénote une baisse de la densité de la population.

Ce dépeuplement serait dû au recrutement de soldats dans la région pour assouvir la soif de conquête de souverains ou de gouvernements mégalomanes, durant cette période mouvementée de l'histoire de l'Imerina entière (16).

Pour résumer l'occupation spatiale du Vonizongo ancien, on peut tracer brièvement les directions essentielles des mouvements internes de la population dans la région.

Sous Andrianentoarivo, les déplacements lors de l'occupation lente du Vonizongo ancien se faisaient de l'Est, depuis Lohavohitra et Babay, vers l'Ouest pour essaimer dans toutes les directions sauf vers l'Est (17).

Plus proche de nous, sous Andrianampoinimerina, il y eut de grands déplacements de population car il avait habitude de déporter en masse les populations des régions vaincues pour les remplacer par des « compagnons »

tels les *Tsimahafotsy* ou par des fidèles alliés (18) tels les *Marovatana*, les *Tsiarondahy* et les *Manendy*.

Ces populations nouvelles se sont installées surtout dans la partie méridionale du Vonizongo ancien, ce qui a eu pour conséquence qu'actuellement, on rattache tout naturellement cette région du Vonizongo ancien au Marovatana (19) ou encore on assimile tout simplement le Vonizongo au *Fivondronana* d'Ankazobe, ce qui n'est pas tout à fait exact.

La vie ancienne dans le Vonizongo méridional

Plusieurs éléments attestent qu'avant le XIX^e siècle, les populations du Vonizongo ancien auraient vécu dans une atmosphère d'insécurité latente.

Il y a d'abord la disposition même des sites, à savoir la présence de sites secondaires ceinturant de grands sites haut perchés. Ces derniers devaient probablement protéger les premiers en cas d'attaque éventuelle de l'ennemi, ou bien les sites secondaires avaient pour rôle de protéger les arrières des sites principaux et de retarder au mieux l'avance ennemie pour leur permettre de prendre leurs dispositions de défense.

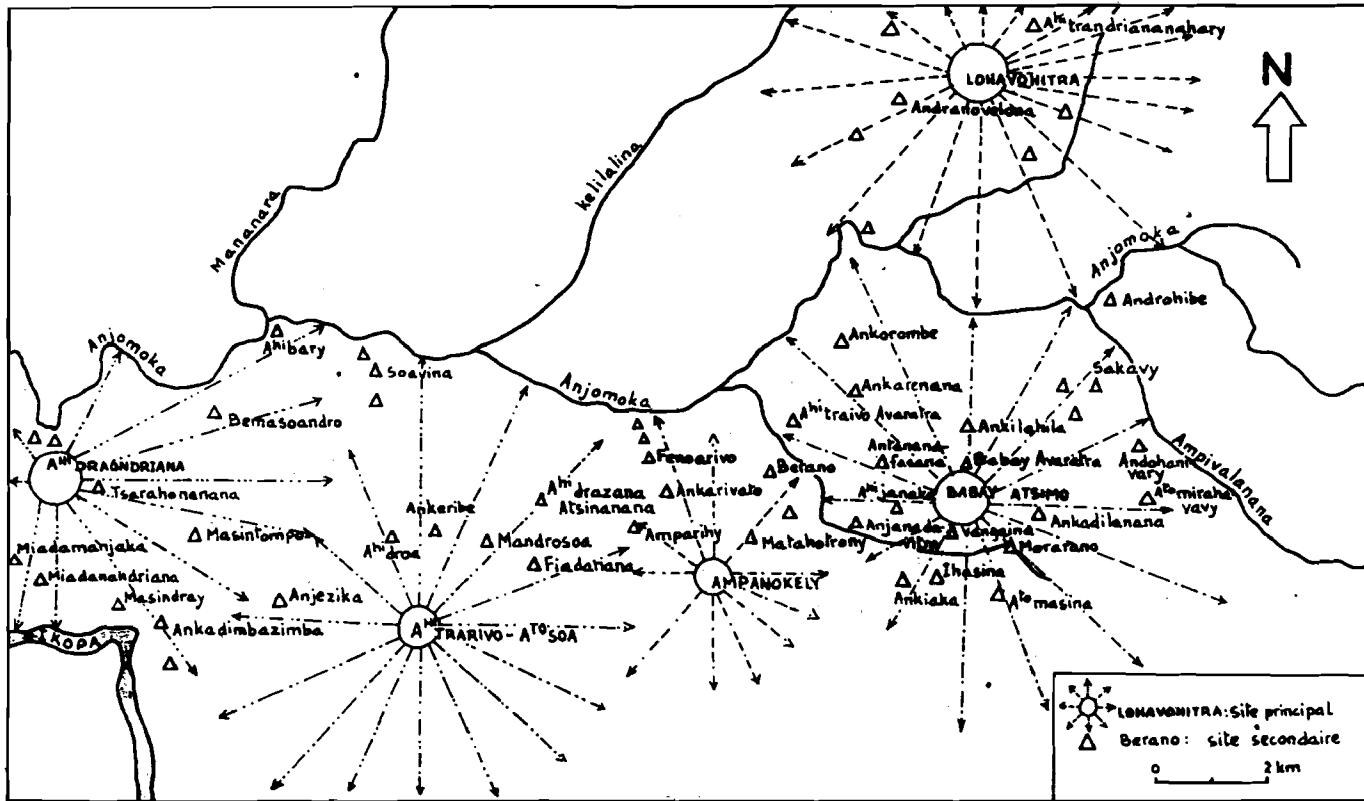
Vu sous cet angle, chaque site principal aurait donc une « zone d'influence » qui lui est propre avec des « rayons d'influence » plus ou moins variables en fonction de l'importance politique et économique (20) de chaque site principal et en fonction de la distance séparant deux sites principaux.

En admettant l'existence de frontières naturelles — par exemple des cours d'eau — séparant la zone de chaque site principal, on remarquera que les « rayons d'influence » diffèrent selon les sites : 2 à 3 km pour certains et 4 à 5 km pour d'autres (carte n° 2). Aucune tradition ne fait mention de cet état de fait mais les sites étant contemporains (21), cela ne laisse subsister aucun doute quant à l'existence de ces zones d'influence. Et cela sous-entendrait qu'il y aurait des relations hiérarchiques, voire féodales entre les sites principaux et les sites secondaires.

Le deuxième élément impliquant l'insécurité est l'agencement des fossés. Leur nombre élevé autour de la plupart des sites de la région, leur largeur et leur profondeur n'ont en effet d'autres significations que la crainte ou l'intimidation psychologique de l'ennemi.

Le troisième et dernier élément attestant l'insécurité est donné par les types d'accès qui révèlent l'attitude anxieuse et méfiante des anciens habitants du Sud Vonizongo. Ces accès avaient été l'objet d'attention toute particulière pour limiter au mieux les risques d'être submergés ou envahis par surprise d'où les *vavahady* aménagés à travers des murs de blocs de pierres, les étroits ponts de terre et les portes à disque.

La construction de ces aménagements de protection ont fait dépenser une énorme masse d'énergie aux anciens habitants. Reste à savoir si c'était



Carte N° 2 : le rayonnement de chaque site principal dans le Sud Vonyzongo

l'ensemble de la société ou seulement une certaine catégorie de la société (22) qui avait mis la main à la pâte.

Cette question se pose aussi d'ailleurs au sujet des activités de production agro-pastorale attestée par la présence d'anciennes terrasses de cultures sur les flancs des collines, d'anciens canaux d'irrigation, de fosses à boeuf et de silos à riz plus ou moins bien conservés. A en croire les *Tantara ny Andriana* pour l'Imerina (23) et en généralisant sur le Vonizongo ancien, il y aurait eu, jadis, une certaine forme d'association entre l'agriculture et l'élevage, visible dans la fabrication de fumure dans les fosses à boeufs dont le nombre a dû être très élevé si l'on se réfère à leur présence permanente dans les sites de la région et à certains toponymes relatifs à ces animaux : ainsi *Anjomoka* (24) désignant un cours d'eau où l'on aurait vu à une époque reculée des boeufs en très grand nombre, peut-être même en liberté.

Le commerce serait la deuxième activité de production des anciens habitants, fondé probablement sur l'échange de produits avec les régions avoisinantes à proximité ou à distance comme le Marovatana, l'Imamo et l'Antsakalava. La découverte de céramiques d'importation atteste aussi, d'ailleurs, que des courants d'échange avaient existé entre le Vonizongo ancien et l'extérieur au XIX^e siècle notamment.

Concernant enfin leur vie matérielle, les habitants du Vonizongo ancien auraient utilisé des ustensiles en terre cuite tels de grandes marmites, des assiettes, des écuelles, des gargolettes, des cruches, des jarres et des chandeliers ou des ustensiles en pierre et en fer aussi. Cependant, une minorité de gens pouvait déjà se permettre le luxe d'acquérir et d'utiliser des vaisselles d'importation, comme quoi l'inégalité du niveau de vie n'est pas seulement le propre de notre époque.

A.R.

FAMINTINANA

Ao avaratra andrefan'i Maroyatana, eo anelanelan'lkopa sy Betsiboka no misy an'i Vonizongo. Azo zaraina roa io toko io, dia ny Vonizongo « trainainy » sy ny « vaovao », ka ny trainainy dia ny faritra ihaonan'ny Fivondronana Ambohidratrimo sy Ankazobe ankehitriny.

Tamin'ny 1978 sy 1979 no nanaovana ny fikarohana. Ambonin'ireo rakitry ny ela mbola hita eny an-toerana, dia nojerena ihany koa ireo tahiry voasoratra sy lovantsofina momba an'i Vonizongo trainainy hatrany amin'ny taon-jato faha-XV. Ny fahatongavan'ny Merina avy aty atsinanana nanomboka teo antenantenan'ny taonjato faha-XVI ka hatramin'ny andron'Andriamampoinimerina no tena nampitombo betsaka ny mponina.

Azo heverina amin'ny toeran'ny tanana sy ny toetrary fa tsy nanjaka ny fandriampahalemana tao Vonizongo talohan'ny taonjato faha-XIX. Naorina teny an-tampon'ny vohitra mantsy ireny tanana ireny, nohodidinina hadivory, ary nanamboarana vavahady manokana mba hanasarotana ny fidirana ao aminy.

Asehon'ny faritra sy ny tanety mbola tavela fa ny fambolena sy ny fiom-piana (omby) no foto-pivelorhan'ny olona. Efa nisy koa anefa ny fifanakalozana entana tamin'ny manodidina sy ny fampiasana fitaovana tanimanga, vita teo an-toerana na nafarana avy tany ampitan-dranomasina.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Il suffit de feuilleter une bibliographie de Madagascar pour s'en rendre compte.
2. Terminologie d'A. Mille (1970). Le nouveau Vonizongo s'arrête au Nord d'Andribo.
3. Mais on peut aussi reculer cette limite jusqu'à la latitude de Fihaonana.
4. Collines du Vonizongo ancien rendues célèbres et immortalisées par le dicton « Aiza ka dia ho anao avokoa i Babay sy i Lohavohitra ? »
5. Ex-cantons. *Fivondronana* est l'appellation nouvelle des sous-préfectures.
6. Etude et description des vestiges de surface, des fortifications des sites, observation et étude des céramiques trouvées sur le sol ou dans les sondages.
7. Elles sont pour la plupart, sinon la totalité, des traditions déjà transcrites. Ainsi les *Tantara ny Andriana* du P. Callet (1908), les recueils de Rainandriamampandry, séries SS 6, SS 22 et SS 24 des archives de la R.D.M., la tradition recueillie par Andriamanantsiety (in *Mpanolo-tsaina* n° 19 de 1908), celle de Rajaobelina (in *Mpanolotsaina* n° 23 et 24 de 1909), et celle anonyme de l'Isankerintaona de 1877, publication de la F.F.M.A.
8. L'instigateur de la colonisation officielle merina du Vonizongo.
9. Selon le *Firaketana* (1937), les Maromadinika et les (A)ntaimanangoana constituaient les deux grands groupes du peuple d'Andriamisavalambo, prince du Vonizongo évincé par Andrianentoarivo.
10. Rajaobelina 1909.
11. Comme Ambohimalaza, par exemple.
12. Malanjaona Rakotomalala, 1981.
13. La finalité de l'édition et de l'aménagement de ces sites fortifiés demeure à notre avis une question à résoudre. Il y certes l'élément « insécurité » de l'époque mais n'y aurait-il pas aussi d'autres mobiles ayant trait à la vie domestique par exemple ? Ce sera une des futures directions de nos recherches sur la région.
14. Des liens de parenté de sang, par exemple, ou d'alliance ou de région d'origine.
15. Il s'agit des silos à grain, des fosses et des parcs à boeufs.
16. Mais fait à remarquer, ce phénomène de dépeuplement du Vonizongo a continué, même après l'abolition de l'esclavage (Rakotomalala Malanjaona, 1980 : 46).
17. Rafojo Andrianaivoarivony, 1981 : 235.
18. C'est le cas pour le Vonizongo.
19. Il faut dire que cela venait également du fait qu'une bonne partie des « villages » du Vonizongo ancien (Ambohidratrimo actuellement dénommé Mananjara, Ampanotokana, Vaingaina et Babay) a été intégrée au Marovatana sur décision de Nampoina après sa conquête de la région. Rappelons que ceux de Marovatana avaient aidé ce souverain dans sa conquête du Vonizongo.
20. Les grands sites ont dû exercer un contrôle sur l'exploitation des vallons rizicoles environnants et une surveillance sur lesdits vallons pour assurer leur approvisionnement car ils ne possédaient pas de silos à grain. Ou alors ils avaient d'autres manières d'emmagasiner leurs denrées rizicoles.
21. Attestée par l'archéologie.
22. Dès Andrianentoarivo, on voyait déjà une hiérarchie dans la société du Vonizongo ancien (Rajaobelina, 1909).
23. P. Callet, 1958 : 104, 114, 115, rapporté par J. Dez, 1970 : 34.
24. Déformation contemporaine d'Anjomoka, « la rivière aux boeufs ».

BIBLIOGRAPHIE

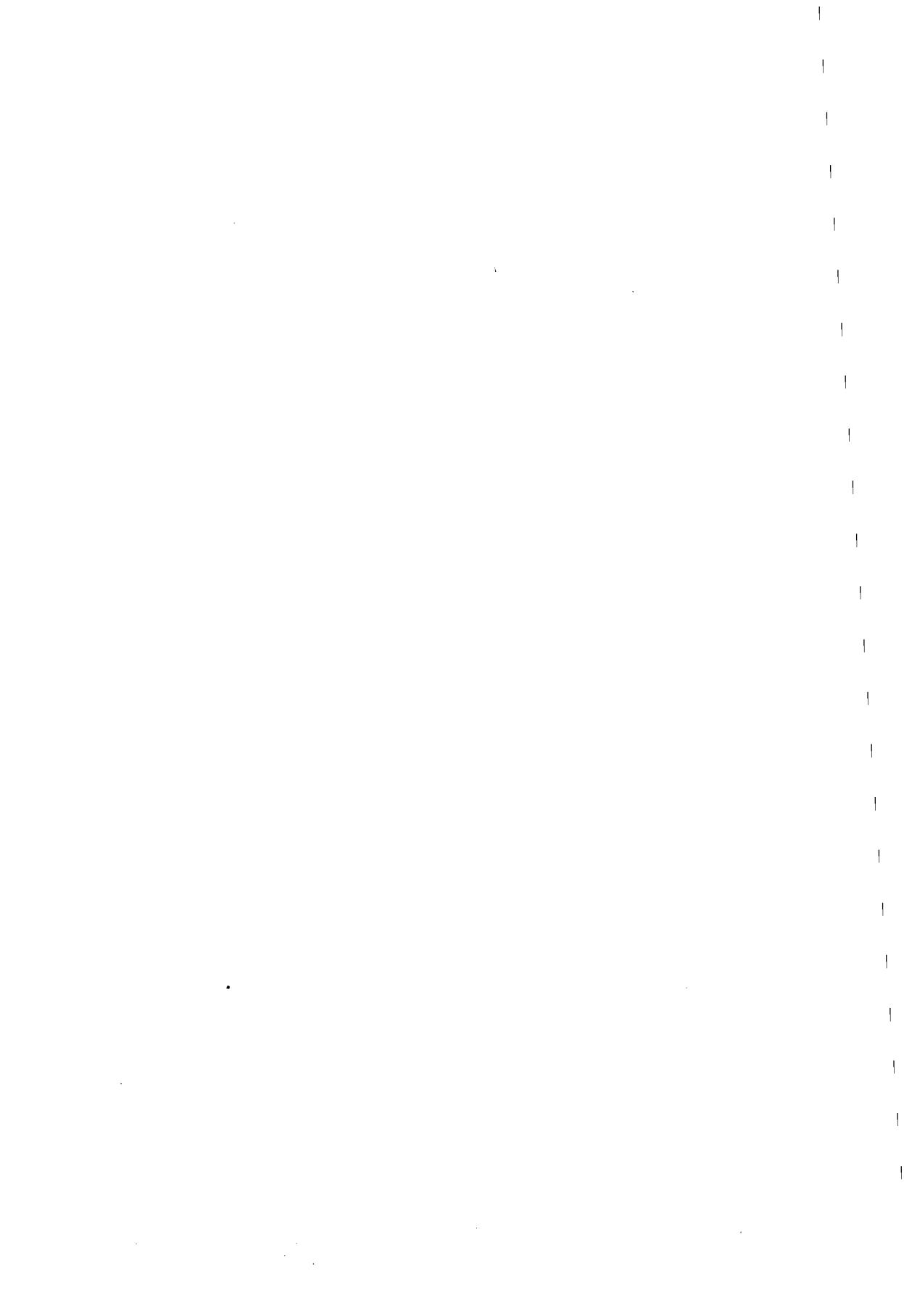
- ANDRIAMANANTSIELY Z.J. - 1908 - Ny tafik'Andrianjaka tao Ambohipoloalina Ny Mpanolo-Tsaina, Tananarive, Imp. L.M.S., vol. V, pp.138-142.
- ANONYME. - 1877 - Andrianarivo, Ny Isan-kerintaona, Antananarivo, F.F.M.A., pp. 81-90.
- BLOCH Maurice. - 1967 - Notes sur l'organisation sociale de l'Imerina avant le règne de Rasama 1er, Annales de l'Université de Madagascar, série Lettres et Sciences Humaines, Tananarive, 7, pp. 119-131.
- CALLET R.P. - 1908 - Ny Tantara ny Andriana, Tananarive, Académie Malgache, 1243 p.
- 1958 - L'Histoire des Rois, traduction de Chapus et Ratsimba, Tananarive, 689 + 480 + 576 p.
- DELIVRE Alain. - 1974 - L'Histoire des Rois d'Imerina. Interprétation d'une tradition orale, Paris, Klincksieck, 450 p.
- DESCHAMPS Hubert. - 1960 (3)- Histoire de Madagascar, Paris, Berger-Levrault (Monde d'Outre-Mer), 348 p., cartes.
- DEZ Jacques. - 1970 - Eléments pour une étude agro-pastorale de l'Imerina ancienne, Tany Malagasy (Terre Malgache) E.N.S.A., Université de Madagascar, Tananarive, 8, Juillet, pp. 9-60.
- DOMENICHINI J.P. - 1971 - Histoire des Palladiums d'Imerina d'après les documents anciens (textes bilingues), Tananarive, Musée d'Art et d'Archéologie (Travaux et Documents VIII), LXXI + 719 p. ronéo.
- 1977 - Tradition orale et archéologie en Imerina (Tananarive, Musée de l'Université) Communication à l'Académie Malgache lors de son 75ème anniversaire, Septembre, 12 p.
- 1978 - Antehiroka et Vazimba. Contribution à l'Histoire de la société du XVI^e au XIX^e siècle, Communication à l'Académie Malgache, Février, 23 p. ronéo.
- MILLE Adrien . - 1970 - Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien (Madagascar), Tananarive, Musée d'Art et d'Archéologie, 270 p.
- RALOLO ANDRIANAIVOARIVONY. - 1981 - Etude du Vonizongo ancien d'après les sources orales et archéologiques, Mémoire de Maîtrise, 268 + 157 p., Centre d'Art et d'Archéologie - U.E.R. d'Histoire, Antananarivo.
- RAINIANJANORO. - s.d. - Tantara nataon-dRainianjanoro (Etudes sur les divisions administratives de l'Imerina), Tananarive, 42 p.
- RAINITOVO. - 1930 - Tantaran'ny Malagasy manontolo, Tananarive, Paoli, t. I, 150 p.
- RAJAobelina J.W. - 1909 - Andriantoarivo sy Vonizongo, Ny Mpanolo-Tsaina, Tananarive, Imp. L.M.S. vol. VI, 23 et 24, pp. 173-178 et 207-217.
- RAKOTOMALALA Malanjaona Manoelina. - 1980 - Les Tsilokana du Vonizongo. Essai de monographie régionale en Imerina. Mémoire de l'E.H.E.S.S., Paris, XLV + 456 p.
- 1981 - Les influences Sakalava et Marofotsy à travers les chants populaires du Vonizongo, Communication au Colloque d'Histoire de Majunga, Avril, 13 p. ronéo

RALAIMIHOATRA Edouard.- 1980 (4) - Histoire de Madagascar, Antananarivo,
226 p.

RASAMIMANANA J. & RAZAFINDRAZAKA L. - 1909 - Contribution à l'Histoire
des Malgaches, Fanasoavana ny Tantaran'ny Malagasy, Tananarive.
49 + 49 p.

Pasteur RAVELOJAONA (sous la direction de).- 1937 - Firaketana ny fiteny sy ny
zavatra malagasy, Tananarive, Imprimerie Industrielle.

WRIGHT Henry et KUS Susan.- 1977 - Archéologie régionale et organisation sociale
ancienne de l'Imerina Centrale, Communication à l'Académie Malgache, 9 p.



LES PROBLEMES DE L'HISTOIRE PRECOLONIALE EN PAYS BETSILEO : SOURCES ET METHODOLOGIE

Daniel RAHERISOANJATO

Les difficultés du chercheur qui entreprend à Madagascar l'étude de la période précoloniale se posent, du point de vue méthodologique, au niveau des sources. Dans ce domaine, deux questions nous paraissent les plus pertinentes : 1^o - l'absence des documents écrits se rapportant à cette période de l'histoire ; 2^o - la recherche des « traditionnistes », c'est-à-dire ceux qui sont les détenteurs du savoir historique.

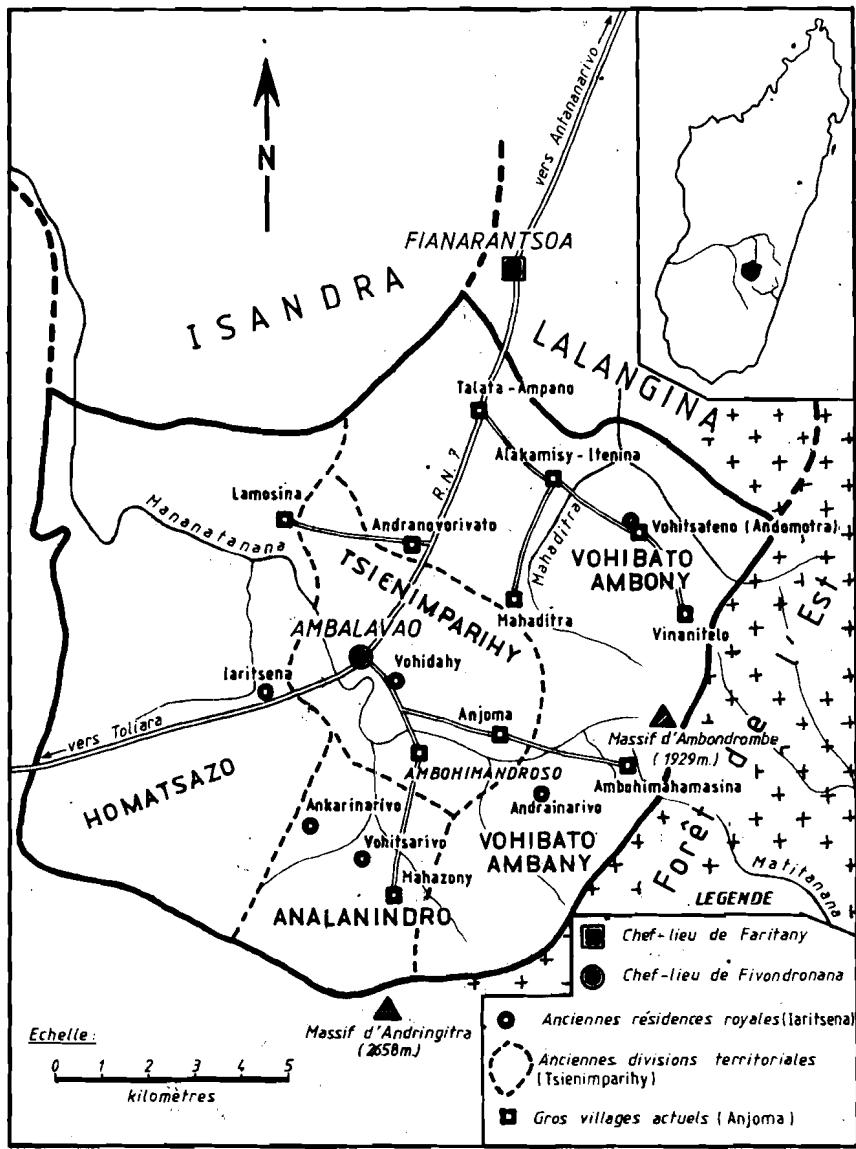
Le travail que nous avons effectué dans le Sud Betsileo nous a donné l'occasion de faire face à ce genre de problème (*). Aussi, nous livrons dans le cadre de cette étude les résultats d'une enquête menée sur le terrain ainsi que les solutions apportées.

I - Les documents écrits :

Dans le Betsileo, l'absence de documents écrits est due essentiellement au retard de la scolarisation de la population. En effet, la région n'a connu l'écriture que très tardivement, c'est-à-dire vers la deuxième moitié du XIX^e siècle, période au cours de laquelle les missionnaires protestants et catholiques se sont établis dans le pays et ont commencé leur travail d'évangélisation. Ainsi, le peu de sources écrites anciennes dont nous disposons ne proviennent que de récits de voyage des premiers explorateurs du XVII^e siècle, qui ont abordé les côtes malgaches, notamment dans le Sud, et des premiers voyageurs européens venus à l'intérieur du pays.

Parmi les sources écrites européennes, nous citons l'ouvrage de Flacourt : *Histoire de la Grande Ile de Madagascar* (1) que l'on peut trouver dans la collection Grandidier : *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar* (2). Dans ce document, Flacourt présente une carte de Madagascar où il fait mention de la région des « Eringdranes » (pour parler de l'Arindrano), alors qu'il n'y était jamais venu. Il n'a fait que rapporter les renseignements recueillis par ses émissaires qui ont voyagé à l'intérieur du pays à la recherche des vivres pour ses compagnons basés à Tolagnaro (Fort-Dauphin). D'autre part, la carte de Flacourt présente des erreurs. Outre les fautes d'orthographe dans les noms des lieux, il faut relever leur localisation erronée. En effet, l'auteur a voulu parler de l'Arindrano, qui se situe au Sud de Fianarantsoa, alors que sa carte présente toute la région couvrant actuellement Ambohitra, Ambohimahasoa, Fianarantsoa et Ambalavao. A travers les écrits de Flacourt, nous avons noté aussi l'existence de nombreux troupeaux de zébus,

(*) Figure n° 1 : Carte de localisation de la région.



* Fig. 1 Carte de localisation de la région étudiée

point intéressant qui a été signalé plus de deux siècles plus tard par Alfred Grandidier. En effet, ce deuxième auteur a rapporté dans ses *Souvenirs de voyage, 1865 - 1870* (3), que les Betsileo étaient connus à l'époque sous le nom d'*Andriambohitsombilahy* (littéralement « les seigneurs des montagnes riches en bétail »). Faudrait-il voir dans ce passage un lien entre le nom des habitants et la présence de nombreux troupeaux de zébus dans la région ? Parlant des populations locales, Grandidier a ajouté « qu'il n'y a pas chez les Betsileo l'homogénéité qui existe chez les autres nations malgaches : leurs chefs n'appartiennent pas à une seule et même famille comme chez les Merina, les Sakalava, les Bara... Ceux de *Lalangina* sont des *Zafy Anarana* : ceux de l'*Arindrano* des *Zafy Mahafanandry* ; ceux du *Manandriana* des *Zanak'Antara* ; ceux d'*Isandra* des *Zarabehavana* ou *Zafy Manariivo* ».

Ce passage nous paraît important car il nous renseigne sur l'organisation socio-politique du Betsileo et ses différentes régions, à savoir, le *Lalangina*, l'*Arindrano*, le *Manandriana* et l'*Isandra*. Cependant, l'auteur n'a pas donné de précision sur leur localisation.

A la fin du XIX^e et vers le début du XX^e siècle, les écrits des missionnaires et les rapports des premiers fonctionnaires du pouvoir colonial constituent les principales sources écrites se rapportant à la région. A ce propos, nous pouvons relever à travers la revue *Antananarivo Annual* de la Mission L.M.S. (4), les écrits du Rév. Rowlands, puis les récits de voyage du Dr Mullens qui, avec les Rév. Cousins et Pillans, a fait partie de la suite de Ranavalona II lors de sa visite à Fianarantsoa en Septembre 1873.

Du côté des missionnaires catholiques figurent les *Lettres du Scolastici cat d'Uclès* (5) où nous avons retrouvé les notes du Monseigneur Cazet, puis celles du Père Berthieu, qui donnent des informations intéressantes sur le mode de vie des habitants, leurs coutumes et leurs croyances.

Peuvent être classés parmi les sources écrites européennes :

1^o. la *Monographie des Betsileo* du Père Dubois, un ouvrage monumental de 1510 pages qui fournit une mine d'informations sur la société betsileo (6) :

2^o. l'ouvrage du Dr Catat : *Voyage à Madagascar, 1889 - 1890* (7) :

3^o. les *Notes, Reconnaissances et Exploitations*, une revue mensuelle de la « Colonie de Madagascar » publiée entre 1897 et 1900 (8).

A la lecture de ces divers documents, il est frappant de constater la curiosité de nombreux auteurs sur certains aspects de la société betsileo. Mais il se trouve que les questions historiques n'ont pas été abordées ou du moins elles ont été évoquées très brièvement. Ainsi, leur travail nous paraît superficiel, voire incomplet. Pour notre part, nous avons eu recours, en approfondissant les recherches, à d'autres sources écrites de type local, œuvres d'auteurs originaires de la région.

Relevons en premier lieu les ouvrages des pasteurs Rainihifina et Ranavozanany, puis les travaux de Ratongavao Jean-Marie et Rajoharison Maurice-Michel, tous deux instituteurs de la Mission catholique.

Les premiers auteurs ont publié respectivement *Tantara betsileo* (9) et *Ny elan'ny Nosy* (10), en malgache et dans sa version officielle ; donc facile à lire. Grâce à des appuis financiers fournis par leurs familles ou par des organisations privées, leurs travaux ont été imprimés à Fianarantsoa, à Antananarivo, et on peut s'en procurer facilement dans les grandes librairies de la capitale et dans les provinces.

Quant aux deux autres auteurs, leurs travaux se distinguent de ceux de leurs compatriotes par le fait qu'ils ont utilisé dans leurs écrits le dialecte local. En outre, ces auteurs n'ont pas eu la possibilité de faire imprimer leurs travaux. Nous avons trouvé leurs écrits vendus sur le marché local sous forme de brochures ronéotypées, ou publiés dans des pages de journaux tels que *Lumière et larivo-Bets* (11).

L'étude de ces ouvrages d'auteurs betsileo pose cependant un double problème qui touche à la fois le fond et la forme. En ce qui concerne le fond, nous avons remarqué que ces auteurs ne parlent dans leurs écrits que d'une histoire évènementielle se rapportant essentiellement aux règnes de différents *houa* (l'équivalent des Andriana ou rois en Imerina) et à leurs guerres de conquête contre les royaumes voisins. En outre, les informations sur l'histoire intérieure de la région, notamment les institutions sociales et politiques, sont pauvres et les successions des rois semblent confuses. Quant à la forme, de gros problèmes se posent dans le cas des textes écrits en dialecte local où les phrases sont lourdes, pleines d'allusions et de proverbes incompréhensibles pour le commun, mais « lumineux pour ceux qui les comprennent ». A ce sujet, le chercheur doit « apprendre à ralentir », comme le signale à juste titre le Professeur Ki-Zerbo, c'est-à-dire réfléchir pour pénétrer la société étudiée (12).

Parmi les sources écrites de type local figurent enfin les biographies de famille, bien connues sous le terme de *Tantarana-drazana* (litt. « histoire des ancêtres »). Il convient de préciser que ce type de documents a fait son apparition vers la fin du XIX^e siècle du fait des progrès de la scolarisation menée dans la région par les Missions européennes. Comment les *tantaran-drazana* se présentent-ils ? Quels types d'informations le chercheur peut-il en tirer ?

Tout d'abord, les *tantaran-drazana* ou biographies de famille sont rédigées en malgache sur de simples feuilles rassemblées dans une couverture en carton, ou dans des cahiers scolaires de 20 à 50 pages. Le style est très simple, sans détour et conçu pour faciliter la mémorisation. Au début, ces documents ont été l'œuvre des premiers lettrés de la région, en particulier des catéchistes, des pasteurs et des instituteurs de Mission qui ont consigné par écrit des traditions de famille recueillies auprès de leurs grands-parents.

De ce fait, les *tantaran-drazana* constituent un héritage précieux pour les familles et revêtent un caractère sacré. Ce sont des documents privés qui ne doivent pas sortir du cercle familial. Aussi, est-il difficile de les consulter, à moins d'être un membre de la famille ou un ami intime.

Pour notre part, l'accès à ces documents n'a pas posé de problème du fait de notre qualité de *zanatany*, c'est-à-dire de personne originaire de la région que tout le monde connaît et en qui on peut avoir confiance.

A la lecture de ces documents, nous avons relevé trois types d'informations :

- 1°- des traditions de caractère historique portant sur l'origine des ancêtres ;
- 2°- des généalogies de famille ;
- 3°- des éléments concernant la propriété foncière.

Aussi, est-il difficile de les consulter sans avoir au préalable une bonne connaissance du milieu, c'est-à-dire de la famille ou du *foko* étudié (13).

En outre, l'utilisation de ces biographies de famille exige de la part du chercheur une analyse critique en raison d'une part, des renseignements parfois invraisemblables et des « embellissements » que les narrateurs ont voulu donner à certains personnages de leurs récits (14) et d'autre part, à cause des lacunes dues à la défaillance de mémoire de ceux qui ont reçu les traditions avant de les fixer, par écrit.

Face à une documentation écrite déjà élaborée et relativement riche, mais qui présente toutefois des lacunes et des imperfections, nous avons fait appel à un autre type de sources, les *lovantsofina*, litt. « héritage par les oreilles ».

II- Les sources orales

En dépit des efforts des missionnaires qui ont introduit la religion chrétienne et avec elle l'écriture, la part de la culture orale est encore sensible dans l'Arindrano. Cette situation se traduit d'ailleurs par la vivacité des *lovantsofina* qui foisonnent dans la région. Il se pose cependant une série de problèmes auxquels le chercheur doit faire face : à qui s'adresser, c'est-à-dire qui détient les *lovantsofina*? Quels types de *lovantsofina* peut-on utiliser pour retrouver la matière de l'histoire? Peut-on enfin se fier aux informations recueillies?

En ce qui concerne le problème des détenteurs de *lovantsofina*, il n'existe pas, dans le Betsileo comme dans l'ensemble de Madagascar, de spécialistes de la tradition orale. Ce travail de spécialisation se pratique surtout dans certaines sociétés d'Afrique, au Mali et en Guinée où l'on a affaire

à des griots castés et professionnels, qui ont leurs règles de vie, leur formation et leurs écoles d'initiation (15).

Dans le cas de l'Arindrano, nous répartissons nos informateurs en trois catégories suivant leur qualité et leur statut de témoins. Dans la première catégorie, nous avons regroupé tous ceux qui possèdent un statut de vieillesse (les gens de plus de 60 ans) dans la mesure où ils constituent les témoins les moins éloignés du passé historique recherché. Ces vieilles personnes que l'on désigne sous le terme de *ray aman-dreny* (litt. « père et mère ») jouissent partout d'une incontestable préséance d'honneur, étant les premiers responsables politiques d'une société à pouvoir gérontocratique. De par leurs fonctions politico-sociales et religieuses, ces personnes ont autorité sur tous les membres d'un lignage ou d'un *foko*. Dans tous les cas, les *ray aman-dreny* président les cérémonies rituelles, notamment les *lanonana* ou grandes réjouissances familiales, et tiennent à cet effet le rôle de « maîtres de cérémonie ». D'autre part, on vient les consulter sur les questions intéressant le lignage, l'origine des ancêtres, la fondation des villages, les problèmes de l'héritage, notamment en matière de propriété foncière.

Les chefs de famille ou *raim-pianakaviana* forment la deuxième catégorie de nos informateurs. Se trouvant à un niveau plus réduit, ayant seulement autorité sur les membres de la famille, ces personnes nous ont livré des *lovantsofina* fournissant les mêmes renseignements, notamment ceux qui touchent la vie de leur famille. Cependant, du fait de leur participation active à tous les travaux intéressant le village, les *raim-pianakaviana* sont en mesure de nous livrer ses principales traditions, ainsi que les événements locaux qui ont pu traduire dans le village une évolution sociale, politique, démographique, familiale ou religieuse.

Nous avons en dernier lieu la catégorie des *mpikabary*, c'est-à-dire les orateurs. Connus pour leur talent oratoire et leur grande capacité de mémorisation, les *mpikabary* sont des hommes qui se sont intéressés, par curiosité intellectuelle, à l'histoire de leur *foko*, de leur village ou de leur pays et qui ont recueilli autour d'eux des *lovantsofina* de toutes sortes et de toutes provenances. C'est ainsi que les festivités organisées à l'occasion des *lanonana* et dans les funérailles sont particulièrement riches d'enseignements historiques. C'est l'occasion où les *mpikabary* sont invités à prendre la parole et à prononcer un discours public en l'honneur d'une famille ou d'un parent décédé.

Nous allons maintenant essayer de bien situer les *lovantsofina* en tenant compte de leur « cadre social » pour reprendre l'expression de Jan Vansina (16). Cette méthode permettra de définir leur fonction dans la société, de distinguer leurs formes et d'examiner la qualité de leur transmission. Pour cela, nous partirons du vocabulaire typologique local que les habitants ont toujours utilisé pour opérer leur distinction.

Les tantaran-drazana

Ce sont des biographies de famille comme nous l'avons déjà dit plus haut, mais non écrites cette fois-ci, car personne dans la famille n'a jamais pensé à les rassembler ou à les consigner par écrit. Aussi la transmission s'effectue-t-elle oralement par l'intérmédiaire des *ray aman-dreny* aux membres de la famille ou du lignage. Il est évident, d'une part, que les *tantaran-drazana* sont des documents privés ; mais à l'intérieur de la famille ou du lignage auquel ils se rattachent, ces documents ont un caractère officiel. Leur témoignage est moins sujet à déformation et peut contrôler efficacement les assertions faites en dehors du groupe. En revanche, la profondeur des généalogies, le soin avec lequel elles ont été transmises sont le plus souvent peu satisfaisants, comme le montrent de nombreuses variantes. D'autre part, en raison de leur caractère sacré, on se garde de les réciter n'importe quand et n'importe où, ceci par respect des ancêtres. Aussi les *tantaran-drazana* ne sont-ils connus qu'à l'occasion des cérémonies rituelles.

Les angano

Ce terme est utilisé pour désigner les contes et les légendes. Les *angano* sont récités le soir, au coin du feu, par les vieilles personnes à l'intention des enfants. Ce type de documents a une fonction précise dans la mesure où les narrateurs créent pour l'assistance des modèles de comportements idéaux et des valeurs. Or, cela déforme les données et fausse l'histoire. Aussi faut-il éviter les pièges et les embellissements d'un cliché souvent amusant et inhabituel et déceler les erreurs pour découvrir la part de vérité historique.

Mais les *angano betsileo* peuvent constituer un répertoire important en raison de la vérité des thèmes évoqués. Nous relevons d'abord les *angano* pleins de merveilleux où les animaux constituent les principaux acteurs, puis ceux qui parlent de la création du monde et de la vie des premiers hommes, et enfin ceux qui se rapportent à la vie des princes ayant vécu dans la région. À travers les récits des narrateurs, il est intéressant de relever les noms des personnages comme Rapeto, Ravorotsihy, Andrianakatsakatsa et Andriambahomana, dont l'histoire est associée à des lieux considérés comme sacrés ou à des villages anciens dont les emplacements sont repérables aujourd'hui encore.

Les ohatsa ou ohabolana

Dans les discours et même dans les discussions animées et sans résultat décisif, où il faut bien d'une façon ou d'une autre, mettre un terme à une situation sans issue, les *Betsileo* comme tous les *Malgaches* en général usent beaucoup de *ohatsa* ou *ohabolana*. C'est surtout dans cette forme de littérature orale traditionnelle qu'ils montrent leur art de bien parler. C'est aussi l'occasion où l'on vient apprécier la richesse de la langue malgache.

Mais il est bien difficile de donner une définition exacte à ces termes. Dans son ouvrage monumental portant sur les *ohabolana* et les *hainteny*, Bakoly Domenichini-Ramiaranana (17) a montré les difficultés que l'on rencontre dans ce domaine en prenant des exemples cités par de nombreux auteurs « malgachisants », pour la plupart des missionnaires et des administrateurs du XIX^e siècle. S'agit-il de proverbes, d'adages, de dictons, de sentences ou de maximes ? Sans insister davantage sur ce domaine particulier qui revient plutôt aux linguistes, nous pensons que sur le plan formel, « les *ohabolana* sont des comparaisons, des formes figurées de l'expression verbale », pour reprendre l'expression du Gouverneur Adolphe Bruniquel. A titre d'exemple, nous citons le cas suivant : « *Aleo halan'Andriana toy izay halam-bahoaka* » (litt. « Plutôt la haine du prince que la haine du peuple »).

Mais *ohatsa* et *ohabolana* se réfèrent aussi à des évènements historiques et dans certains cas, le nom des personnages est donné : « *Tsa firako any itoy fa firan'Andriambelonandro* ». Ici, l'exemple nous montre que d'une part, pour rejeter une fausse accusation, le rappel de cette formule conduira quelqu'un à évoquer l'histoire du *hova Andriambelonandro* : pour une question de succession, ce prince du Vohibato (situé dans la haute vallée de la Matsiatra) a fait assassiner son frère, Rantaratsilanimbahoaka. Il faut ajouter d'autre part, qu'on ne cite pas les *ohatsa* ou *ohabolana* n'importe quand. Il faut des circonstances bien déterminées qui suscitent le rappel de telle formule. Enfin, on ne cite pas un *ohatsa* ou *ohabolana* « pour rien ». Aussi l'histoire d'Andriambelonandro se rapporte-t-elle à quelqu'un qui a commis une faute grave, sans qu'il soit responsable de ses actes. En fait, il a agi malgré lui selon des directives reçues de hauts lieux. Dans ce cas précis, la situation dans laquelle la formule a été produite donnera au chercheur des éléments utiles pour l'étude de l'histoire du Vohibato au temps d'Andriambelonandro.

Les kabary

Source de formules proverbiales et lieu privilégié de la littérature orale traditionnelle, les *kabary* sont aussi riches d'enseignements historiques. Il est à noter également que les Betsileo apprécient les beaux discours et que, selon les coutumes locales, toutes les manifestations familiales et publiques doivent commencer et se terminer par un discours, qu'il s'agisse d'une noce, d'une invitation à un travail collectif ou encore à l'occasion d'un enterrement. Dans tous les cas, les séances de *kabary* sont les moments les plus importants où l'on annonce au grand public, à l'intérieur de la maison ou au dehors et sur le lieu même du rituel, l'objet de la cérémonie et son organisation générale. En gros, les *mpikabary* font leur discours suivant un plan rigoureux qui comporte au début comme à la fin des formules de politesse très recherchées, le plus souvent pleines d'images et de poésie. En revanche, le corps du discours est axé sur le motif de la visite ou du grand rassemblement. C'est donc le moment privilégié où le chercheur pourrait recueillir une mine d'informations à caractère historique concernant le rituel et ses aspects religieux, politiques, économiques. A titre d'exemple, à l'occasion d'un *lanonana* orga-

nisé pour l'inauguration d'une nouvelle maison (*fanamen-trano*) à Ankazotana (dans le Tsienimparihy), nous avons relevé au cours du *kabary* des métaphores tirées des noms de villages anciens, des rappels de coutumes et de traditions, des listes généalogiques. Il est bien évident que ce genre de discours fait l'honneur des familles qui ont organisé la fête, mais le *kabary* constitue ici un sujet d'investigation très intéressant dans la mesure où le chercheur arrive à distinguer le réel du merveilleux, à déceler les erreurs, les falsifications et même les improvisations de dernière heure apportées par les *mpi-kabary* eux-mêmes.

Les *rija* et les *isa*

A l'intérieur de la littérature orale betsileo, le chant est l'une des sources les plus populaires et probablement la plus riche. Dans le cas des *rija*, les chants se présentent sous forme de textes chantés, accompagnés d'instruments de musique (le *jejo*) et de danse. Parfois, on bat les mains au rythme de la musique et à ce moment-là, c'est l'instrument qui parle (18). En revanche, les *isa* s'exécutent sans musique : parfois ils sont entrecoupés de battements rythmés de mains, ou exécutés en solo ou en duo et accompagnés d'une mélodie murmurée.

Dans les *rija* comme dans les *isa*, les thèmes sont très variés et accessibles à tous. Le plus souvent, les chants parlent de la vie quotidienne en insistant sur l'importance du *fihavana* (la parenté). Il arrive aussi que les chanteurs racontent l'histoire de certaines régions situées à l'intérieur du pays. Mais encore faut-il les reporter sur une carte pour servir de repères géographiques. Notons enfin que les thèmes chantés sont tirés des contes et des légendes connus dans le pays, mais dont la partie vocale apparaît très mobile à cause de nombreuses variantes textuelles (19).

Outre la vivacité de la tradition orale betsileo, la richesse de ce type de documents apparaît à nos yeux comme un de ses traits caractéristiques auquel il est possible de recourir pour retracer l'histoire. Actuellement, ces documents semblent être menacés pour deux raisons : 1^o- les contacts avec le monde moderne et les diverses manifestations qui l'accompagnent ; 2^o- la disparition des anciens. En effet, dans l'Arindrano comme dans toutes les sociétés rurales, les différentes structures de base, jusque-là plus ou moins closes sur elles-mêmes dans une évolution relativement lente, se trouvent aujourd'hui contraintes à l'ouverture et au changement. Les manifestations culturelles traditionnelles sont donc menacées d'extinction plus ou moins rapide par l'action des mass-média et l'influence des grandes villes, alors que sur place on assiste à la disparition des anciens considérés comme les détenteurs du savoir. Il se trouve alors que l'identité d'un groupe est mise en doute et l'authenticité de sa culture jugée en péril.

Devant ces difficultés, nous avons poussé nos investigations vers d'autres directions, à la recherche d'autres éléments susceptibles d'apporter des éclaircissements sur l'histoire de la région.

Les documents d'histoire autres que les récits

Les documents qui vont être étudiés proviennent de l'observation directe faite quotidiennement sur le terrain, lors de nombreux séjours passés dans la région. Seront considérés successivement les cérémonies rituelles et les documents « matériels » qui sont d'ailleurs de nature différente et dont l'abondance dans la région n'échappe point à un œil exercé.

Concernant les cérémonies rituelles, nous relevons les *lanonana* (grandes réjouissances familiales avec sacrifice de zébus), les funérailles (*fiandra-vagnana*), les *saotsa* ou cérémonies d'invocation des ancêtres pour leur demander toutes sortes de grâces : richesse, protection, enfants. Assister à ce genre de rituels permet au chercheur de recueillir directement de la bouche du maître de cérémonie une mine d'informations concernant l'histoire des ancêtres, les généalogies de famille et l'organisation d'un lignage ou d'un *foko*.

A Iavomalaza, situé dans la zone Sud du Vohibato, l'organisation d'un *saotsa* par les parents d'un de nos informateurs nous a donné l'occasion de participer au rituel et recueillir la généalogie du *foko* Otaray auquel est rattachée la famille. Grâce aux informations recueillies sur place, nous avons pu reconstruire l'histoire de ce groupe dont l'implantation remonte bien avant le XVII ème siècle dans une région comprise entre la haute vallée de la Matsiatra et le massif d'Andrambaky, situé au Sud-Ouest de la ville d'Ambalavao (20).

L'observation directe de l'environnement nous a donné aussi l'occasion de reveler un certain nombre de traces matérielles conservées sur le sol, dont l'étude nous a permis de compléter, vérifier et rectifier les données fournies par les sources orales.

C'est le cas tout d'abord des *valamaty* (litt. « villages morts »). Il s'agit d'emplacements d'anciens villages qui ne sont plus habités et qui sont retournés à la végétation forestière. Dans le Betsileo, chaque village a occupé au moins deux sites. A l'époque des « Royaumes », les guerres de conquête entreprises par les *hova* ont contraint les habitants à quitter leurs anciens villages qui ont été implantés dans les zones basses et à proximité des rizières, soit pour construire de nouveaux villages sur les hauteurs et à l'abri des hostilités, soit pour chercher refuge à l'intérieur du village fortifié d'un *hova* qui était connu pour sa puissance et l'habileté guerrière de ses hommes. Au début du XX^e siècle, de nombreux villages se sont aussi déplacés pour se transporter à proximité des voies de communication devant les mesures prises par les autorités coloniales, qui ont regroupés systématiquement les villages pour mieux contrôler la population (21).

Ces *valamaty* constituent pour le chercheur un endroit privilégié pour l'étude du genre de vie des générations antérieures. La visite de ces lieux nous a permis de reconstituer le plan du village et réperer l'emplacement des mai-

sons, les parcs à bœufs (*valan'aomby*), les silos à riz (*lavabary*) et aux alentours, les tombeaux des villageois, l'aire de battage du riz (*tsihin-tany*), la fontaine où l'on puisait de l'eau, mais qui est asséchée actuellement. D'autre part, l'étude des vestiges archéologiques trouvés sur place ou enfouis dans le sol tels que les tessons de poterie ou autres fragments d'outillage usuel en os ou en fer nous a donné des indications utiles sur la vie socio-culturelle des anciens occupants et la datation de la période étudiée. Selon la coutume, la visite du *valamaty* commence toujours par une libation intéressante à enregistrer, au cours de laquelle les ancêtres fondateurs du village sont évoqués par leurs noms.

Au cours des interviews réalisées sur place, l'expérience nous a montré que les récits se succèdent de fil en aiguille, que tel endroit rappelle aux yeux des descendants directs des anciens occupants des points de repère dans leur mémoire du passé.

Autres traces matérielles du passé : les monuments commémoratifs. Il s'agit de *vatolahy*, *tatao*, *aloalo* qui sont en pierre, et de *teza* qui sont faits en bois, plus particulièrement avec la partie dure se trouvant au coeur de l'arbre.

Les *vatolahy* et les *teza* sont reconnaissables à leur forme allongée, dont la grosseur et la hauteur sont variables. Parfois, la pierre du *vatolahy* est soigneusement sculptée, avec des inscriptions portant le nom d'une personne, des dates, allant même jusqu'à présenter une note explicative concernant le motif de l'érection du monument. Dans d'autres cas, la pierre porte un décor soit un encadrement de bois sculpté sur toutes ses faces latérales, soit un ornement en bois ou en métal posé sur le sommet. Pour sa part, le *teza* qui est toujours de forme quadrangulaire, présente sur ses quatre faces des motifs gravés, géométriques et figuratifs. Il est à noter que les *vatolahy* se rencontrent partout dans les pays. Par contre, les *teza* ne se voient que dans le Nord du Betsileo, plus exactement dans la région d'Ambositra et dans le Manandriana. Cette distinction est en rapport avec les coutumes des habitants de la région, où le travail du bois occupe une place considérable, résultant d'un long héritage technique.

En revanche, les autres monuments sont formés d'amas de pierres sèches, qui prennent la forme d'un cône pour les cas des *tatao*, et celle d'un quadrangulaire pour les *aloalo*, que l'on désigne aussi sous le terme de *rariavato*.

Quels que soient la matière, la forme et le style, ces documents ont une double signification : outre leur connotation funéraire (parce qu'ils sont dédiés pour la plupart à des morts), il faut relever leur vocation principale, celle de conserver et de perpétuer un souvenir aussi longtemps que possible. A titre d'exemples, nous citons les monuments qui sont érigés soit à l'honneur des hommes célèbres du pays (les *vatolahy* d'Andriamanalina), soit en souvenir d'un parent disparu dans une région éloignée et dont le corps n'a

pas été ramené dans le tombeau familial, soit enfin pour marquer un évènement important ayant trait à la vie du pays (les *vatolahy* de Raindratsara à Ivory — Fianarantsoa).

Peuvent être classés parmi les monuments commémoratifs les *tafotona*, une sorte de pierre levée (*vatolahy*) de 40 cm à 1 mètre et demi de hauteur, que l'on érigait dans les « temps anciens » sur le lieu d'implantation du village. Ce monument appartient à la famille ou à un groupe de population qui a fondé le village et qui sert par la suite de lieu de culte commun aux villageois. Outre son rôle protecteur qui garantit la sécurité du village et de ses habitants, le *tafotona* rappelle la date d'implantation des premiers habitants et aussi celle de la fondation du village (22).

En tant qu'élément constitutif du « vécu social », les monuments commémoratifs betsileo sont des documents intéressants pour la connaissance de la région (**). Mais l'étude de ces documents nous conduit aussi à un autre domaine de la recherche, celui de la technique. Il s'agit ici d'approfondir notre connaissance sur la matière première dont sont faits les *vatolahy* et les techniques en usage. Sur ce point, nous avons constaté que les Betsileo sont arrivés à maîtriser un certain nombre d'éléments : d'abord la pierre en tant que matière première principale, ensuite le fer utilisé pour tailler la pierre, le feu pour forger le fer, enfin le bois ou le charbon de bois qui a servi de combustible pour chauffer le métal (23).

Dernier type de documents « matériels » trouvés dans le Betsileo : les *tranomena*, c'est-à-dire les sépultures royales. Comme tous les tombeaux betsileo, les *tranomena* sont constitués d'un caveau surmonté d'un édifice quadrangulaire fait de pierres sèches. Cependant le caveau est ici creusé jusqu'à une profondeur de plus de six mètres, tandis que la taille de l'édifice extérieur atteint des proportions considérables allant de 5 à 6 mètres de côté. Il est à noter que vers la fin du XIX^e, l'architecture des sépultures royales betsileo a connu grands changements du fait de l'influence des Merina qui ont introduit dans la région l'usage de la pierre taillée. C'est le cas par exemple du tombeau des *hova* Rarivoarindrano à Larinomby, dans le Tsienimparihy et Raonimananina à Tsimaltoasoa, dans le Vohibato (***) . Par contre, les sépultures royales de l'Isandra, situé dans le Nord-Ouest, sont aménagées dans des grottes naturelles ou anfractuosités de rocher, obstruées de pierres. Dans tous les cas, les sépultures royales betsileo sont visibles partout, sans que leur emplacement soit tenu secret. Aussi les traditions qui s'y rattachent serviront-elles de fils conducteurs pour reconstituer l'histoire des *hova* betsileo, leurs origines et les grands évènements qui ont marqué leurs règnes.

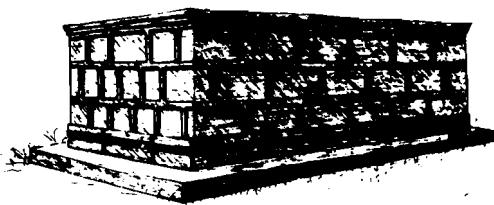
(**) Figure n° 2 Les monuments commémoratifs en pays betsileo

(***) Figure n° 3 Exemples de tombeaux betsileo



Un tombeau betsileo de type ancien : celui du
foko kina à Antavivola, dans le Tsienimparihy.

0 1
mètre



Un tombeau royal (tranomena) : celui du hova
Raonimananina à Tsimaitoasoa, dans le Vohibato.

0 1
m

*** Fig 3 Tombeaux betsileo

Léon MAZ - Journal 74

Conclusion

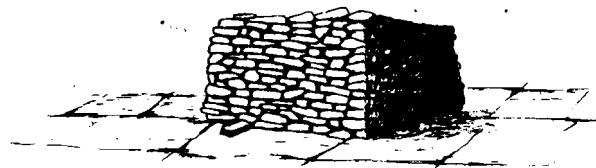
Dans le cadre de cette étude, nous avons voulu montrer les difficultés rencontrées dans l'étude de la période précoloniale ainsi que les solutions apportées.

Il est à noter que les enquêtes orales occupent ici une place importante afin de suppléer l'absence des documents écrits. Cependant, le chercheur ne doit pas se contenter de faire parler les gens. Il faut qu'il arrive aussi à faire parler les choses et à les écouter. En effet, il doit être attentif aux « choses », c'est-à-dire à tout l'environnement des hommes : une construction, une pièce d'outil ou de mobilier ancien ; bref, chaque élément du « vécu social » peut constituer le point de départ d'une enquête et fournir la matière de l'histoire (24).

Il faut aussi ajouter la nécessité pour le chercheur d'avoir une bonne connaissance du milieu étudié et l'obligation, une fois sur le terrain, d'essayer dans la mesure du possible, de rendre sa présence moins pesante pour faciliter son insertion. Pour notre part, nous nous sommes rendu compte que le fait de respecter les rythmes de la vie locale ainsi que les exigences qui l'accompagnent, permet de résoudre certains problèmes d'ordre pratique qui peuvent porter atteinte au travail du chercheur (25).

Il convient enfin de noter que tout document d'histoire, quelle que soit sa nature, doit être soumis à une analyse critique. A ce propos, l'élargissement du champ d'investigation permettra au chercheur de recueillir le maximum d'informations et d'aboutir à une analyse plus approfondie de toutes les données nécessaires pour son travail de reconstruction historique.

D.R.



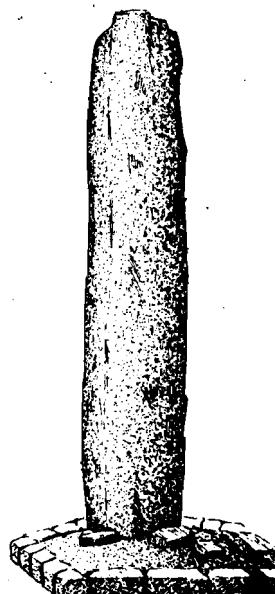
Un aloalo: celui de Ratsiarivo
à Antavivola, dans le Tsienimparihy.

0 1
mètre



Un tafao: à Sahamilondo dans le Vohibato.

0 1
mètre



Un vafolahy: celui de Raberoriaka
à Mahaditra, dans le Vohibato.

0 1
mètre

** Fig. 3 Les monuments commémoratifs en pays betsileo.

Léon RIA - Janvier 64

FAMINTINANA

Ny olana voalohany dia ny tsy fision'ny tahiry voarakitra an-tsoratra, raha tsy taty amin'ny taon-jato faha-17, fa indrindra ny faha-19. Olona vahiny anefa, mpizaha tany sy missionera no nanoratra azy ireny ka saika ny zavatra ivelany ihany no tena nojereny. Nisy Malagasy vitsy nanoratra taty aoriania, saingy fitantarana fotsiny, mitaky fandalinana koa ny fahazoana azy no nataony. Ary mifanampy amin'ireo ny tantaran-drazan'ny fianakaviana na foko sasantsasany.

Momba ny lovantsofina kosa, ny manahirana dia ny eo amin'ny olona miteny, ny mamantatra ny lovantsofina ilaina ary ny fahamarinan'izany. Ny ray aman-drenin'ny foko, ny raim-pianakaviana ary ny mpikabary no mpi-tantara. Ary misy dimy ny karazaha lovantsofina azo raisina : ny tantaran-drazana amin'ny fotoan-dehibe isan-karazany, ny anganombaviantitra ho an'ny ankizy, ny ohatsa na ohabolana marieho ny hakanton'ny teny malagasy sy ny fahaizana mampiasa izany, ny kabary amin'ny fivoriam-be « lanonana » samihafa, ary ny rija sy ny isa mihira ny fiarilha-monina andavanandro. Ny lesoka amin'ireo anefa dia olombelona no mitantara, ka mety hitranga ny fanitarana sy ny fanovana ny tena izy, na koa ny fahaverezany mihitsy noho ny fahafatesan'ilay tompon'ny fahalalana.

Ankoatra ny tahiry an-tsoratra sy ny lovantsofina, dia manampy ny mpikaroka tokoa, andaniny ny fanatrehana fomba amam-panao (lanonana, fandevenana, saotsa), ary ankilany manambara zavatra maro ireo rakitry ny ela tavela ankehitriny, toy ny tanana trainay antsoina hoe « valumaty », ny fasan'ny hova na « tranomena », ary farany ny vatolahy, tatao sy aloalo fahatsiarovana.

Afaka mamaha ny olana mitranga ao amin'ny tahiry an-tsoratra ny fanadihadiana am-bava ataon'ny mpikaroka, izay mandinika mivantana ny zava-misy iainan'ny olona eny an-toerana.

NOTES ET INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- 1- FLACOURT Etienne de .. *Histoire de la Grande Ile de Madagascar*, Paris, 1661, 286 p.
- 2- GRANDIDIER Alfred et Guillaume.- *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*. Paris, Imprimerie Nationale, 1903 - 1920, 9 vol. de 527, 559, 719, 436 ,547, 203, 471, 306 et 648 p.
- 3- GRANDIDIER Alfred..- *Souvenirs de voyages.. 1865- 1870*. (D'après son manuscrit inédit de 1916), Antananarivo, 1971, Publication de l'Association Malgache d'Archéologie, 54 p.
- 4- ANTANANARIVO ANNUAL.- (1875 - 1900).- Cette revue a paru pour la première fois en 1875, n'a pas été publiée en 1879 et 1880, pour reparaître alors régulièrement jusqu'en 1900.
- 5- Lettres du Scolasticat d'Uclès.- (1882 - 1897).- C'est un recueil périodique de lettres « édifiantes et curieuses », de deux missions de la province de Toulouse (Maduré et Madagascar).
Nous avons pu consulter ce document à la bibliothèque du Scolasticat Saint-Paul de Tsaramasoandro, Antananarivo.
- 6- DUBOIS Le Père.- (1938).- *Monographie des Betsileo (Madagascar)*, Paris, Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, 1510 p.
- 7- CATAT Louis.- *Voyage à Madagascar.. 1889 -1890*.- Paris, Administration de l'Univers, Illustré, 410 p.
- 8- Notes, Reconnaissances et Explorations. La revue comporte une série de notes et de rapports rédigés par des « administrateurs » et « hommes de troupe » durant les premières années de pacification (1897 -1900).
- 9- RAINIHIFINA Jessé.- *Tantara betsileo*. Fianarantsoa (Librairie Ambozontany) 1975, 240 p.
- 10- RANAIVOZANANY Joseph.- 1963.- *Ny elan'ny Nosy, boky I*. Antananarivo, Industrie Graphique Tananarivienne, 54 p.
- 11- Lumière était un journal hebdomadaire et bilingue publié par la Mission catholique de Fianarantsoa. Mais ce journal a disparu et ses travaux furent repris par le Lakroan'i Madagasikara, devenu aujourd'hui le principal journal de la congrégation.
Par contre, larivo-Betsileo était un journal indépendant, fondé par M. Rajahison Maurice-Michel, dont le siège se trouvait aussi à Fianarantsoa.
- 12- *Histoire générale de l'Afrique (Tome I)*.- Méthodologie et préhistoire africaine. Paris, Jeune Afrique/Unesco, 1980, ouvrage collectif dirigé par KI-ZERBO, 893 P.
- 13- Le foko est l'organisation sociale traditionnelle betsileo. Il s'agit d'un groupe d'individus d'ascendance commune qui se rattachent à un même ancêtre et qui pratiquent les mêmes coutumes.
Doit-on parler ici de clan ou de lignage ? Nous aurons l'occasion de le décrire et d'en parler plus longuement dans un travail en préparation : Contribution à l'histoire des Betsileo des Hautes-Terres malgaches : l'Arindrano des origines au début du XIX^e siècle.
- 14- CAMARA Sory.- *Gens de la parole. Essai sur la condition et le rôle des griots dans la société Malinké (Guinée)*. Paris, La Haye, 1976, Mouton et Co, 358 p., ill.

- 15- VANSINA Jan.- De la tradition orale. Essai de méthode historique. Tervuren (Belgique), 1961, Musée Royal de l'Afrique centrale, 179 p.
- 16- DOMENICHINI-RAMIARAMANANA Bakoly.- Du ohabolana au hainteny. Langue, littérature et politique à Madagascar. Paris, 1983, Edit. Karthala et Centre de Recherches Africaines, 665 p.
- 17- GUEUNIER Noël Jacques.- « Du rija betsileo ». Antananarivo, in Bulletin de Madagascar, Antananarivo (novembre et décembre 1974), n° 331, pp. 721-725.
- 18- RAHERISOANJATO Daniel.- La musique traditionnelle betsileo et ses traits caractéristiques. Communication présentée au Colloque de Mahajanga dans le cadre de la « Semaine Internationale de réflexion sur la musique traditionnelle, musique inscrite dans l'histoire » organisée par l'Association Ambario et avec le concours de l'UNESCO. 7 - 12 octobre 1985
- 19- L'étude des foko betsileo nous a permis de mieux connaître l'organisation sociale traditionnelle du Betsileo. Ce travail nous a conduit à recueillir un lot important de biographies de famille (tantaran-drazana) et faire l'inventaire systématique des foko betsileo dans la région de l'Arindrano. Pour le moment, nous avons pu établir une liste de 148 foko, avec leur nom distinctif et leur localisation géographique.
- 20- RALAIKOA Albert.- Fiscalité, Administration et pressions coloniales dans le Sud-Betsileo (1895 - 1918). Antananarivo, 1981, Mémoire de maîtrise (U.E.R. d'Histoire - Université de Madagascar), 245 p. dactylogr.
- 21- RAHERISOANJATO Daniel.- Les rites religieux dans le Betsileo : leurs supports matériels et leur contenu historique : l'exemple du tafotona. Communication présentée au séminaire de D.E.A., Avril 1985, organisé à l'U.E.R. d'Histoire (Université de Madagascar) par C.H. Perrot. Professeur à l'Université de Paris I, en mission d'enseignement à Madagascar sur le thème de : « Economie et Société précapitaliste ».
- 22- RAHERISOANJATO Daniel.- Les pierres dressées (vatomahy) dans la société betsileo (Madagascar) : un document pour l'historien. Paris, 1981, Mémoire de D.E.A., sujet n° 1. Centre de Recherches Africaines - Université de Paris I, 50 p. dactylogr.
- 23- CRESSWELL Robert.- Eléments d'éthonologie. Paris, 1975, Librairie Armand Colin, Collection U, Tome II, 283 p.
- 24- Afin de rendre moins pesante notre présence sur le terrain et faciliter notre insertion dans les villages étudiés, il nous est arrivé de participer à divers travaux (réparation d'une toiture de maison ou entretien d'un canal d'irrigation), et nous associer à divers événements familiaux en offrant, selon la coutume le tsy-drano ou le fao-drano maso : il s'agit ici de l'argent que l'on offre en cas d'événements heureux (naissance, mariage) ou à l'occasion d'un malheur (décès)

NOTES SUR LES INDUSTRIES DE PIERRE TAILLEE DANS LE SUD DE MADAGASCAR.

Chantal RADIMILAHY et Henry WRIGHT

Que les anciens malgaches aient maîtrisé la production de la céramique ainsi que le travail du fer est maintenant un fait indéniable. Les résultats des recherches archéologiques depuis une vingtaine d'années en témoignent. Mais une production d'outils en silex taillé n'est pas fréquente. Certes, les sites contenant des pierres à fusil en silex sont nombreux à Madagascar depuis le XVII^e siècle. Lavondès (1961) et Vérin (1975) en notent pour la région septentrionale, notamment à Andoka et à Marodoka. Toutefois, on ignorait que les anciens malgaches du Sud fabriquaient de ces outils en silex.

A ce propos, des reconnaissances archéologiques effectuées dans le pays Mahafaly et le pays Androy, ont mis au jour des traces d'utilisation de ces pierres à fusil. Certaines ont été importées, mais on a en même temps retrouvé des vestiges d'industrie locale sur la production de ces mêmes outils, et ce, à partir de matériaux locaux.

Les notes suivantes présentent quelques données sur la production et l'utilisation du silex local telles qu'on les a observées dans les sites d'Ampasimahanoro en pays Mahafaly et d'Ankara-Andindo en pays Androy.

1°- Le site d'Ampasimahanoro (1) (CGN X : 122 300. Y : 222 600) est situé à 500 m environ de la rive de la rivière Menarandra, à quelques 30 km de son embouchure, c'est-à-dire à 25 km de la côte à vol d'oiseau. C'est l'ancienne capitale royale de la dynastie des Maroseranana aux XVIII^e - XIX^e siècles (2). Ce site a été ainsi le chef-lieu de différents souverains, notamment depuis Tsimamande au XVIII^e siècle. Puis Ampasimahanoro a perdu son importance d'antan, quand le célèbre roi Tsiamponde l'abandonne vers le milieu du XIX^e siècle et implante sa capitale à Firangà, ensuite à Evaze.

A l'heure actuelle, le site s'étend sur plus d'un kilomètre le long de la rivière Menarandra. Néanmoins, cette étendue ne doit pas nous étonner outre mesure : car tout au long des deux siècles où il a été occupé, le village s'est petit à petit déplacé (3). Il nous est alors impossible de déterminer l'aire initiale d'habitat. Et l'étendue du site ne signifie pas toujours que l'espace habité à une époque donnée était aussi vaste.

(1) Ampasimahanoro signifierait « le sable qui rend fertile, qui rend prospère »

(2) Nous remercions M. Mananid Esavelimandraso d'avoir bien voulu nous communiquer ces informations, résultat de ses enquêtes sur cette grande dynastie du Sud de Madagascar

(3) Dans le Sud, la coutume veut qu'on abandonne certaines cases ayant été habitées par des chefs qui sont morts. Par suite, le village se déplace peu à peu

Ce site d'Ampasimahanoro a fait l'objet de reconnaissances par deux fois en 1980 et en 1983 (4). Nous y avons observé des amas de laitiers de fer dans la partie Nord-est et des faces à bœufs au Sud-ouest. La collecte de surface a permis de ramener, outre des tessons de céramique locale, un fragment de porcelaine chinoise de date récente ainsi que trois débris de verre également récent. Et parmi les concentrations de céramique locale, nous avons aussi retrouvé, par endroit, des « outils » en silex. Toutefois, aucune trace de concentration de débitage indiquant les lieux ou les ateliers de taille n'a été constatée.

Nous avons relevé douze pierres taillées dont six dans un jaspe brun ou jaune probablement local. Pour ces six échantillons, le nucléus est inexistant. Mais les configurations des petits éclats utilisés (Fig. 1a; 1b) suggèrent leur provenance de galets ronds à l'origine et fendus à la taille. Les éclats ont été probablement obtenus à partir de la face externe naturelle. Cette technique sommaire et assez simple a aussi procuré des éclats plus grands de section plus ou moins triangulaire (Fig. 1c). Et les pierres à fusil ont été obtenues à partir de ces éclats retouchés sur le talon. La seule pierre à fusil de jaspe local est très abîmée par l'utilisation (Fig. 1d). La forme n'en est pas encore trapezoïdale.

Les six autres outils en pierre récoltés sont en réalité du silex importé. Deux échantillons (Fig. 1- e, f) évoquent le silex couleur de miel caractéristique de Brandon (Anglia de l'Est) en Grande-Bretagne. Le reste provient probablement de la même région. Cette mine de silex était beaucoup utilisée depuis la période néolithique. Mais au début du XVIII^e siècle, les pierres à fusil fabriquées à Brandon étaient mises sur le circuit commercial. Les marchands et pirates anglais se sont chargés de leur distribution dans les différents continents. Toutes ces pierres à fusil importées sont originellement des segments de grandes lames de 3,00 cm à 3,50 cm de large. Puis par l'utilisation, les formes à l'origine trapézoïdales ont été réduites et arrondies.

Le site d'Ampasimahanoro semble d'un accès facile à l'embouchure. On ne peut alors s'étonner si les habitants de cet important centre politique aient fait l'acquisition et utilisé des produits d'ateliers d'autres régions dont les pierres à fusil importées.

2^o. Ankara³- Andindo en pays Androy (CGX : x = 149.900 ; y = 304.500) est le second site où des pierres à fusil en silex ont été récoltées. L'aspect de ce site est très différent d'Ampasimahanoro. Il est situé dans la forêt d'Ankara à 10 km à l'Est de la rivière Manambovo soit à 80 km environ de la côte Sud à vol d'oiseau.

(4) En 1980, la reconnaissance archéologique a été effectuée par une équipe composée par Chantal Radimilahy, Bako Nirina Rasoarifetra, Andrianarivovala Solofosoa et Collid Randriamifidisoa. L'équipe de reconnaissance de 1983 était composée par Chantal Radimilahy, Manassé Esoavelomandroso, David Razafimampianina et Barthélémy Manjakahery.

Assez étendu, le site a un diamètre de près de 200 mètres. Par endroit, des concentrations de tessons de céramique locale ont été observés. Elles correspondent probablement à des emplacements de maisons

Aux limites Sud du site, nous avons également observé des tas de laitiers de fer accompagnés de fragments de tuyère en *vatolily* et des enclumes de pierre. Les concrétions ferrugineuses localisées immédiatement au Sud de ces vestiges ont certainement fourni le minerai de fer.

Dans les zones centrale et Ouest du site, des concentrations de débitage du jaspe ont été rencontrées aux environs immédiats du gisement ainsi que des restes de pipes confectionnées dans une pierre tendre. L'artisan connaît d'abord l'extérieur du fourneau (A' Nord 1 et A' Nord 3) puis perçait le trou du tuyau, avant d'évider le fourneau lui-même. Lorsque ces différentes opérations s'étaient déroulées sans aucun accident - les ébauches témoignent qu'ils étaient fréquents - l'artisan pouvait alors procéder à un soigneux polissage.

En outre, nous avons aussi retrouvé douze pierres taillées dans du jaspe brun ou rouge. Elles proviennent de silex à fusil ou d'ébauches. La forme initiale des éclats est plus ou moins rectangulaire et certains ont été retouchés de façon à avoir une forme presque carrée (a - b). Mais les autres sont semi-circulaires (c - d). Un échantillon de cette fabrication locale était prêt à l'usage, un autre était déjà usé et un troisième exemplaire, non fini, était sûrement une ébauche abandonnée en cours de taille.

Des tessons de verre clair provenant de bouteilles carrées, du type bouteilles de genièvre ont été également retrouvées dans le site. Ces bouteilles ont été probablement introduites dans l'Androy dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

Cette chronologie semble confirmée par les traditions orales (5). De fait, la population locale affirme que vers 1880, lors du passage de leurs ancêtres dans la région - où était leur Kialo (6) à l'époque - celle-ci était occupée par des forgerons Tebekitro qui ont migré par la suite plus à l'Ouest. Ce sont ces forgerons qui ont laissé de nombreux témoins de leur passage et leur technique dans les forêts d'Ankara, et aussi d'Analamaahery.

Pour résumer, nous pouvons dire que le site d'Ankara - Andindo est un véritable site de production de plusieurs produits : la céramique, les outils en fer, les pipes ainsi que les pierres à fusil. D'autres produits de même facture ont été trouvés dans les villages environnants, mais sans chronologie précise, sauf pour le site d'Ambanisariky (CGX : X = 351.700 ; Y = 102.700)

(5) Georges Heutelitz - Communication personnelle.

(6) Kialo : région qui sert de pâturage privilégié à un groupe de population

à Ambovombe. Ce site qui a été reconnu en 1978 (7) aurait été occupé dans la première moitié du XIX^e siècle. A Ambanisariky-Ambovombe, seul le fragment de fourneau d'une pipe a été retrouvé avec les tessons de céramique locale et des fragments de marmites en fonte. La couleur en comprend plusieurs nuances : rouge, vert, blanc, gris.

Jusqu'à maintenant, nous n'avons pas connaissance de plus anciennes utilisations du jaspe ou du silex local dans le Sud de Madagascar. Certes, nous avons trouvé un petit nucléus et d'autres petits éclats de jaspe fin à Bekatrafay (CGN : X = 145 000, Y = 290 900) un site du XV-XVII^e siècle de l'Androy. Par contre, nous n'en avons pas recueilli dans le site voisin, celui d'Andranosoa (CGN : X = 290 000, Y = 145 000) daté du XI-XIII^e siècle. Ces indications suggèrent qu'il y a eu une industrie locale très développée déjà avant l'utilisation des fusils, et un développement des recherches donnerait sûrement plus de précisions. Tout au plus, peut-on penser à l'utilisation de ces silex taillés pour l'obtention du feu (« paik'afy ») ou encore à la production des bijoux.

A ce propos, sur la colline de Vohipary (CGN : X = 168 000, Y = 309 500) il semble qu'on ait eu un atelier de joailliers. Georges Heurtebize a en effet noté l'existence à Vohipary, sur les terrasses de la mi-pente Est, de silex taillé. Là l'artisan a fait une sélection de jolies couleurs non courantes : du rouge, du blanc, etc.

On n'a pas d'indication chronologique précise. Peut-on penser que Vohipary a été occupé dans le courant du XVIII^e siècle ou plus tôt ?

D'autres reconnaissances nous feront sûrement découvrir d'autres sites à silex taillé et plus ancien.

Quoi qu'il en soit, notons que nos industries de pierre taillée sont de date récente. La technologie mise en œuvre ici est assez simple et sommaire, et la découverte de tels outils ne doit pas faire penser à une haute antiquité.

C.R. — H.W.

(7) Chantal RADIMIAHY, 1980. Archéologie de l'Androy. Contribution à la connaissance des phases de peuplement. Mémoire de maîtrise présenté à l'EESL de l'U.M., 257 p., planches.

FAMINTINANA

Ireo fikarohana arkeolojika natao tato anatin'ny roapolo taona farany dia samy nanamafy ny fahaizan'ny Malagasy nanerana ny faritra maro teto amin'ny Nosy, niasa ny bakoly sy ny uy. Fa tsy mba toa izany kosa ny amin'ny vato asaina. Nahitana vatovanja fanao amin'ny basy ihany hatramin'ny taon-jato faha-17 tamin'ny tanana haolo sasany, indrindra tany avaratra, nefy tsy fantatra kosa ny fampiasan'ny tany atsimo ny vato asaina. Toerana trana iny roa no nahalalana izany. Ny voalohany Ampasimahanoro renivohitry ny Maroseranana fahiny, any amin'ny faritany Mahafaly, dia sady niasa ny vato teo an-toerana no nampiditra avy any ivelany. Ny faharoa, Ankara-Andindo any Androy koa dia azo lazaina ho toa izany ihany satria nahitana rakintra tavela. Nofantenan'ny olona ny tsara loko tamin'ireny vato ireny ka nataony firavaka.

Ny fikarohana aoriana no hahafahana manome ny antsipirihany, kanefa dia esa azo ambara fa tsy mihoatra ny taon-jato faha-17 sy faha-18 akory ny fiasana ny vato tany atsimo.

BIBLIOGRAPHIE

LAVONDES Anne .- 1961.- Art traditionnel malgache (publication de l'IRSM).- Antananarivo.- 12 p.

VERIN Pierre .- 1975.- Les échelles anciennes du commerce sur les côtes Nord de Madagascar, Tomé I et II. Université de Lille III.

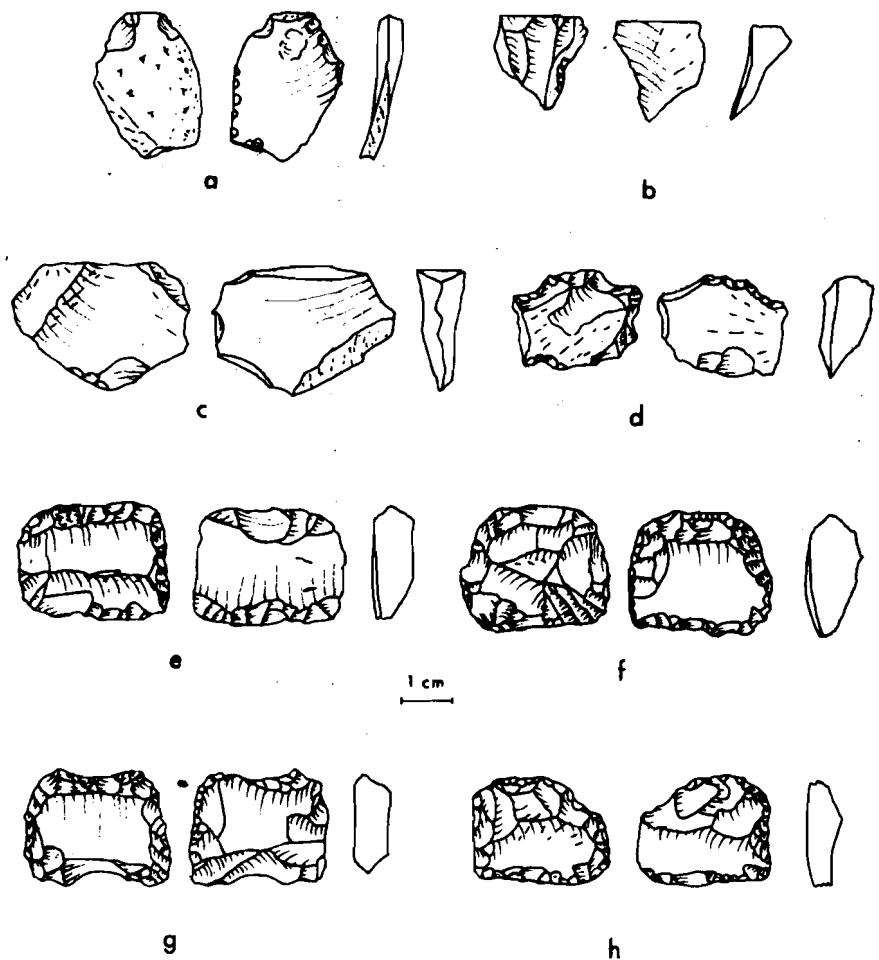
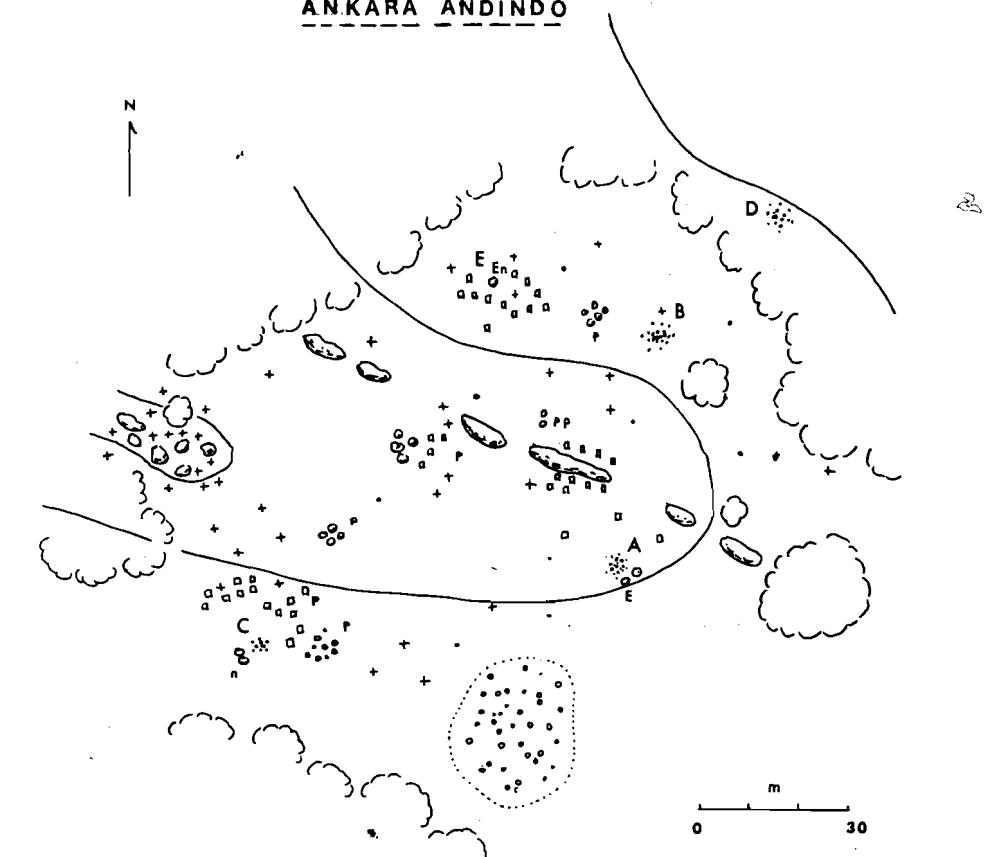


fig. 1

Fig. 1 : Pierres à fusil d'Ampasimahanoro

ANKARA ANDINDO



- A.B.C.D : Tas de scories
- Eclats de silex
- Tesson de poterie locale
- Arbustes
- Scories de fer
- Enallume
- Oxyde de fer
- Fragments de pipe
- Surface bien définie
- Aire passablement délimitée
- Roches et pierres

Fig. 2 . Industrie de la pierre taillée dans le Sud

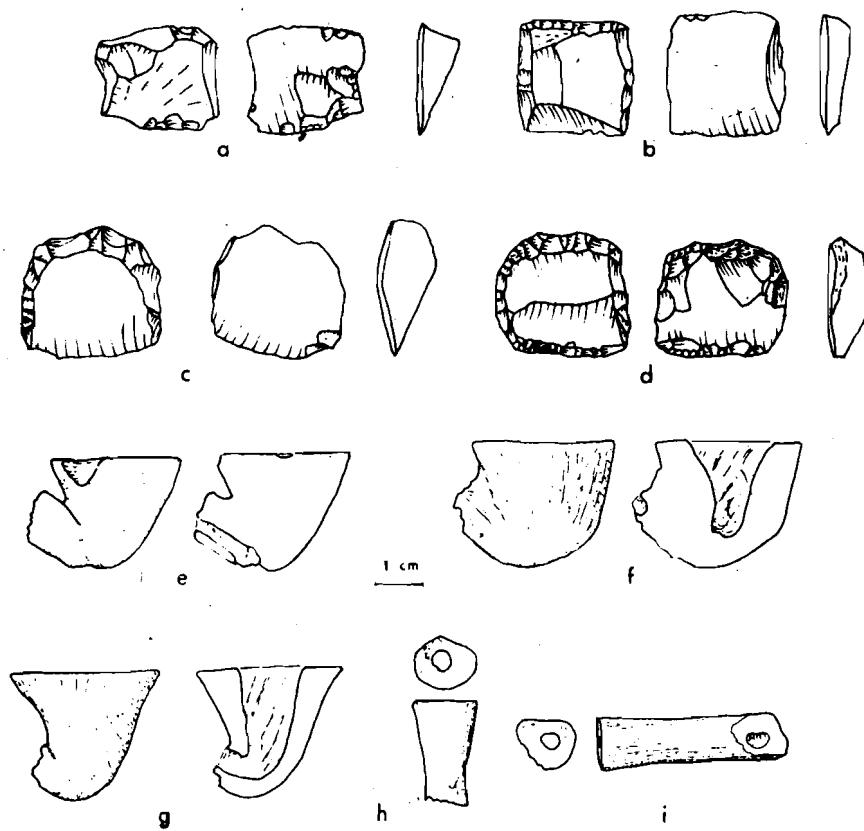


Fig. 3 : Pierres à fusil et vestiges de pipes d'Ankara - Andindo

LES ANCIENNES CULTURES DE L'ANDROY CENTRAL

Georges HEURTEBIZE

Histoire de la recherche

Les premiers renseignements concernant les cultures anciennes dans le Sud de Madagascar ont été apportés par les fouilles pratiquées après 1960 respectivement à Talaky, sur le littoral de l'extrême-Sud, puis à Rezoky et Asambalahy, en pays Bara. Ces fouilles ont montré qu'à Talaky existait vers le XI-XII^e siècle, un village de pêcheurs (1) ; et qu'une population de pasteurs-chasseurs-forgerons a vécu entre le XIV^e et le XVI^e siècle dans la région de Rezoky-Asambalahy (2).

Mais on ne connaissait rien, jusqu'à une époque récente, du passé de l'Androy central. Les habitants actuels sont les descendants de colonisateurs relativement modernes : c'est en effet au siècle dernier seulement que les premiers Antandroy, venant de la côte méridionale, se sont installés dans cette région. La tradition orale actuelle parle d'une vague de Bara qui les y avaient précédés ; mais la moitié Nord de l'Androy a représenté pour ces derniers, semble-t-il, davantage un territoire de parcours pour les boeufs qu'une zone d'implantation stable.

Les premiers vestiges de présence pré-antandroy ont été découverts en 1972-1973 (3). Depuis, des traces d'occupation ancienne ont été reconnues en de nombreux points. Certains ont fait ou font l'objet d'études approfondies de la part du Musée d'Art et d'Archéologie de Tananarive. Mais les recherches archéologiques dans l'Androy ne font que commencer. Aussi le but de cette note est-il seulement de présenter les divers types de cultures que les premières observations de terrain permettent dès maintenant de distinguer.

Populations anciennes non antandroy

Il est certain, en effet, qu'avant les actuels occupants et à des époques diverses plusieurs populations ont vécu dans l'Androy. Les traces qu'elles y ont laissées sont de deux sortes : couches archéologiques marquées surtout par la présence de très nombreux tessons de poterie ; et emplacements de villages encore discernables actuellement. Ces derniers sont le fait d'une

(1) Battistini R., Vérin P. et Rason R.- 1963. - « Le site archéologique de Talaky ». - *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Madagascar*, n° 1 — pp. 113-128.

(2) Vérin P.- 1971. - « Les anciens habitats de Rezoky et d'Asambalahy » *Taloha* 4 — pp. 29-45.

(3) Heurtébize G. et Vérin P.- 1974. - « Premières découvertes sur l'ancienne culture de l'intérieur de l'Androy (Madagascar) — Archéologie de la vallée du Lamborimatry sur la haute Manambovo » — *Journal de la Société des Africanistes*, XLIV, 2. pp. 113-121.

d'une première vague d'occupation antandroy qui, au XIX^e. siècle , est arrivée dans la région puis l'a quittée pour des territoires voisins. Les couches archéologiques à tessons sont, elles, beaucoup plus anciennes.

Ces couches à tessons se trouvent sous un recouvrement dont l'épaisseur va de quelques centimètres à plus de 50 cm. Après avoir permis leur conservation par la mise à l'abri sous une couverture protectrice, l'action des agents naturels est maintenant inverse : c'est l'érosion qui aujourd'hui les découvre à nos yeux. Souvent très denses et parfois très étendues. jusqu'à 500 m et plus, elles témoignent de l'importance, au moins en ce qui concerne les extensions temporelle et spatiale, de certains établissements anciens.

On trouve aussi, associés aux couches à tessons, des restes de foyers. des poches de cendre souvent garnies d'ossements, ceux des animaux qui avaient été mangés : non seulement boeufs, chèvres et moutons, mais aussi petits animaux sauvages (hérissons, oiseaux) et sans doute quelques grands subfossiles (crocodile : *Crocodilus robustus* - hippopotame nain : *Hippopotamus Lemeriei* - tortue géante : *Testudo Grandidieri*). Les fouilles récentes du Musée d'Art et d'Archéologie ont en outre permis de découvrir divers petits objets qui sont en cours d'étude. La question du fer, elle, n'est pas encore claire. Dans l'état actuel des recherches, on ne saurait affirmer ni que toutes ces populations anciennes ont connu le travail du fer, ni que toutes l'ont ignoré.

Ce n'est pas en effet une, mais plusieurs sociétés qui ont laissé comme principaux témoins de leur existence d'innombrables tessons. Le type de poterie le plus fréquemment rencontré est de facture fruste, sans décors. Les récipients sont munis près du bord de deux renflements allongés, sorte d'oreilles permettant de les prendre plus facilement. Les fragments dégagés en 1977 à Beropitika (voir carte de la figure 1) par le Musée d'Art et d'Archéologie ont permis de reconstituer de très grandes jattes à fond plat, mesurant jusqu'à près de 50 cm de diamètre (Figure 2, croquis a). Les tessons d'Androvontsy, répandus sur plusieurs centaines de mètres, sont identiques (Figure 2, b), ainsi que ceux du site situé au Sud-Est d'Ankilimandroho et de plusieurs autres établissements d'importance plus réduite.

Dans d'autres stations s'ajoutent à ces formes de base des poteries plus élaborées : le bord des récipients est galbé suivant plusieurs modes d'épaisseur et d'amincissement ; le pourtour est parfois garni d'ornementations en relief. Un ustensile nouveau apparaît, sorte de bol à pied circulaire (Figure 2, c, d et e). Dans les plus importants des sites correspondants, Andranosoa et Andaro, divers coquillages marins et des fragments de céramique importée attestent que les habitants avaient des contacts avec l'extérieur. A Andranosoa, qui a fait en 1979 l'objet d'une importante campagne de fouilles de la part du Musée d'Art et d'Archéologie, les vestiges, dont certains sont probablement des tombeaux, abondent sur plus d'un kilomètre de long et plusieurs centaines de mètres de large. Andaro se signale par les murs d'enceinte

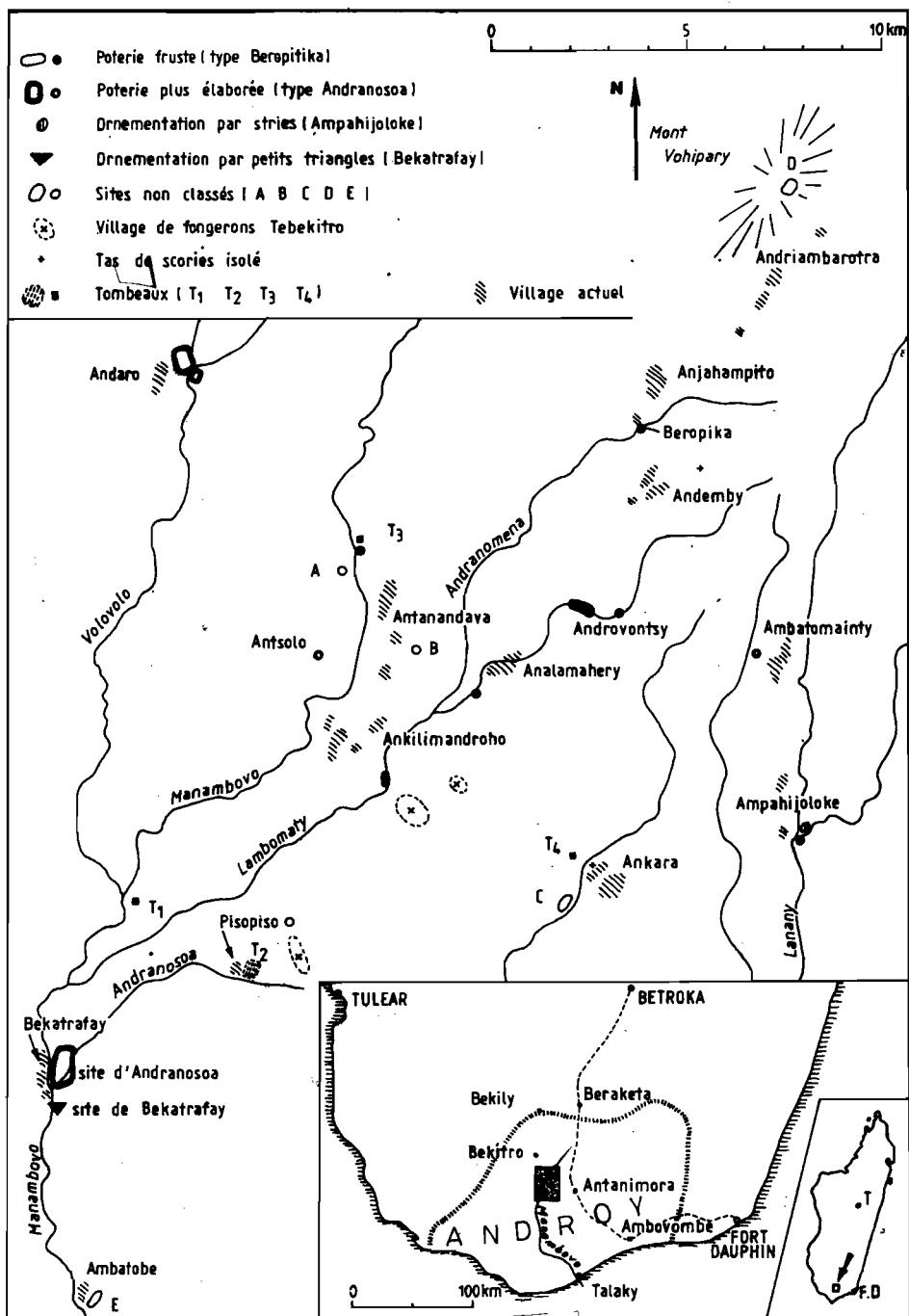


Fig. 1

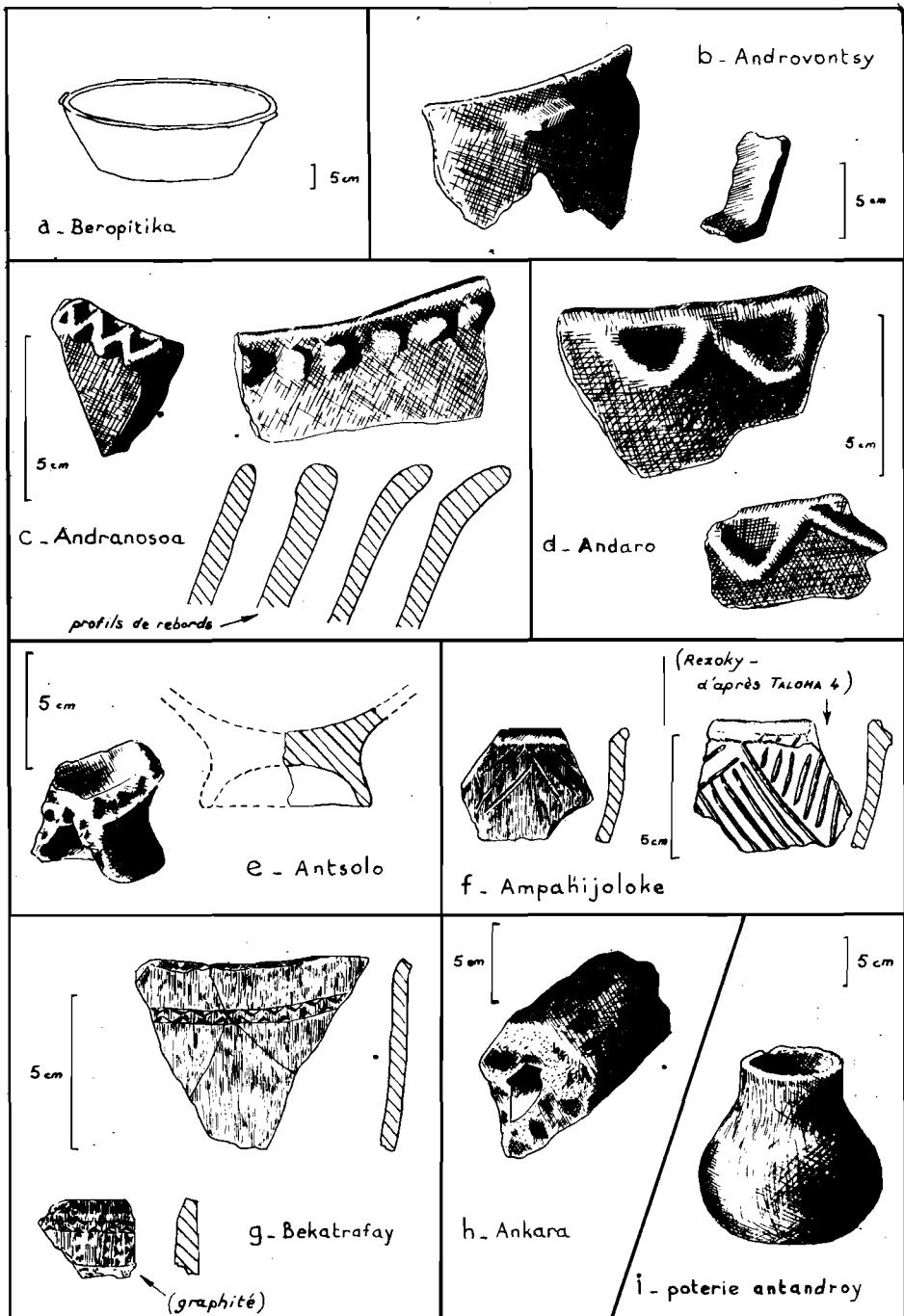


Fig. 2

continus qui entouraient de part et d'autre de la rivière Volovolo deux villages s'étendant respectivement sur près de 20 et de 5 hectares. Les sites beaucoup plus réduits d'Antsolo et d'Ambatomainty contiennent quelques-unes des formes caractéristiques d'Andranosoa et Andaro (bol. ornementation en relief).

Le fond commun de poteries ne permet guère de douter que les sites du premier type (Beropitika) et du second (Andranosoa) appartiennent à une même culture, mais manifestement à des époques différentes. Les mesures d'âge absolu faites sur des charbons de bois prélevés dans des foyers donnent pour Beropitika 8 à 9 siècles. Les deux mesures dont on dispose pour le moment à Andranosoa indiquent respectivement 780 et 930 ± 80 années. Ces premiers résultats seront bientôt précisés grâce aux prélèvements nouveaux effectués en 1979.

Deux autres types de poteries, bien différents de ceux qui précédent, ont été rencontrés chacun dans un seul site. A Ampahijoloke, il s'agit de poterie ornementée de stries semblable à celle de Rezoky - à ceci près cependant que les tessons de Rezoky présentent parfois, en plus, des lignes de petits triangles en creux qu'on ne trouve pas à Ampahijoloke (Figure 2, f). A Bekatrafay, moins d'un kilomètre au Sud du site d'Andranosoa, les poteries sont de petite taille, d'un travail soigné. Beaucoup de tessons portent près du bord des lignes régulières de petits triangles en creux. De plus, une partie d'entre eux sont graphités (Figure 2, g). On peut rapprocher ces tessons de la poterie mérina qui était fabriquée il y a deux à trois siècles.

Etablissement antandroy du XIX^e siècle

Ces très anciens habitants de l'Androy que nous ne connaissons que par leurs divers types de poteries, aucune tradition orale ne les évoque. Ils n'ont pas encore été identifiés. On ne sait pas d'où ils sont venus, où ils sont partis, quels Malgaches actuels sont les descendants des uns et des autres. Longtemps après eux, des Bara parcoururent la région, puis enfin arrivèrent les Antandroy, avec leurs poteries épaisses en forme de boule (Figure 2 i). Venant de la région littorale, plusieurs groupes progressant indépendamment sont passés dans la région qui nous intéresse. Les premiers survenus appartenaient en particulier au clan Tebekitro, dont la spécialité était le travail du fer. Ils ne restèrent pas longtemps. Quand les ancêtres des habitants actuels arrivèrent à leur tour, au début de ce siècle, la place était libre, les Tebekitro étant déjà repartis plus loin, vers l'Ouest, dans la région dont le centre est maintenant le gros village de Bikitro.

Trois villages de forgerons Tebekitro sont connus à l'Est de la rivière Lambomaty. Ils doivent dater d'une centaine d'années. Ils se séparent des sites à tessons anciens par plusieurs différences essentielles. Alors que rien dans l'ordonnance du paysage ne trahit l'existence des sites à tessons, la nature, jusqu'aux grands arbres compris, y ayant depuis longtemps retrouvé ses droits,

les villages antandroy anciens sont encore repérables ; et ce, d'autant plus qu'installés en forêt, ils y ont ouvert des clairières qui ne sont pas comblées. Il y subsiste aussi des traces plus précises : emplacements de parcs à boeufs, sous forme de zones de terre grise légère, et parfois de maisons, indiqués par les pierres plates du seuil. Par contre, on n'y observe pas de couche archéologique véritable, les rares tessons de poterie locale et plus rares encore fragments d'autres objets (coquilles d'oeufs d'aepyornis; pierres à fusil, morceaux de verre importé), gisant à la surface du sol sans aucun recouvrement.

Le travail du fer est attesté par les tas de scories auprès desquels on retrouve parfois des fragments de conduits d'aération creusés dans une pierre tendre (Figure 2, h). Les fourneaux étaient souvent installés aux abords du village, mais il en existe aussi de nombreux témoins, généralement de très faible importance d'ailleurs, et qui n'ont pas été reportés sur la carte de la Figure 1, dispersés dans la forêt d'Ankara — Analamahery et ses alentours.

Cette forêt est établie sur des formations en partie calcaires. Il est probable que le minerai de fer utilisé provenait des concrétions ferrugineuses associées aux assises de cipolins, et parfois plus précisément à des niveaux jaspoides liés à ces cipolins.

Différences dans le comportement des habitants successifs de l'Androy Central.

Les caractères des sites archéologiques anciens et récents permettent d'opposer les psychologies de leurs occupants respectifs sur deux points au moins. Le premier concerne les comportements vis-à-vis de l'eau. Les villages des couches à tessons de tous types étaient toujours établis le long des cours d'eau : et il faut entendre par là que des rangées de maisons s'alignaient sur la berge à quelques mètres du bord. Les villages Tebekitro, par contre, ne recherchent pas cette proximité. Et c'est une particularité toujours présente dans le tempérament antandroy : car maintenant encore des villages s'implantent sur des plateaux rocaillieux d'aspect inhospitalier : et quand un village est dit au bord de l'eau, la distance de la plupart des enclos familiaux à la rivière est en réalité de plusieurs centaines de mètres.

Le deuxième trait distinctif se rapporte à la durée des établissements. La densité des couches archéologiques, en ce qui concerne les tessons qui souvent se trouvent presque joints sur de grandes surfaces, témoigne d'une longue présence des utilisateurs de poterie. Au contraire, si c'est le défaut de recouvrement dans les villages Tebekitro qui explique la fragmentation poussée des tessons, leur rareté semble bien avoir pour cause la brièveté des séjours des forgerons antandroy. Leur résidence - ne vaudrait-il pas mieux dire leur pause ? - dépassait-elle toujours la décennie ? Là encore, cette mobilité est un aspect toujours actuel de la personnalité antandroy : lorsque les déplacements du début du siècle peuvent être reconstitués pour un groupe défini, on s'aperçoit que certaines étapes n'ont pas dû atteindre dix ans. Tant

qu'il existait des terres libres vers le Nord, la progression continuait, et c'est par force qu'elle a pris fin lorsque de jeunes villages ont parsemé l'ensemble des terres nouvelles. Même alors, les agglomérations ont gardé une certaine instabilité : à défaut de pouvoir s'expatrier, elles ont parfois continué à se déplacer dans les milites plus restreintes à l'intérieur de leur périmètre d'influence.

Sites archéologiques hors des catégories précédentes

Des indices isolés de poterie ne correspondant apparemment à aucun habitat - récipients cassés au cours d'un transport, sans doute - n'ont pas été reportés sur la carte de la figure 1. Par contre y ont été notés plusieurs sites aux vestiges peu importants - assez cependant pour montrer qu'ils ne rentrent exactement dans aucune des catégories définies plus haut.

Deux d'entre eux, à l'Ouest et à l'Est d'Antanandava (A et B sur la carte), sont des emplacements de village non situés en bordure de rivière, avec poterie rare sous recouvrement très faible. La pauvreté des éléments d'observation ne permet rien d'autre que d'avancer la probabilité d'un âge intermédiaire entre les sites à tessons anciens et la première arrivée des Antandroy.

Deux autres sites sont plus récents, et certainement à rapporter aux débuts de l'occupation antandroy. Il n'est d'ailleurs pas impossible que l'un d'eux, près d'Ankara (C sur la carte) soit un village Tebekitro, car il existe non loin de là, au village actuel d'Ankara, un gros tas de scories de fer. Le deuxième se présente d'une façon toute différente. Il est situé sur le mont Vohipary, à mi-pente du flanc Est (D sur la carte). De petites terrasses y étaient aménagées pour permettre la construction des maisons. Une de ces banquettes est jonchée d'éclats de jaspe de toutes couleurs, parfois de très belle qualité sans doute un artisan tailleur de bijoux était-il établi là.

Un dernier site, E, se trouve tout au Sud près d'Ambatobe, en bordure de la Manambovo. Il n'est pour le moment pas possible, au vu des faibles vestiges observés (quelques tessons de poterie, travail du fer attesté), de le rapprocher valablement d'un des types d'établissement mentionnés plus haut.

Sur la carte ont enfin été portés les objets archéologiques potentiels que sont de très anciens tombeaux non revendiqués par les habitants actuels. Le plus récent se trouve 5 km au Nord du site d'Andranosoa (T1 sur la carte). C'est en réalité une sépulture collective, à la suite d'une grande bataille, qui a laissé quelques traces dans les mémoires, livrée pour des boeufs dans les premiers temps de la présence antandroy.

Quelques kilomètres au Sud-Est, plus d'une dizaine de tombeaux sont dispersés près du village de Pisopiso (T2 sur la carte). A quelques détails près, ils sont très semblables aux tombeaux d'ancêtres antandroy connus. Il est presque certain qu'il s'agit des sépultures du village de forgerons qui se trouve

1 km à l'Est — ou peut-être même des sépultures des trois villages Tebekitro, puisqu'on n'a pas observé de tombeaux anciens à proximité des deux autres.

Le tombeau T3, 1 km au Nord d'Antanandava, construit suivant un autre mode, est réputé Bara. Sans doute beaucoup plus anciennes encore sont les simples tombes que l'on trouve parfois isolées, telle T4 à côté d'Ankara, réduites à un rectangle de pierres dressées sur la tranche qui délimitent l'emplacement d'un corps.

Conclusion

L'Androy central, qui se trouvait hors de toute préoccupation archéologique il y a dix ans encore, se révèle maintenant fort riche en ce domaine. Plusieurs populations s'y sont succédé. L'ordre d'apparition des nombreux établissements retrouvés reste à déterminer, et beaucoup d'études précisées, de mesures d'âge absolu, seront nécessaires avant que se trouve éclairé ce passé oublié. Pourtant il est utile de dresser, dès maintenant, un tableau chronologique, à seule fin de fixer les idées. On peut considérer que la succession actuellement la plus probable est la suivante :

— population non antandroy

1 — culture la plus ancienne (de l'ordre de 8 siècles ?) deux stades :

1a — type Beropitika — Androvontsy — Ankiliman droho

1b — type Andranosoa — Andaro — Antsolo Ambatomainty

2 — type Ampahijoloke

3 — type Bekatrafay

4 — sites A et B d'Antanandava

5 — pasteurs Bara

— populations antandroy :

6 — première vague d'occupation (deuxième moitié du XIX^e siècle) : forgerons Tebekitro, habitants du mont Vohipary

7 — habitants actuels, implantés depuis le début de ce siècle.

Comment cette région, qui souffre souvent de disette, a-t-elle pu attirer tant de populations diverses à des époques où d'immenses terres vides devaient s'offrir aux pionniers ? Les conditions naturelles y étaient-elles plus favorables qu'aujourd'hui ? Beaucoup de scientifiques appartenant à des disciplines variées se sont déjà posé la question de possibles variations climatiques récentes dans le Sud de Madagascar (1). Certains faits conduisent à étendre l'interrogation jusqu'à l'époque actuelle. Ainsi, les témoignages précis des

(1) Battistini R. 1974. *Étude géomorphologique de l'extrême Sud de Madagascar*. Thèse de doctorat (en partie dans le chapitre « Les modifications du climat », pp. 93-115).

vieillards permettent d'affirmer que de nombreuses rivières se sont asséchées et ensablées depuis le début de ce siècle. L'examen des photographies aériennes prises en 1949 démontre, d'autre part, l'agressivité actuelle des crues : pendant cette courte période de trente années, en effet, les berges des rivières se sont souvent écartées d'une façon très visible.

Or il est remarquable que dans les sites humains les plus anciens, à recouvrement épais (Beropitika, Androvontsy, Ankilomandroho), la couche archéologique se trouve intercalée entre des formations fluviatiles dont les caractères sont très différents en dessous et au dessus. Que le changement soit intervenu juste au moment de la première implantation humaine n'est probablement pas un hasard.

Il n'est pas indispensable de faire appel à de véritables modifications dans le climat, ou même simplement dans le régime de précipitations, pour expliquer les changements de nature de l'alluvionnement. L'écoulement des eaux dépend en effet du couvert végétal, et on a par conséquent invoqué la possible disparition, due à l'homme, d'une forêt régulatrice. Pourtant il n'est pas certain que la forêt se soit étendue autrefois sur l'Androy central. Mais la région aurait-elle été toujours essentiellement savane que l'intervention de l'homme aurait néanmoins pu y être déterminante ; non seulement par la pratique éventuelle de feux de brousse, mais aussi par l'introduction de grands troupeaux de boeufs. Pour apprécier l'action de ces derniers, il suffit de comparer, en fin de saison sèche, les aspects d'un sol de nature rigoureusement identique de part et d'autre de certaines haies d'agaves : d'un côté la plaine ouverte aux troupeaux, terre si nue qu'on a peine à croire qu'une herbe pourra un jour y repousser ; de l'autre, dans la parcelle protégée de la dent des boeufs, de l'herbe, sèche bien sûr, mais longue et formant une couverture épaisse propre à amortir la violence des averses.

L'homme, arrivé pour la première fois dans l'Androy central il y a bien longtemps, y est souvent revenu par la suite. Il a pu jouer un rôle dans certaines modifications, peut-être encore actuelles, des conditions naturelles, comme aussi dans la disparition des grands subfossiles. Tout reste à apprendre sur ces grands ancêtres d'on ne sait quels descendants. L'archéologie de l'Androy ne fait que commencer ...

(Analamahery — décembre 1979)

G. H.

FAMINTINANA

Manomboka misarika ny sain'ny mpānao fikarohana amin'ny arkeolojia ny faritra afovoan'Androy, ankehitriny.

Fantatra izao fa nisy ambaratongan'olona māro nifandimby nipetraka tao :

— *ny mponina tsy antandroy :*

1 — *ireo izay nanāna fomba tranaindy indrindra (taonjato 8?) :*

1a — *karazana Beropitika - Androvontsy - Ankilimandroho*

1b — *karazana Andranosoa - Andaro - Antsolo - Ambatomainty.*

2 — *karazana Ampahijoloke*

3 — *karazana Bekatrafay*

4 — *faritra A sy B Antanandava*

5 — *mpiompy bara*

— *ny mponina antandroy :*

6 — *andiany voalohany (tapany faha - 2 tomin'ny taonjato faha - XIX) : mpanefy Tebekitro, mponina tao Vohipary.*

7 — *mponina ankehitriny, valovotaka hatramin'ity taonjato ity.*

Tsy azo lavina izany fa fisian'ny mponina tao dia nitondra fiovana betsaka. Nefa dia mbola maro ny tokony hd fantarina momba ireo razam-be tsy fanta-pihaviana.

LES STYLES DE CÉRAMIQUES LOCALES DE LA PÉRIODE CLASSIQUE DE MOHELI (XIV^e-XIX^e siècle) PREMIÈRE RECONNAISSANCE

Claude CHANUDET

Avant propos

Ce n'est pas la première fois que *Taloha* publie des matériaux sur les Comores puisque Viallard y a présenté sa note pionnière sur Ngazidja. Mais aujourd'hui le développement simultané des recherches aux Comores et à Madagascar commence à permettre d'établir certaines corrélations notamment entre le style Hanyundro des Comores et les découvertes d'Irodo et de Mahilaka.

Cette fois-ci, l'étude des styles tardifs de Mohéli pourrait se révéler fort utile aux archéologues malgaches qui relèvent d'étranges parallèles entre les styles d'Amboinanibe près de Fort-Dauphin et le Shwani-Chingoni de Mohéli. Quant au Kombani et au Mdjidju, ils ont déjà été notés à Antsoheribory.

Pierre VERIN

Etat de la question

Les recherches sur les céramiques locales des Comores ont surtout porté jusqu'à présent sur les styles et les traditions les plus anciennes (1).

X-XIII^e siècle : Majikavo, Hanundro, Dembéni (?). Ces traditions présentent une remarquable homogénéité dans tout l'archipel. Les céramiques importées qui leur sont associées : sassano-islamique, opaque white glaze wares, Yuëh ... témoignent du rayonnement commercial ainsi que de Siraf et de Sohar, leurs relais Est-africains : Lamu, Pemba.

Cependant, à la fin du XIII^e siècle, les traditions Majikavo, Hanundro, Dembéni et les céramiques importées qui leur sont associées, disparaissent tandis que se développe une floraison de nouvelles traditions.

La séure se produit au XIV^e siècle aux Comores, siècle charnière pour lequel malheureusement nous ne possédons aucun site caractéristique à Mohéli. Les importations spécifiques de cette période : poterie jaune de Kawd am Seila et le monochrome islamique, attestent la suprématie grandissante de l'Hadramaout au détriment de Siraf, du basculement des courants commerciaux dominants du Golfe Persique vers l'Arabie du Sud.

(1) Recherches de H. Wright et S. Kus à Mbachille (N.G 6996-3072) et Dembéni (MY 5810-5196), de Allibert et Argant J. à Bagamoyo, et Dembéni, de Verin P. au vieux Sima (Nz 6502-4210), et de moi-même à Mad Dewa (6417-3637).

Ces deux importations n'ont été retrouvées à Mohéli qu'à Mwali Ndjini et à Mahurani (cimetière « chiraziens » de Fomboni). En Grande Comore, j'ai aussi recueilli un monochrome islamique sur le site de Shindini.

A partir du XIV^e siècle, on assiste à une complète mutation des importations, où la porcelaine chinoise va désormais prédominer : d'abord céladon puis bleu et blanc, tandis que les styles de céramiques locales se renouvellent et se diversifient. Cette substitution se note à la fois dans les sites anciens et par une multiplicité de sites nouveaux. Cette diversification semble en effet correspondre au développement de petites cités et à la mise en place de nouvelles structures politiques : les sultanats, que la tradition associe aux Comores à la venue de ceux qu'on a appelé « les Chiraziens » (venue de Mohamed ben Haïssa au Badjini).

Cette évolution doit sans doute être mise en parallèle avec la profonde mutation culturelle qui a affecté au XIII^e siècle la cité swahili de Kilwa et qui s'est accompagnée aussi d'un changement politique : l'installation de la dynastie des « Madhali » ou d'Abul Mawahib, originaire du Sud Ouest de Yémen.

Un site témoin, le site du Mdjidju

A Mohéli, le site du Mdjidju, avant-dernier habitat de la population actuelle de Domoni, a connu deux phases d'occupation successives. La plus ancienne, des XI-XII^e siècles, est visible à la base du mur qui sectionne sur le site de la tranchée de la nouvelle route Fomboni-Miringoni. On a trouvé un matériel spécifique : Dembéri rouge graphité, chloritoschiste, morceaux de quartz hyalin, poteries locales de style Hanundro proches de celle de Mifouni (Mw 6442-3505). Cet ensemble, tout à fait distinct des traditions postérieures qui le recouvrent, a reçu pour cette raison le nom distinctif de Vieux Domoni. Le mur lui-même se rattache aux constructions des XVII-XVIII^e siècles dont lui et une mosquée en ruine, constituent sur le site les derniers témoins architecturaux. Le repère chronologique est assuré par la présence exclusive d'importations de porcelaines chinoises bleu et blanc des XVII^e et XVIII^e siècles (planche 5), notamment de la porcelaine à motifs d'écaillles datée de la fin du XVII^e siècle (vers 1680), un peu de Ming, beaucoup de post Ming et aussi de verre de bouteilles européennes anciennes.

L'occupation du site a cessé probablement à la suite des razzias malgaches et l'on n'a retrouvé aucune importation européenne du XIX^e siècle. Le même type de porcelaines chinoises se retrouve au site contemporain de Mbatsé-Ziharani (6442-3585). On y rencontre les mêmes types de céramiques locales, ce qui m'a permis de les situer dans le temps et de les caractériser.

Les styles de la période classique

A Mdjidju, quatre traditions ont été relevées. Leur appartenance à la période classique est confirmée par leur association constante à la porcelaine bleu et blanc sur d'autres sites de Mohéli de la même période : Mahurani

(Mw 6428-3627), Kombani (6404-3623), Milembéni (6420-3603), Mbatsé-Ziharani (6442-3585), Shuwani (6332-3608) pour ne citer que les plus importants (2).

Ces quatre traditions appartiennent à la même famille culturelle car on observe des formes de transition de l'une à l'autre forme ainsi que des formes mixtes associant plusieurs types (Planche 3B, fig A). Ces traditions se retrouvent dans les autres îles mais elles ont à Mohéli un faciès propre, c'est pourquoi un double nom leur a été attribué (Exemple : Mdjidju (Mohéli) Ikonî (Ngazidja)). Il s'agit de poteries au colombin très soignées, souvent vernissées, rouge brique à bistre, l'engobe pouvant être totalement absent ou ne recouvrir que la face externe des récipients. Par sa facture, cette poterie évoque la tradition Dembéni : pâte d'origine basaltique à fins éléments, très dure, souvent noire, engobe rouge quand il existe, présence de bords éversés plats plus ou moins cannelés. Par contre, le graphitâge est extrêmement rare. Il est possible que ces deux traditions s'inspirent de modèles en chloritoschiste.

Le premier type (planche 1) se présente sous forme de vastes cuvettes (ex. Mdjidju 200 : 36 cm d'ouverture, 19 cm de base), de bols, d'assiettes et de jarres galbées à engobe rouge; souvent sans décor, parfois ornées d'un fin treillis. La pâte contient des éléments de basalte, plus rarement un dégraissant de corail pilé, elle évoque alors la poterie de Shindini (Grande Comore). L'épaisseur varie de 5 à 30 mm. J'ai appelé ce type : Mdjidju-Shindini en raison de sa présence simultanée à Mohéli et en Grande Comore.

Les trois autres types concernant principalement des jarres pansues à bords légèrement éversés et des marmites à carène bien dessinée. Ils ont été distingués de Mdjidju-Shindini en raison de leurs décors et de l'absence d'engobe. Il s'agit :

Planche 2 : soit de larges chevrons placés à la partie supérieure de la carène galbée et en dessous du col hyperboloidé de jarre présentant une coloration externe variant du saumon au brun chocolat et une fine granulosité. La pâte est mince : 5 à 7 mm, et inclut de petits cristaux de pyroxène. Le col de profil concave est limité de la panse convexe par une ligne continue. Il peut offrir un grand développement et atteindre jusqu'à 12 cm. Un type très voisin a été retrouvé en Grande Comore à la citadelle d'Ikonî. C'est pourquoi j'ai nommé cette céramique le Mdjidju Ikonî. Ce style évoque la céramique peignée Vezo-Antavelo des côtes Nord-Ouest de Madagascar qui ne sont pas si éloignées.

Planche 3 A : Décor punctiforme à la base du col, limité par une ligne courbe incisée,
ou Planche 3 B, décor à impressions constituées de points carrés, ovales

(2) Sur les planches d'illustrations, Mw 6428-3627 représente Mahurani, Kb, KbE : Kombani, Chua : Shuwani, Mnjinjou : Mnjidju.

ou de stries ou d'encoches parallèles disposées longitudinalement selon le bord supérieur de la carène. Dans le cas des stries parallèles, ce type constitue une transition avec la poterie à côtes pincées dite style Shwani-Ntsingoni (c'est-à-dire Chingoni de Mayotte).

Planche 3 B, Fig. B : Ce troisième type, A et B, se compose de jarres, de pots et de marmites à carène bien affirmée, à pâte plus noire et plus épaisse que celle du Mdjidju-Ikoni et dépourvue d'engobe rouge.

Planche 4 : Ce type nommé Shwani-Ntsingoni est constitué exclusivement de marmites à col droit, parfois très développé et à carène proéminente. Les côtes prennent naissance au contact de la carène et du col et vont en s'effilant vers la base de la panse. Elles sont plus ou moins soignées, parfois réduites à des boyrrelets que limitent de fins sillons (planche 4, Fig. Chua 8), parfois très élégantes (planche 4, Mdjidju 17). Elles peuvent être uniformément réparties tout autour de la carène ou réunies en groupes qui séparent des espaces sans côtes (planche 4, Mw 6428-3627-9). La pâte est grisâtre, à dégraissant basaltique grossier et d'épaisseur centimétrique.

Perspectives de recherche

Cette étude résultant essentiellement de récoltes de surface, il n'a pas été possible de déterminer si ces quatre types sont concomitants ou si certaines formes sont plus anciennes que d'autres. Par rapport à la période antérieure, il semble bien qu'il y ait discontinuité mais cela reste à prouver stratigraphiquement. Il n'y a pas non plus dissemblance totale, le système des chevrons, des impressions punctiformes et même des côtés étant représentés dans le style Hanundro.

Il y a sans doute aussi des apparentements avec l'Afrique de l'Est et Madagascar : le style Shwani-Ntsingoni évoque le Wild Ware de Kilwa, et certaines céramiques de l'Anosy trouvées par Rakotoarisoa. Les ponctuations en demi-cercle du Kombani A. et les chevrons du Mdjidju-Ikoni, certaines céramiques d'Antsoheribory (baie de Boina Madagascar), Vérin 1972, planche 137 (stries), planche 142 (côtes), planche 157 (motifs peignés) et planches 158 et 164 ainsi que Kingany : planche 102 (chevrons). Cependant à Madagascar, ces motifs sont situés sur le col ou au-dessus de la carène en position inversée par rapport aux styles des Comores.

Les traditions de la période classique ont perduré jusqu'à une période très récente. J'ai moi-même observé à Wanani des poteries qui reprennent le décor à treillis du Mdjidju-Shindini et les chevrons du Mdjidju-Ikoni et c'est à cette tradition que se rapporte la céramique actuelle de Wani (Anjouan) décrite par P. Vérin 1972, planche 17.

C. C.

FAMINTINANA

Manampy ny mpikaroka ny rakintry ny ela malagasy ny fahalalana ny vokatry ny fikarohana tany Comores.

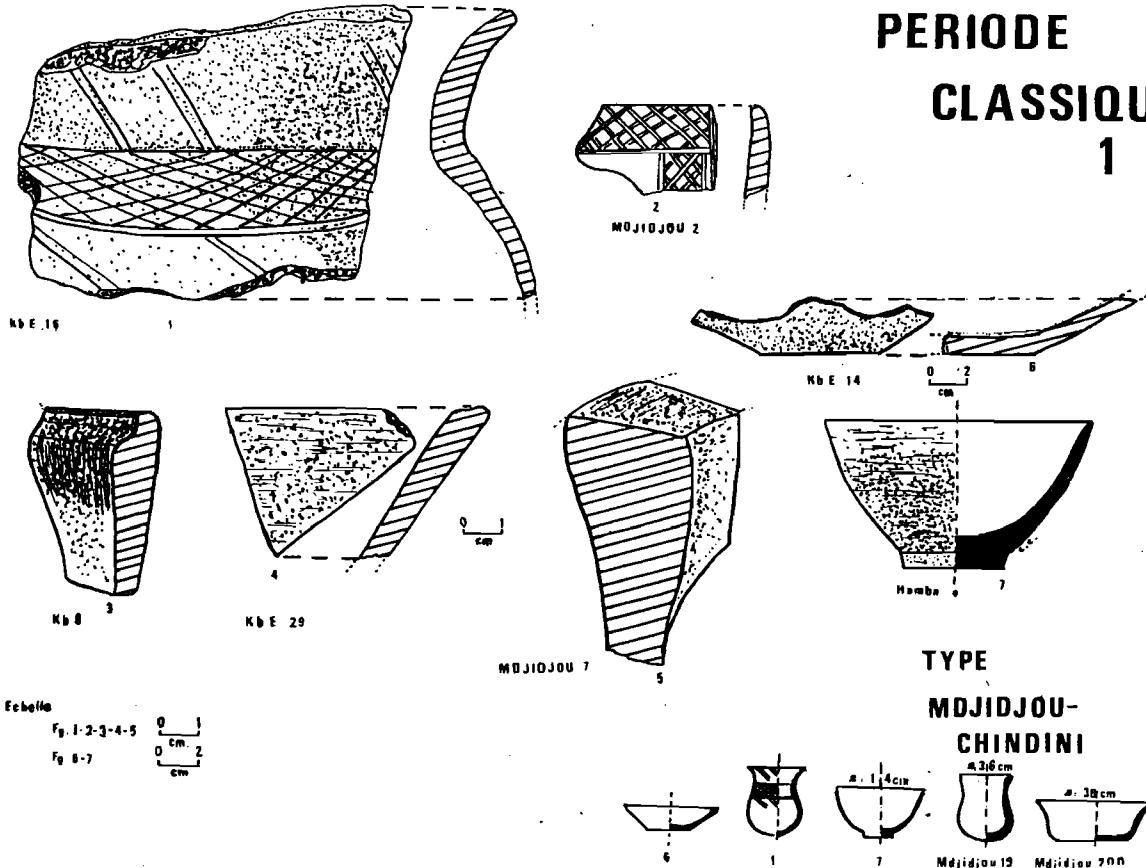
Ny bika sy ny louantsofina no niompanan'ny fikarohana momba ny bakoly tao Comores. Teo anelanelan'ny taon-jato 9 – 13 dia nitovitovy avokoa ny karazana rakitra hita manerana ny nosy rehetra. Nanomboka tamin'ny faha – 14 kosa dia nisy fiovana lehibe fa nanomboka nitobaka ireo bakoly isankarazany avy tany Chine. Nifanindran-dalàna tamin'ny fitomboana isan'ireo tanàna madinika sy ny fametrahana rafsi-pitondrana vaovao izany, ary niaaka tamin'ny fahatongavan'ny taranaka mpanjaka avy tany Yemen atsimoko.

Nisy tanàna haolo tao Mohéli izay azo lazaina amin'ny fandinihana ny rindrin-trano sy ireo rakitra tavela fa nonenana tany amin'ny taon-jato faha 11-12 aloha, dia taty amin'ny faha 17-18 indray ? Ny fandalinana ireo zavatra ireo vita tamin'ny bakoly sy ireo karazana fitaovana voangona toy ny vilany, lovia, siny, sns. sy ireo karazana fitaovana dia nahafahana nanatsoaka endrika efatra samy hafa. Azo ampifandraisina amin'ny fikarohana vita teto Madagsikara ireo ary manampy tokoa amin'ny fampandrosoana ny asa fanadihdiana ny rakintry ny ela izany.

BIBLIOGRAPHIE

- KUS Suzan et WRIGHT Henry. - Notes préliminaires sur une reconnaissance archéologique de l'île de Mayotte. - In ASEMI, VII, 2-3 : pp. 123-135.
- ALLIBERT. - 1977 - Histoire de Mayotte, île de l'Archipel des Comores, Université de Paris I, ronéo 525 p., Archéologie, pp. 42-93.
- ALLIBERT, J. ARGANT. - 1983. - Le site de Bagamoyo (Mayotte) in Etudes Océan Indien, Documents comoriens II INALCO, pp. 5 à 40.
- CHANUDET Claude et VERIN Pierre. - 1983. - Une reconnaissance archéologique de Mohéli, op. cit., pp. 41-58.
- VERIN Pierre. - 1972. - Les échelles anciennes du commerce sur les côtes Nord de Madagascar, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III. 2 tomes.

PERIODE CLASSIQUE 1



PERIODE
CLASSIQUE
2

Ré. 8

MW 6428-3627-5

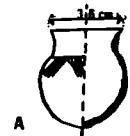
Mdjidjou 1

Cit. Icon 2

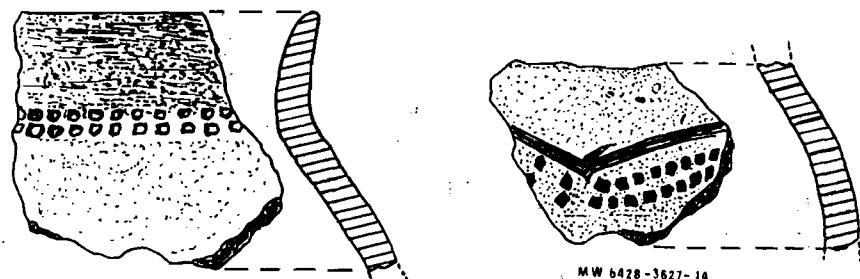
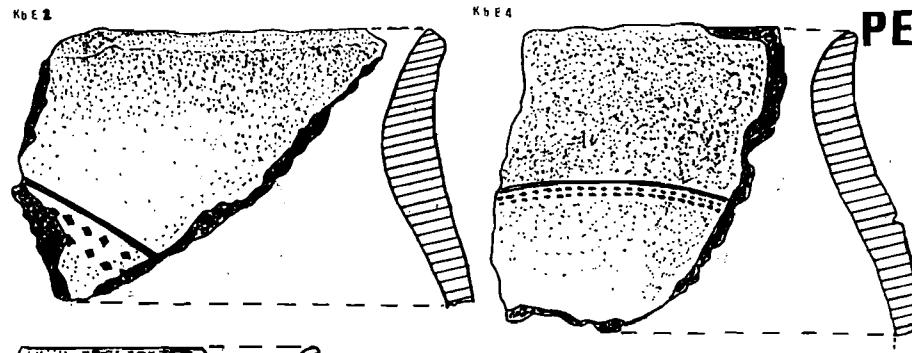
Cit. Icon 3

A

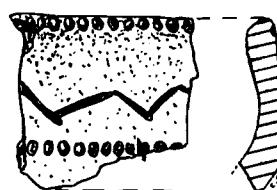
TYPE
MDJIDJOU-ICONI



**PERIODE
CLASSIQUE
3A**

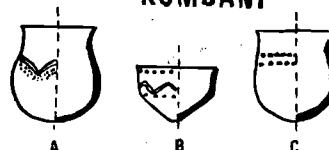


C

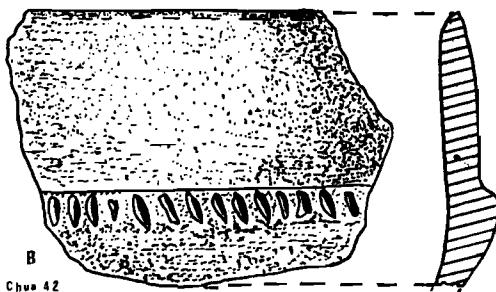
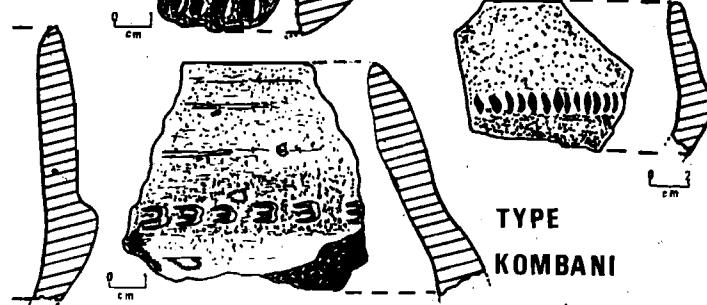
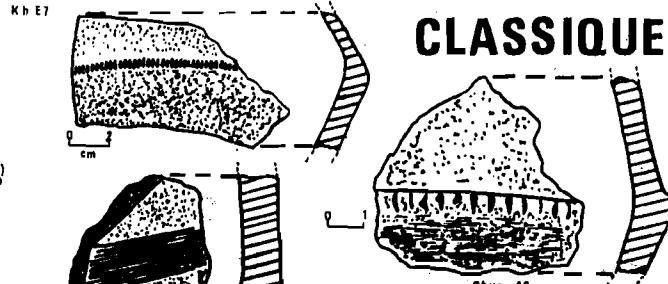
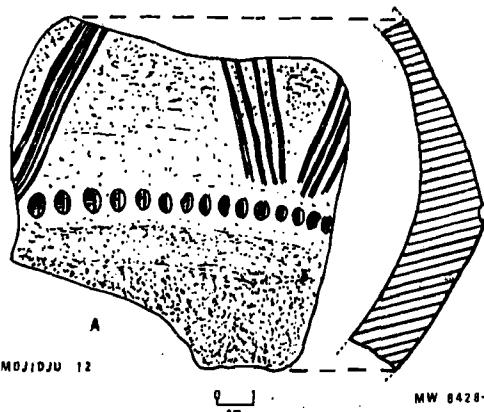


0 1 2
cm

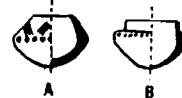
**TYPE
KOMBANI**



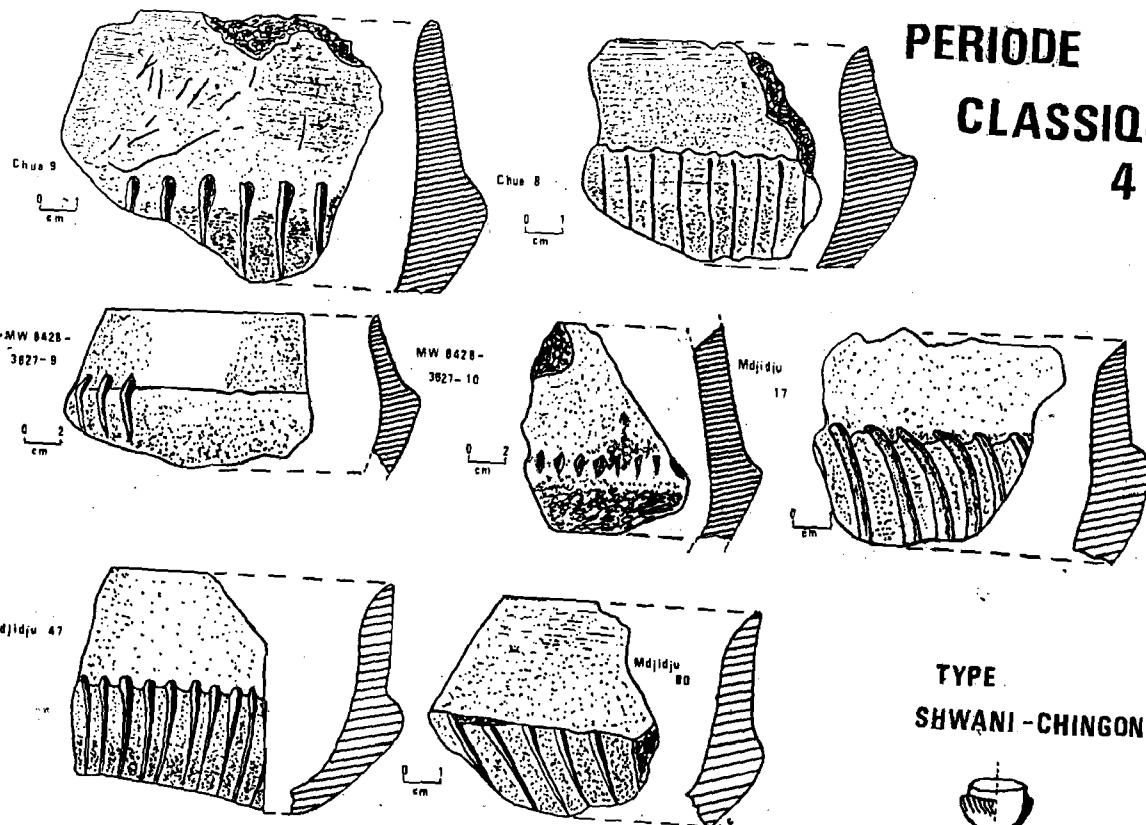
PERIODE 3B
CLASSIQUE



TYPE
KOMBANI



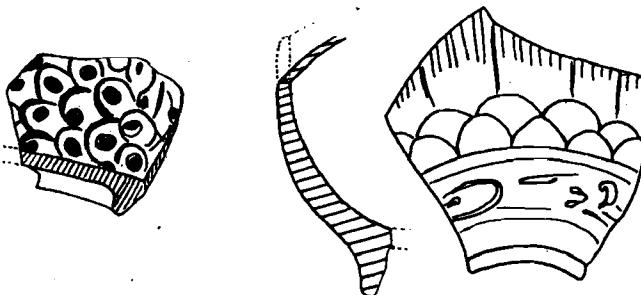
**PERIODE
CLASSIQUE
4**



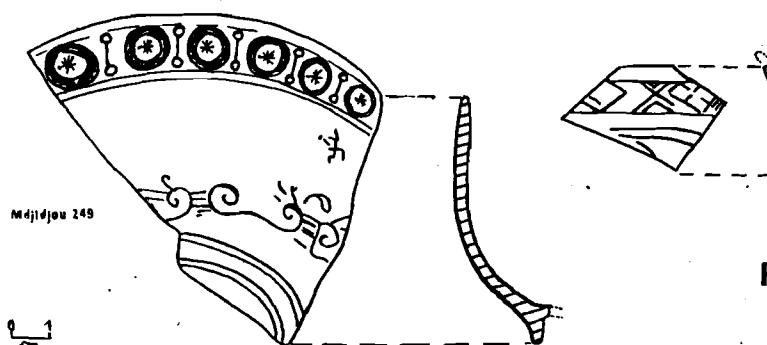
**TYPE
SHWANI - CHINGONI**

PERIODE
CLASSIQUE
5

Mdjidjou 253



MDJIDJOU 250



MDJIDJOU 50

Porcelaines chinoises

XVII-XVIII^e siècles



Imprimerie du CNAPMAD

DL N° 97 Nov. 86 — Tirage : 500 ex.

ERRATA

- Sommaire : dernière ligne : 181 au lieu de 183
- p. 7 ligne 7 *De l'origine* au lieu de *De origine*
- p. 9 ligne 25 entre au lieu de *entra-*
- p. 9 ligne 33 méthode au lieu de *métohde*
- p. 37 dernière ligne *nandringana... nisy* au lieu de *nandringana... misy*
- p. 47 Famintinana : 2^e ligne : *fampitahana* au lieu de *fampatahana*
- p. 52 ligne 27 séquence au lieu de séquences
- p. 55 ligne 10 la phase au lieu de le phase
- p. 56 ligne 39 alii au lieu de alli
- p. 57 ligne 5-6 *engobage au grapite* au lieu de *engobaqe*
au graphitage
- p. 57 ligne 18 moments au lieu de monuments
- p. 58 ligne 8 880 au lieu de 8800
- p. 89 ligne 17 ety au lieu de hety
- p. 90 note 16 début du XIX^e siècle au lieu de XXI^e siècle
- p. 126 Note (4) au lieu de (1)
- p. 138 138 au lieu de 831
- p. 142 ligne 31 RAFOLO au lieu de RALOLO
- p. 155 ligne 35 terme au lieu de temre
- p. 157 Fig. 2 au lieu de Fig. 3
- p. 164 ligne 3 fosses à bœufs au lieu de faces à bœufs
- p. 164 ligne 34 CGN au lieu de CGX
- p. 165 ligne 2 observées au lieu de observé
- p. 165 dernière ligne CGN au lieu de CGX
- p. 173 Beropitika au lieu de Beropika
- p. 176 ligne 36 fragmentation au lieu de fragmantation
- p. 177 ligne 5 limites au lieu de milites
- p. 180 ligne 19 fa ny fision' au lieu de fa fision'
- p. 182 ligne 29 porcelaines au lieu de procelaines
- p. 183 ligne 24 concernent au lieu de concernant
- p. 185 ligne 17 nifanindran-dalana au lieu de
nifanindran-dalàna
- Couverture p. 3 ligne 19 métallurgie au lieu de métalluriqe
- Couverture p. 4 RAKOTOVOLOLONA au lieu de
RATOVOLOLONA

PUBLICATIONS DISPONIBLES

Série TALOHA

FMG

- N° 7 (1976) — Civilisation de Madagascar. Archéologie,
Anthropologie sociale et Art 1524
- N° 8 (1980) — Civilisation de Madagascar. Art,
Archéologie et Anthropologie sociale 3600
- N° 9 (1982) — Civilisation de Madagascar. Art,
Archéologie et Anthropologie sociale 3600
- N° 10 (1986) — Civilisation de Madagascar. Art, Archéologie et
Anthropologie sociale

Série TRAVAUX ET DOCUMENTS

- N° 21 (1982) — Contribution bibliographique en
archéologie par Chantal Radimilahy
et David Rasamuel 1000
- N° 22 (1984) — Origines et évolution du royaume
de l'Arindrano jusqu'au XIX^e siècle
par Daniel Raherisoanjato 4000
- N° 25 (1986) — Contribution à l'étude de l'ancienne
métallurgie du fer à Madagascar,
par Chantal Radimilahy

A PARAITRE

Travaux et Documents n° 23 : La région du Centre Sud de Madagascar
- Histoire, société, économie, culture (contribution du Musée d'Art
et d'Archéologie au Colloque International d'Histoire Malgache -
Fianarantsoa, 1985).

Travaux et Documents n° 24 : Quelques aspects de la vie quotidienne
dans l'Androy (Extrême-Sud de Madagascar), par Georges Heurtebize.

Taloха, n° 11 : Civilisation de Madagascar, Art, Archéologie et
Anthropologie sociale.

- Solo RAKOTOVOLOLONA : La revue « Taloha » à son 10^e numéro.
- RAHAGARISON : Problématiques de la recherche en ethnobotanique à Madagascar.
- Robert DEWAR, traduit par Pierre VERIN : Ecologie et extinctions des subfossiles à Madagascar.
- Pierre VERIN : La glottochronologie malgache. Une mise au point.
- Susan KUS et Henry WRIGHT, traduit par Pierre VERIN : Survey archéologique de la région de l'Avaradrano.
- Victor RAHARIJAONA : Reconnaissance archéologique dans la Manandona (Vakinankaratra).
- Solo RATOVOLOLONA : Note sur la fouille d'une tombe découverte à Ilafy.
- Andrianaivoarivony RAFOLO : Contribution à la connaissance de l'histoire du Sud Vonizongo.
- Daniel RAHERISOANJATO : Les problèmes de l'histoire précoloniale en pays Betsileo : sources et méthodologie.
- Chantal RADIMILAHY et Henry WRIGHT : Notes sur les industries de la pierre taillée dans le Sud de Madagascar.
- Georges HEURTEBIZE : Les anciennes cultures de l'Androy Central.
- Claude CHANUDET : Les styles de céramiques locales de la période classique de Mohéli (XIV^e — XIX^e siècle) — Première reconnaissance.